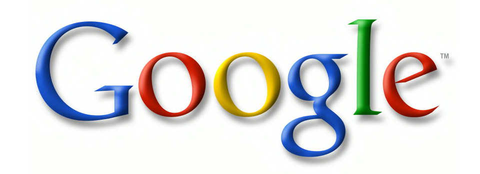
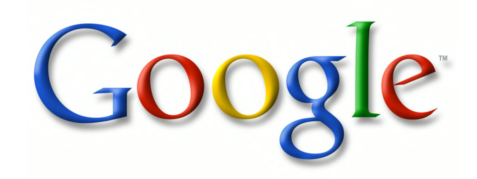








ŒUVRES

DE

Abel Hermant

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

5 exemplaires sur papier de Hollande.
5 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.


R. de los Rios, sculp.

ŒUVRES

DE

bel Hermant

Eddy et Paddy

La Permission — Surmenage sentimental

a Légende de saint Jean de Vespignano — Le Zitello





ŒUVRES

DE

Abel Hermant

Eddy et Paddy

La Permission — Surmenage sentimental

La Légende de saint Jean de Vespignano — Le Zitello



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVI



Eddy et Paddy

Ah! le vaisseau!
Tristan et Isolde, acte III.

I


A marée d'équinoxe montait.

Le long des grèves presque planes, les flots gris, lourds, élastiques, montaient, lentement, sûrement, vers la petite capitale de Saint-Hélier. Ils assaillaient de droite et de gauche le port en miniature, par la baie de Saint-Aubin et par la baie de Saint-Clément. Ils l'abordaient aussi de face, au coude aigu de la jetée Victoria : ils y rejaillissaient en écume blanche.

Par-dessus la mer grise, houleuse, le ciel était gris et houleux, et le ciel restait tout près de la mer : l'angle qu'ils faisaient, à la charnière de l'horizon, s'ouvrait à peine. Mais le voile des nuages était déchiré dans toute sa largeur, de l'ouest à l'est. Une lumière pâle s'épanchait de cette fissure et baignait au loin les façades jaunes, roses ou blanches, des petites maisons alignées, çà et là faisait scintiller quelques-uns des petits carreaux des fenêtres à guillotine.

La ville mignonne et souriante ne se donnait point des airs de défier l'Océan; mais elle le regardait gaîment, sans peur, derrière sa vaste plage, derrière le talus de sa voie ferrée, derrière son esplanade encore; bien assise entre le fort Régent, cette caserne en nid d'aigle au sommet d'un roc nu en éperon, et le fort Élisabeth, inutile défense, mais décorative silhouette, fantôme de vieux castel romantique, aujourd'hui recouvrant son prestige avec ce couronnement de nuées tapageuses, qui rarement s'accumulent ainsi sur l'île fortunée de Jersey.

Mais la lumière n'atteignait pas jusqu'aux dernières maisons plus loin étagées, et le deuil de leurs teintes neutres attristait le fond de ce clair tableau comme une arrière-pensée gâte une joie. Les collines qui ceignent la vallée confondaient leurs couleurs et leurs formes avec celles des nuages, et ces éminences du sol et du firmament, les unes érigées, les autres renver-

sées, se soudaient, comme dans une grotte les stalactites et les stalagmites.

Il n'y avait pas de bruit humain. La nature seule s'exprimait, par la plainte du vent, par le choc rythmé des vagues, et aussi par une autre voix mystérieuse, par une voix d'orchestre invisible, qui dégageait en harmonies fortuites et en mélodies continues l'expression musicale de l'automne, de la tourmente, de la solitude, de l'infini.

Pas un bateau n'était dans le port, qui paraissait abandonné. Parfois, de brèves rafales de pluie cinglaient le rivage et l'eau. Elles venaient tour à tour de l'une ou l'autre des deux nappes de nuages. Mais jamais l'abîme étroit de lumière n'était comblé par les vapeurs, même durant l'ondée. Seulement les rayons s'irisaient, et de grands arcs-en-ciel se dessinaient. La ville semblait morte, comme un dimanche. Il n'y avait qu'un être humain, à la pointe de la jetée Victoria : une enfant.

Déjà si grande — mais enfant : car elle n'avait rien de la femme que les signes immatériels et l'essentielle grâce du sexe; elle était vêtue d'un fourreau gris, et par-dessus d'un manteau gris, soyeux, avec des reflets argentés où glissaient les gouttes comme sur le plumage toujours sec des oiseaux nageurs. Un capuchon ruché était rabattu sur sa tête, et elle ne portait point de chapeau. Deux lourds panneaux de

cheveux noirs, lisses, et seulement une fois bouclés à leur extrémité fine, venaient en avant sur ses épaules, cachaient ses oreilles, ses joues même, pâles, et ne laissaient voir du visage que les parties qui traduisent l'âme. Par son profil hardi, par ses lèvres nettes, surtout par la courbe de son menton long et effilé, elle accusait déjà une volonté, capable d'énergie permanente sinon d'efforts intermittents; mais ses yeux ne lui appartenaient pas encore, ils n'avaient pas de couleur propre, ils obéissaient aux variations de l'atmosphère et se nuançaient au gré des choses qu'ils regardaient. Bleus sans doute par les temps sereins, étincelants et noirs pendant la nuit, ils étaient ce matin neutres ou gris, vagues et tumultueux.

Sa pensée ne lui appartenait pas davantage. Elle ne recevait pas des objets ces impressions définies, qui, à chaque nouveau contact du monde extérieur, nous affirment la séparation et l'indépendance de notre personne. Mal détachée de la nature, elle paraissait moins sentir les objets qu'en avoir conscience, comme de quelque chose de soi.

Aussi, tous ses gestes rares, à peine indiqués, toutes ses attitudes, lui étaient commandés par la façon d'être des éléments, autour d'elle. Lorsqu'une vague plus forte survenait, chevauchant par-dessus les autres, sa poitrine se gonflait d'un souffle plus puissant. Aux

brusques sautes de la brise, elle trahissait comme une incertitude; et de furtives lueurs s'allumaient sous ses cils baissés, quand une crête écumeuse, atteignant la zone des rayons, s'y pailletait d'étincelles. Parfois de la poussière d'eau l'enveloppait toute : ses lèvres s'entr'ouvraient, ses éclatantes dents de nacre aimaient le sel. Elle se dressait orgueilleusement comme le flot qui avait surgi tout d'un coup vers des hauteurs plus ambitieuses. Elle se laissait aller avec des souplesses de vertige, les paupières closes, lorsqu'un tourbillon se creusait à ses pieds.

Et pendant les accalmies elle regardait l'horizon fixement, d'un regard d'attente, d'un regard patient et passif. Ainsi les villes qui sont construites sur les côtes, et surtout dans les îles, regardent l'horizon, et attendent : car leur destinée, qui ne dépend point d'elles-mêmes et qu'elles ne peuvent même pas pressentir, leur arrive toujours à l'improviste du mystère de l'infini.

Née sur les rivages de cette île qu'elle n'avait jamais quittée, l'enfant n'était point venue jusqu'ici chercher un spectacle qui ne lui était point nouveau. Mais elle avait compris pour la première fois cette voix d'orchestre invisible qui dégageait l'expression musicale de l'automne et de l'Océan. Elle avait obéi à cette voix comme à une annonciation. Elle avait jeté sur ses épaules ce manteau soyeux et gris, imperméable

aux ondées. « Vous sortez, Eddy? lui dit sa mère, la bonne Mme Glategny, penchée dehors, au window du salon. — Oui, » répondit-elle simplement : les enfants de cette île heureuse ont la liberté de se promener seuls par les rues. Obéissant à son instinct que guidait la voix, Edith Glategny prit sans y penser le chemin qui la conduisait à la mer le plus directement. Du cottage, situé à l'extrémité de la rue Rouge-Bouillon, à l'entrée du riche quartier d'Almorah, elle descendit vers l'Esplanade. Mais elle ne s'arrêta point, elle poursuivit jusqu'au port, et elle hâta le pas encore le long des quais, comme si la vue de cette eau dormante l'irritait; et elle arriva enfin à l'extrême pointe de la jetée Victoria. Elle y demeurait immobile comme à un poste d'observation.

Cependant, comme l'heure de midi approchait, les rayons qui se glissaient par la fissure des nuages devenaient peu à peu moins obliques. Bientôt ils tombèrent d'aplomb sur Eddy, et malgré l'atmosphère grise, malgré ses vêtements gris, elle fut lumineuse, elle fut illuminée.

Alors, par un effet miraculeux de sa puissance créatrice, l'astre qui fait jaillir la vie de la matière inorganisée, fit germer une personne dans cette âme qui ne se discernait pas elle-même des objets. Les yeux d'Eddy se colorèrent de nuances qu'ils ne devaient plus aux vagues de la mer ni aux nuages du ciel. Sa pâleur do-

rée s'anima. Malgré l'humidité froide, elle sentit une chaleur intime, due à l'activité de son cœur qui précipitait ses battements, et ses longues mains nues entr'ouvrirent le manteau. Si elle prêtait l'oreille encore à cette voix des éléments qui l'avait attirée jusqu'ici, elle entendait une autre voix aussi, qui n'exprimait qu'elle-même, et qui ne vibrait qu'à travers ses méninges. Son masque de volonté s'accusa davantage et son regard despotique se concentra comme pour fasciner l'infini.

Lasse déjà de cet effort, elle allait de nouveau se disperser parmi les choses, lorsque son regard se fixa sur un point précis, vers le sud, un peu vers l'Orient. Un navire venait de gravir la courbe de l'horizon; déjà il était nettement visible, à cause de sa couleur blanche, presque crue, qui faisait tache sur le gris du ciel et des eaux.

D'abord, comme il était très loin, il parut voguer au hasard, faire des circuits inutiles et capricieux. Mais dès qu'il fut vraiment distinct, avec ses mâts courts, ses voiles ouvertes pour profiter du vent arrière, sa cheminée trapue qui vomissait une lourde fumée blanche, Eddy vit bien qu'il se dirigeait sans détour vers l'île, vers le port. Elle fit quand même un effort de volonté superflu, de son regard elle l'appela. Bercé par les vagues, tantôt lavé par la pluie, tantôt doré par la lumière du soleil dissimulé,

le yacht gracieux venait. Il était léger, il était jeune, il jouait avec la houle.

Quand il dut décrire une longue courbe pour mettre ensuite le cap sur le goulet du port, entre la jetée Victoria et la jetée Albert, instinctivement Eddy tourna aussi la tête : de sorte qu'il parut encore obéir au magnétisme de son regard.

Puis il fut si près qu'Eddy vit sur le pont se mouvoir les matelots et les passagers peu nombreux. Elle vit les raies fines et les étoiles d'un pavillon américain, dont les couleurs vives prenaient une valeur singulière parmi toutes ces choses grises uniformément. Elle lut sur les ceintures de sauvetage le nom du yacht, l'*Ontario.* Enfin il doubla la jetée, et dans l'eau morte du port il s'assagit. Eddy tourna le dos à la mer, et remonta le long du quai, vers l'endroit où le yacht allait s'amarrer.

Il venait d'accoster quand elle arriva : elle fut surprise de le trouver si petit. Elle lui avait attribué des proportions surhumaines à cause du mystère de son apparition : c'était un jouet. Comment pouvait-il tenir la mer ? Mais il était si vigoureusement construit, qu'à le mieux voir elle ne s'en étonnait plus. Et elle l'examinait avec une curiosité de sauvage, qui, pour la première fois, voit aborder un bateau dans son île.

Sur le quai jusqu'alors désert, des gens du port, sortis on ne sait d'où, se trouvaient là pour

aider à la manœuvre : on l'exécutait en silence. Il y avait trois passagers, un homme jeune encore et très grand, blond et imberbe, une vieille dame à cheveux blancs, vêtue de noir, et qui ressemblait un peu à Mme Glategny : sur l'un des bancs encombrés de colis, elle était assise ; à côté d'elle, un enfant costumé en matelot, large col très ouvert, le béret en arrière, laissant échapper sur le front des cheveux peu fournis mais fins, d'une soie légère et maniable, dorée mais pâle, comme la lumière du soleil éteinte par les nuages gris. Il avait le teint clair, éblouissant, l'éclat de la santé, la coquetterie plutôt que l'orgueil de la force, la joie de vivre dans les yeux, et une sympathie affectueuse pour tout ce qui vivait à l'entour de lui. Il témoignait cette sympathie avec une égalité un peu banale, en distribuant aux moindres êtres la faveur de ses regards très mobiles, mais inconstants plutôt qu'inquiets.

Eddy eut néanmoins le privilège de fixer cet insaisissable regard. Le jeune matelot parut enchanté à sa vue. Il s'épanouit, il sourit. Et Eddy sourit ensuite, mais avec plus de contrainte, plus lentement, comme si elle souriait de plus loin, de plus profondément : ses lèvres s'entr'ouvrirent à peine et s'éclairèrent de la blancheur nacrée de ses dents. L'autre enfant rougit, mais il se fit violence. Il n'est pas très difficile de soutenir le regard d'une personne absolu-

ment inconnue : sa timidité put s'y résoudre, L'enfant voyageur prenait plaisir à contempler cette étrangère, qui presque seule sur le quai assistait à son débarquement, et qui se trouvait être une enfant comme lui.

Lorsque la passerelle fut posée, il courut le premier à terre. Il s'arrêta non loin d'Eddy, qui semblait faire les honneurs de son île. Pour la regarder, il était forcé de lever un peu la tête, car elle était plus grande que lui. Mais il ne s'approchait pas davantage, ni elle : ils avaient l'air de deux enfants qui n'osent pas se demander l'un à l'autre : « Voulez-vous jouer avec moi ? »

— Madame Collins !...

— Oui, monsieur Higginson, répondit doucement la vieille dame.

Ils échangèrent quelques mots que l'on n'entendit point, et ils s'éloignèrent dans la direction de la ville, suivis d'un homme de l'équipage qui portait les sacs.

M. Higginson se retourna :

— Hep ! Paddy !...

Paddy les rejoignit en courant. Eddy resta seule, penchée vers le yacht. Puis elle partit, hésitante ; mais son pas se régla bientôt sur le pas des étrangers, et, de loin, elle les suivit. En arrivant au bout du quai, sur la place où est la statue de la Reine, elle les vit entrer à la Pomme d'Or. Elle fit quelques pas encore et se trouva dans les rues.

Elle eut ce tressaillement léger qui nous avertit nous-mêmes que nous venons d'agir comme des automates, mais que nous reprenons l'exercice de notre volonté. Sa démarche devint nette et résolue. Comme une petite personne active, sans même jeter un coup d'œil distrait aux étalages des bazars, où les ingénieuses argenteries de dînette fabriquées à Londres scintillaient derrière les vitres sur des tablettes de glace, elle grimpa King Street et Hill Street. Elle arriva au quartier des cottages où toutes les maisons sont presque pareilles, derrière leur fossé ou derrière leur terre-plein de ciment, les plus petites avec un seul window, à droite ou à gauche du couloir d'entrée, les plus grandes avec deux windows symétriques. Les stores levés et les guillotines entr'ouvertes laissaient voir d'identiques ameublements clairs. Les pianos jouaient des airs de danse ou de chansonnettes. Une rafale nouvelle de vent et de pluie balaya le trottoir. Eddy se mit à courir.

Elle atteignit enfin le cottage d'Almorah, qui était pareil aux autres, aux plus grands : car Mme Glategny avait de l'aisance. Elle cherchait néanmoins à augmenter ses ressources en logeant des pensionnaires à l'époque des villégiatures. A vrai dire, son dessein était plutôt de mettre un peu d'animation dans sa vie : elle était veuve.

— Vous n'êtes pas trop mouillée, Eddy? dit

cette bonne dame, qui décidément ressemblait à Mme Collins d'une manière frappante. — Mais aussi quelle bizarre idée de sortir par un si vilain temps?

Eddy en convint gaiement. Elle ne s'expliquait plus son caprice : elle n'entendait plus *la voix,* la pluie battait trop fort sur les vitres.

— Et Dick justement qui était venu nous visiter! reprit Mme Glategny. Je craignais qu'il fût obligé de partir avant votre retour : par bonheur, la pluie l'a retenu.

— Ah! fit Eddy, je ne le voyais point.

Il faisait sombre comme le soir, à cause des nuages; et en effet elle n'avait pas vu le jeune homme, qui timidement demeurait assis dans un coin. C'était un très grand garçon de quinze ans, très gauche. Il s'appelait Richard Le Bouët, et il était cousin lointain d'Eddy. Son père, cultivateur enrichi par l'exportation des pommes de terre et des poires de Chaumontel, centenier de sa paroisse, et en passe de devenir connétable, habitait à quelque distance de Saint-Hélier, au village de Gorey, près du château de Montorgueil. Richard était l'un des trois ou quatre jeunes gens de l'île qui pouvaient un jour prétendre à la main d'Edith Glategny. Il y avait convenance de fortune et d'âge, Eddy était âgée de treize ans. Parmi ces populations restreintes, les mariages ne peuvent guère présenter d'imprévu, et Eddy savait bien

qu'un jour elle épouserait Dick probablement. Ils se souhaitèrent le bonjour avec des façons d'une loyale camaraderie.

L'on prit ensuite des sièges, mais l'on ne pouvait s'occuper à rien, à cause de l'obscurité. On n'était pas non plus en train de causer. Mais c'était un véritable plaisir de se sentir à l'abri, dans un home confortable, pendant que la pluie tombait, et Eddy se trouvait heureuse entre sa bonne vieille mère et ce jeune homme destiné sans doute à devenir son mari.

Vers deux heures, comme il pleuvait toujours, Mme Glategny prit sur elle de décider que Dick Le Bouët luncherait à la maison, et l'on passa dans la salle à manger, qui était vis-à-vis du salon, à gauche du corridor.

Au moment où Mme Glategny plongeait dans le pie froid à la viande un couteau démesurément long, un rayon de soleil assez vif perça la vitre. La pluie continuait d'ailleurs à tomber; mais chaque goutte jetait autant de feux qu'un diamant.

Il fallut baisser les stores. Eddy se précipita. La guillotine était soulevée. Avant de tourner la manivelle du store, Eddy eut une curiosité instinctive. Elle se pencha. Elle reçut quelques gouttes multicolores sur ses cheveux noirs et lisses, qui venaient en avant de ses épaules parce qu'elle était penchée.

— Eddy!...

Elle n'entendait pas. Elle était stupéfaite. Voici qu'elle apercevait, au bout de la rue Rouge-Bouillon, les trois étrangers du yacht *Ontario*. Ils marchaient sous leurs parapluies, d'un pas raide, Paddy entre Mme Collins et M. Higginson. Et comme Eddy les regardait, ils venaient vers elle.

— Eddy!... répéta Mme Glategny.

— Oui, maman, répondit-elle d'un ton d'impatience.

Elle se retourna pour répondre, et presque aussitôt se remit à la fenêtre. Mais les trois étrangers étaient passés, ils gravissaient la pente de la rue.

Il lui parut que, si elle n'avait pas détourné la tête un instant, si elle n'avait pas cessé de diriger sur eux son regard despotique, ils n'auraient pas été plus loin, ils seraient entrés dans la maison, comme tout à l'heure le yacht qui les portait était entré dans le port.

Mais elle les perdit de vue. Elle se décida enfin à baisser le store d'étamine. Quand elle revint vers le fond de la pièce, encore éblouie de la clarté extérieure, tout lui parut plus sombre. Elle ne distinguait plus que la blancheur de la nappe, les cheveux blancs et le teint frais de sa vieille mère. Dick était comme un fantôme.

Elle vint nonchalamment reprendre sa place entre celle qui était tout son passé et celui qui

était tout son avenir. Mais elle n'était plus sensible au plaisir du home confortable et de l'abri sûr. Voici qu'elle entendait de nouveau cette voix qui ce matin lui avait ordonné de sortir, d'aller jusqu'au bout de la jetée, de regarder vers l'infini et d'en évoquer l'inconnu. Mais cette voix s'affaiblissait jusqu'à mourir. Et en même temps s'éloignaient les pas sonores de celui qui était venu de la mer et que ce soir sans doute allait remmener la mer...

II

Eddy tressaillit. Un coup de marteau ébranla la porte d'entrée. Elle se leva, avant que les deux autres eussent entendu. Elle courut ouvrir, avant que sa mère lui en eût donné l'ordre. C'est elle qui devait ouvrir à M. Higginson, à Mme Collins et à Paddy : car elle ne doutait point que les visiteurs inattendus fussent les trois passagers du yacht. Avant d'ouvrir la porte elle les voyait derrière, et elle aurait été bien surprise si quelque autre visage lui avait apparu.

La pluie se taisait. Un instant on entendit la

voix lointaine. Une odeur printanière de campagne mouillée se glissa par la porte entrebâillée, une odeur printanière bien que ce fût l'automne. Eddy et Paddy se jetèrent un regard malicieux et triomphant.

Elle introduisit les voyageurs dans la salle à manger. Mme Glategny s'avanca vers M. Higginson, en faisant un geste de politesse et d'interrogation. Eddy apporta des chaises. On forma un cercle, en dehors duquel resta Dick Le Bouët, modestement relégué dans l'ombre.

Mme Glategny prit place, avec cette lenteur des gens que rien ne presse dans la vie, et qui ne négligent aucun détail du confortable, même quand il s'agit tout bonnement de s'installer sur un siège pour faire la conversation. M. Higginson, au contraire, en homme qui sait la valeur marchande du temps, prit sur-le-champ la parole; et, après avoir vérifié l'identité de Mme Glategny, il lui exposa, en termes d'une précision et d'une concision louables, l'objet de sa visite.

Il affirma d'abord qu'il s'appelait Justin Higginson, et qu'il se livrait à un commerce d'exportation et d'importation. Il était propriétaire de plusieurs bâtiments. Le yacht l'*Ontario*, entré ce matin dans le port de Saint-Hélier, lui servait pour ses voyages personnels, d'affaires ou de plaisance. Puis il présenta Mme Collins, gouvernante de son fils, qu'il présenta égale-

ment, sous les noms de George, Eli, Patrick Higginson : familièrement Paddy.

Il déclara ensuite qu'il était veuf.

Ne pouvant s'occuper lui-même d'élever son fils, répugnant à l'enfermer dans un internat et à le sevrer des douceurs du home, il avait fait choix pour lui du collège de Jersey, dont la réputation est excellente, les prix modérés. En outre, lui-même, Justin Higginson, ne ferait pas un déplacement inutile en venant ici deux fois par an, au début et à la fin des vacances, chercher et ramener Paddy, attendu qu'il en profiterait pour nouer des relations avec les cultivateurs de l'île, et pour étendre considérablement son commerce d'exportation et d'importation.

Pouvait-il établir dans un hôtel Paddy et Mme Collins? Non. Quant à louer pour eux un cottage, cela paraissait excessif et peu pratique. Il s'était donc, dès son arrivée, mis en quête d'un boarding-house, et la maison de Mme Glategny lui avait été recommandée, comme tout particulièrement respectable. Il s'était égaré dans les rues, ainsi que Mme Collins et Paddy, grâce à une fausse indication de numéro. Mais revenant bientôt sur ses pas, il avait enfin trouvé le cottage, sur la bonne physionomie duquel il faisait à Mme Glategny tous ses compliments.

Les conditions de la pension furent réglées à

l'instant même, et sans difficulté. Puis Justin Higginson se leva. Il annonça qu'arrivé ce matin avec la marée, il repartirait ce soir avec la marée. Et manifestant une émotion que l'on n'attendait point de la part d'un homme aussi exclusivement pratique, il exprima le désir de visiter, afin d'en emporter l'image dans sa mémoire, la chambre où son cher, cher Paddy allait passer quatre ou cinq ans de sa vie. L'émotion réveillant en lui des souvenirs classiques, il ajouta : « *Grande mortalis ævi spatium.* » Mme Glategny, bien qu'elle n'entendît point le latin, s'inclina en signe d'assentiment.

Tous les assistants, à l'exception de Dick, se levèrent, et montèrent en cortège l'étroit escalier. La chambre de Paddy était au second étage, à droite du couloir et vis-à-vis de la chambre d'Eddy. De même, à l'étage inférieur, la chambre destinée à Mme Collins faisait vis-à-vis à la chambre de Mme Glategny.

M. Higginson s'arrêta au milieu de la pièce exactement, avec Mme Glategny. Paddy resta en arrière avec Mme Collins, et Eddy, seule, appuyée au chambranle de la porte. Elle remarqua pour la première fois combien cette chambre était intime et coquette, avec ses rideaux de cretonne claire. Les meubles étaient de frêne tourné, avec des poignées de cuivre, le lit très large, en cuivre et fer, avec un couvre-

pied de piqué blanc. Des carreaux de faïence ornaient la toilette, et au mur un tub émaillé d'aspinall primerose par Eddy elle-même, faisait pendant à une poétique figure d'enfant, chromolithographie extraite du Christmas-number d'un grand illustré anglais.

Après un examen minutieux, Justin Higginson prit congé. Mme Collins et Paddy l'accompagnèrent, Dick était parti depuis longtemps. Les bagages furent apportés peu de temps après; puis Mme Collins et Paddy rentrèrent et s'enfermèrent dans leurs chambres. Eddy faisait des bouquets pour égayer le couvert, et tirait de l'armoire sans rien dire un saladier de cristal cerclé d'argent, que l'on n'exhibait qu'aux jours de fête. Mme Glategny, dans la cuisine, s'entendait avec la servante pour ajouter un entremets au dîner.

A sept heures moins cinq, les hôtes reparurent. Mme Collins était toujours vêtue de noir, mais elle avait changé de robe. Paddy ne portait plus son costume de matelot, mais des pantalons gris fer, une très courte veste à trois coutures, avec un col de chemise exactement rond, très empesé, et luisant comme la porcelaine des assiettes.

Le dîner fut un peu solennel, mais cordial; il semblait que Mme Glategny eût à sa table des invités plutôt que des hôtes payants. La conversation des deux dames ne dépassait point

la banalité; les deux enfants, d'une sagesse exemplaire, se regardaient sans rien dire. Dès que l'on sortit de table, ces deux dames, observant qu'ils tombaient de sommeil, leur conseillèrent d'aller se coucher. Ils partirent ensemble.

Dans l'antichambre, Eddy enseigna à Paddy la place des allumettes et des bougeoirs. Puis ils montèrent les deux étages silencieusement, et ils s'arrêtèrent dans le corridor entre les deux chambres fraternelles.

Eddy lui dit :

— Vous savez, si vous manquez de quelque chose, il ne faudra pas craindre de m'appeler.

Il répondit :

— Je vous remercie... et après un temps, avec un effort : Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir, monsieur.

Ils se touchèrent la main. Ils s'enfermèrent dans les chambres à double tour. Mais Edith ne se décidait point à se mettre au lit. Elle revint frapper à la porte de Paddy.

— Vraiment, dit-elle, vous ne manquez de rien ?

— De rien, vraiment.

— Vous n'avez pas l'habitude de boire avant dormir ?

— Oh ! non, papa l'a bien défendu.

— Bonsoir, monsieur.

— Je vous souhaite une bonne nuit.

Il parlait de son lit, où il était blotti déjà dans les draps un peu rêches, sous la couverture de piqué blanc. Il s'y endormit sans peine : né cosmopolite et nomade, le pays inconnu, la maison étrangère, le lit nouveau ne le troublaient point.

En bas, dans le salon, Mme Glategny et Mme Collins travaillaient ensemble à des ouvrages de broderie et s'entretenaient familièrement. Mme Glategny était une personne réservée, et Mme Collins une personne discrète; mais il fallait considérer que Mme Collins et Paddy n'étaient point des hôtes de passage. Ils entraient pour ainsi dire dans la famille, ils étaient aussi désormais les seuls étrangers que Mme Glategny pouvait accueillir dans le cottage d'Almorah, puisqu'elle n'avait que deux chambres à louer, jusqu'au départ lointain de Paddy. Ces dames jugèrent donc à propos de s'expliquer leur caractère, et se mirent au courant de leur passé.

Il se trouva que leurs goûts étaient identiques, ainsi que le pouvait faire présager la ressemblance de leur physionomie et de leurs allures. Elles aimaient l'ordre, le confortable, elles étaient douées d'une sentimentalité vive, et, pauvres d'esprit, elles possédaient la divine intelligence du cœur. Elles y avaient atteint cependant par des voies opposées.

On donnait à Mme Collins ce titre de ma-

dame par respect. Elle n'avait jamais été mariée. Elle ne s'était d'ailleurs jamais appartenu. Elle comprenait tout, parce qu'elle ne savait rien de la vie réelle et vulgaire. En lui confiant Paddy, Justin Higginson avait confié véritablement son cher, cher fils à une créature céleste.

Mme Glategny, au contraire, avait vécu avec une rare intensité, bien que sans aventures ni péripéties. Elle avait aimé uniquement et passionnément son mari. Cet amour, toujours partagé, n'avait jamais été contrarié. Ensuite M. Glategny était mort. De sorte que, dans son petit coin d'existence, elle avait connu les sommets de la félicité et de la douleur humaines.

Elle donna une grande preuve d'amitié à Mme Collins en partageant avec elle le gouvernement de la maison. En peu de jours — il leur fallait si peu de jours pour se connaître entièrement — leur intimité devint absolue.

Les enfants ne firent point de même; et pourtant ils avaient, eux, pour se séduire l'un l'autre, le charme de leur beauté, la splendeur de leur enfance. Mais à cet âge, si le coup de foudre d'une amitié instinctive est plus fréquent, l'établissement d'une intimité réfléchie comporte plus d'hésitations et de marchandages. Les enfants ressemblent à ces sauvages — des enfants aussi, qui n'abordent les nouveaux

venus qu'avec une extrême circonspection. Nos cérémonies de politesse ne sont guère que des reproductions surannées de ces gestes propitiatoires que faisaient nos premiers ancêtres, lorsqu'un étranger, peut-être à craindre, se présentait devant eux. Nous en avons perdu le sens et nous les exécutons machinalement. Mais pour les enfants — des sauvages, elles recouvrent leur signification et leur utilité immédiate. Aussi, rien de plus cérémonieux que les débuts d'une liaison entre deux enfants. Eddy et Paddy en étaient encore à s'appeler monsieur et mademoiselle, ou M. Patrick ou Mlle Edith, alors que les deux bonnes dames avaient déjà renoncé à toute formule. Si même elles ne s'appelaient point simplement de leur petit nom, c'est que, depuis la mort de M. Glategny, sa veuve ne souffrait plus qu'une créature humaine lui donnât le nom que son unique amour lui avait donné. Pour la mettre à son aise sur cet article, Mme Collins ne révéla pas le sien.

Les enfants, sur la défensive, ne se livraient à aucun jeu. Loin de chercher les tête-à-tête, ils ourdissaient des ruses compliquées pour garder toujours en tiers une de ces dames. Si, malgré toute leur politique, ils se trouvaient seuls, cela ne leur était point agréable. Le soir, ils ne perdaient guère de temps dans l'escalier ni dans le corridor. Ils tempéraient la froideur de leur

adieu par un sourire aimable, mais forcé. Ils s'enfermaient aussitôt jalousement, comme si chacun d'eux eût redouté de la part de l'autre une tentative d'incursion.

Paddy était le plus craintif. En dépit de sa vigueur précoce, de sa magnifique santé, cela n'étonnait point, à cause de ses allures plus timides, de sa taille moindre, de ses cheveux blonds et de ses rougeurs faciles. Eddy était méfiante, mais plus hardie : elle rougissait aussi moins souvent; elle avait le teint chaud et les cheveux noirs; et comme elle était un peu plus grande, Paddy, pour la regarder, était toujours forcé de lever les yeux.

Leur embarras augmenta beaucoup, au bout de cinq ou six jours : assistant par hasard à la première rencontre matinale de Mme Collins et de Mme Glategny, ils constatèrent qu'en se souhaitant le bonjour, les deux dames s'embrassaient. Ils en furent choqués. Ils eurent peur qu'on remarquât leur froide politesse. Ils pensèrent que si l'on voulait les contraindre de s'embrasser ainsi, ce serait une tyrannie insupportable. Ils se montrèrent irrités et boudeurs toute l'après-midi. Leur adieu, le soir, fut plus sec. Mais la glace fut rompue le lendemain matin.

C'était, pour Eddy comme pour Paddy, le jour de la rentrée des classes : car elle allait aussi dans un collège de filles. Ils devaient par-

tir ensemble le matin et revenir ensemble le soir. Le départ était de bonne heure : il fallait déjeuner en hâte. Lorsque les enfants prirent congé, Mme Collins et Mme Glategny étaient encore occupées à beurrer leurs toasts. Paddy sortit le premier. L'air était frais et piquant, le ciel gris. Eddy vint le rejoindre enfin, comme il se retournait pour l'appeler. Il vit alors que Mme Glategny s'était levée et se penchait au window. Eddy posa deux doigts sur ses lèvres et envoya un baiser à sa mère.

Avec des façons insoucieuses et parfois même un peu bourrues, Paddy avait, comme Justin Higginson, des attendrissements. Cette mièvrerie l'enchanta. Il regretta peut-être obscurément de n'avoir plus de mère, lui, à qui envoyer des baisers. Il fit un signe affectueux, mais moins familier, à Mme Glategny. Puis il toucha le coude d'Eddy. « Allons... » lui dit-il, et il se sentit au cœur une grande sympathie pour elle.

Lorsqu'il eut passé toute la journée avec des garçons qu'il ne connaissait pas du tout, il eut plaisir à retrouver son amie et à revenir avec elle dans le crépuscule. Pour marquer tout de suite qu'à présent il ne pouvait plus la confondre avec des indifférents et des inconnus, il lui cria d'une voix forte : « Bonjour, Eddy ! » C'est elle qui rougit, cette fois, mais il n'en put rien voir, car le soir tombait. Elle répondit

d'une voix moins assurée : « Bonjour, Paddy ! » Et aussitôt, ils goûtèrent le bonheur parfait. Ils revinrent avec des allures d'enfants moins sages, avec des gambades qu'au plein jour leur cant instinctif ne leur aurait point permises.

Toutes choses leur paraissaient charmantes. Ils avaient grand'faim. Cependant, dès qu'ils se mirent à table, ils eurent l'appétit coupé. Ils étaient un peu fiévreux comme sont les enfants, ces merveilles de finesse et de fragilité, pour le moindre changement dans le régime ou dans l'étiquette de leur vie. Très fatigués, mais n'ayant point sommeil, ils allèrent se coucher à l'heure habituelle par obéissance. A la porte de leur chambre ils s'embrassèrent sans hésitation, en répétant : « Bonsoir, Eddy. — Bonsoir, Paddy. »

Ils s'enfermèrent quand même très soigneusement. Puis Paddy se déshabilla et sauta dans son lit. Mais comme il avait, ce soir, les gestes fort saccadés, il accrocha du bout de sa manche son bougeoir, un de ces anguleux bougeoirs anglais à vaste cuvette, laqués de couleurs éclatantes. Le monument s'effondra. La bougie s'éteignit en se brisant sur le parquet, et la boîte d'allumettes fut projetée si loin qu'il ne put venir à bout de la retrouver dans cette obscurité profonde.

Paddy était, pour certains détails de la vie, maniaque comme un vieux garçon. Il se per-

suada que si une fois par hasard il s'endormait sans avoir des allumettes sous la main, il se réveillerait certainement et serait malade au milieu de la nuit. Très nerveux, un peu mal à son aise vraiment, il ne put supporter cette idée. Il alla, à tâtons, jusqu'à sa porte, dont il eut grand'peine encore à trouver la serrure.

Il appela :

— Eddy!

— Qu'y a-t-il?

Il s'expliqua, elle se mit à rire :

— Attendez, fit-elle, je viens.

Et elle sauta légèrement à bas de son lit.

Il referma vivement sa porte, au moment où Eddy ouvrit la sienne. Elle fut prise du fou rire.

— Où êtes-vous donc?

— C'est, répondit-il, que je suis déjà déshabillé.

— Moi aussi, dit-elle naïvement; et ils restèrent bien embarrassés.

— Entr'ouvrez seulement votre porte, reprit Eddy, je vous passerai mon bougeoir.

Il tendit la main, mais le bougeoir d'Eddy était encore plus monumental que le sien : autant ouvrir à deux battants.

— Eh bien! dit-elle, remettez-vous donc au lit : je pourrai entrer chez vous.

Telle était leur candeur que cet étrange compromis leur donna pleine satisfaction. Dès que

Paddy fut blotti sous ses couvertures, Eddy entra, toute blanche et plus long vêtue que si elle avait porté la plus longue de ses robes. Ses cheveux, au lieu de venir en avant de ses épaules, pour dormir lâchement noués derrière la tête, dégageaient son visage, qui en paraissait éclairci et transfiguré, et elle n'avait rien de corporel que le visage, qui n'est qu'une matérialisation de l'âme; elle laissait voir aussi ses pieds nus qui ne semblaient point la porter.

Le regard de Paddy fut attiré vers ces pieds d'ange, vers ces pieds de messager céleste. Comme il avait, en conséquence de son éducation évangélique, la tête toute farcie des formules de la Bible, une phrase des Écritures lui revint : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes! » L'application de ce texte à Eddy lui parut prodigieusement comique. Il eut un nouvel accès de gaîté. Eddy se jeta dans un fauteuil en riant aux éclats.

Elle aperçut tout d'un coup les allumettes, qu'ils oubliaient bien tous les deux. Elle ramassa la boîte, et avec un petit air sérieux, avec un geste autoritaire, elle dit : « Voyons, Paddy, il faut dormir. » Mais elle ne se décidait pas encore à le quitter.

— Vous n'avez besoin de rien ? dit-elle.

— Non, fit-il, et il soupira.

Elle devina qu'il ne disait point la vérité. Elle le gronda. Et il finit par avouer qu'il avait

très chaud, la gorge sèche. Ah! il aurait bu volontiers, sans la défense de papa. Elle combattit raisonnablement ses scrupules. « La défense, dit-elle, n'avait trait qu'à une habitude régulière, et il ne ferait pas mal de boire une fois par hasard, s'il avait soif. » Elle lui prépara un verre d'eau sucrée. Il se souleva, et elle le fit boire en le soutenant. « Bonsoir, » dit-il ensuite, avec une jolie moue. Eddy se pencha, et lui posa sur le front un baiser, qu'il reçut coquettement sans le rendre, en enfant gâté à qui toutes les caresses sont dues.

Paddy, durant sa première enfance, avait été l'objet de soins assidus, mais virils. Il ne soupçonnait point certains raffinements. L'ingénieuse complaisance d'Eddy multiplia ses besoins, et mille commodités ou mille délicatesses lui devinrent indispensables auxquelles il n'avait jamais songé. Comme son amie seule pouvait les lui procurer, il se mit sous sa tutelle nonchalamment, et lui qui jusqu'alors savait se débrouiller de tout avec une gentille précocité, il se montra désormais incapable de plus rien faire par lui-même.

Mme Glategny ne se contentait point d'envoyer sa fille au collège. Elle lui donnait dans la maison même cette éducation du ménage qui prépare les épouses accomplies. Eddy eut bientôt, comme Mme Glategny et Mme Collins, des attributions particulières et bien détermi-

nées. Il parut tout simple que ce fût elle qui s'occupât exclusivement de Paddy. Elle mettait en ordre, elle tenait en état ses vêtements et son linge. Elle lui faisait d'humbles raccommodages. Elle prenait surtout plaisir à soigner les costumes de jeu. Elle voulait qu'il fût mieux équipé, et plus élégamment que les autres, pour ces exercices de force et d'adresse où l'orgueil physique devient légitime, et où il avait le droit de mettre en valeur sa beauté mâle, sa grâce d'adolescent. Elle n'avait pas d'autre poupée que son ami. Lui aussi trouvait cela tout naturel; il devenait volontiers exigeant : et déjà se formait entre eux ce lien d'utilité domestique, d'habitude, qui, entre les hommes et les femmes, est plus fort que tout sentiment.

Paddy connaissait donc cette joie de la sécurité absolue, privilège des hommes sur qui veille une femme constamment et uniquement. Paddy, en cet asile de hasard, goûtait pour la première fois les douceurs du home et de la patrie, lui dont l'enfance nomade avait erré de rivage en rivage avec la flottante maison paternelle. Et il s'attachait par la reconnaissance à ce joli cottage d'Almorah, qui lui révélait le bonheur sédentaire.

Mais il avait bien peu de temps chaque jour pour savourer le plaisir d'habiter cette chère demeure. Il fallait partir dès le matin. Le soir, aussitôt après le dîner, il fallait dormir. Heu-

reusement, il pouvait profiter des jours de congé, car ce fut comme un fait exprès : jusqu'au printemps, jusqu'à la veille de Pâques, des froids ou des pluies empêchèrent les deux enfants de sortir ces jours-là, et les firent se calfeutrer, toute la longue après-midi, dans le salon.

Paddy avait eu besoin de plusieurs semaines pour apprendre à bien connaître ce salon : la vue des enfants est lente, studieuse, leurs souvenirs en revanche sont ineffaçables. Il n'était plus maintenant un seul coin, un seul détail de cette pièce que Paddy Higginson ne possédât.

C'était un carré long, auquel s'ajoutait un window à cinq côtés. Une table octogonale, en bois laqué, d'un blanc tirant sur le gris, était placée au milieu du window dont elle épousait les angles. Elle supportait un vase de faïence jaune où était planté un araucaria, et une très haute lampe de cuivre rouge incrusté de faux saphirs cabochons. Des stores de grosse étamine écrue, bordés d'une dentelle qui était l'œuvre de Mme et de Mlle Glategny, se déroulaient devant chacune des guillotines du window : ils étaient toujours, comme par caprice, montés à des hauteurs différentes.

Le papier des murs était semé de gros chrysanthèmes d'un jaune pâle, parmi des feuillages d'un vert figue; les meubles, fauteuils ou chaises, laqués de blanc, étaient garnis de cous-

sins en cretonne, où un fouillis de fleurs jaunes, bleues et roses ne laissait apercevoir aucun fond. La cheminée de bois ornée de faïences était surmontée d'une étagère à plusieurs planchettes irrégulièrement distribuées, où des bibelots, qui avaient l'air de jouets, se reflétaient dans des glaces.

Au fond du salon, dans l'un des angles, il y avait un meuble de coin assez lourd et d'une amusante bizarrerie, formant tout ensemble étagère et divan. C'était la place favorite d'Eddy et de Paddy. Ils s'y asseyaient tout contre l'un l'autre, et lisaient ou regardaient au même livre.

Les jours de semaine, aux heures du repos, il leur suffisait de voir des images. Un illustré qu'ils recevaient de Londres leur donnait régulièrement deux ou trois scènes de la vie des cours, des paysages de l'Afrique centrale et des colonies asiatiques, des croquis d'explorateurs. Il y avait aussi, dans les dernières pages, des portraits de boxeurs dépouillés jusqu'à la ceinture. Ces musculatures monstrueuses arrachaient à Paddy des cris d'admiration.

Mais plus souvent ils feuilletaient les albums où Walter Crane, en dessinant pour l'enfance les traditionnels personnages de la mythologie, a su restituer à ces créatures de l'imagination primitive une grâce de puérilité vivante, qui est leur plus irrésistible séduction. Eddy et

Paddy apprenaient ainsi à jouir de la beauté plastique, d'une attitude noble, d'un geste et d'une harmonie de couleur.

Le dimanche, ils se privaient volontairement de ces divertissements profanes. Habillés dès le matin, graves, inoccupés, ils prenaient la Bible. Ils s'asseyaient d'ailleurs à la même place, et lisaient ensemble. Ils interrompaient souvent leur lecture pour se communiquer leurs réflexions. Leur piété était naïve, étroite, mais quelquefois elle s'élevait, sans aucun effort, jusqu'au sublime.

Lorsqu'ils eurent de plus beaux dimanches, leurs habitudes ne s'en trouvèrent modifiées qu'à peine : ce n'est pas l'usage de se promener le jour du Seigneur. Mais, au lieu de rester dans le salon, ils allaient lire dans le jardin, situé derrière la maison, entre des murs bas qui le séparaient d'autres petits jardins pareils. Ils aimaient à y chanter des cantiques, et parfois ils interrompaient leur chant afin de se prêcher l'un l'autre.

Le dernier dimanche avant Pâques, un fuchsia arborescent, qui était planté au fond du jardin, leur apprit par ses fleurs que le printemps était revenu. Cette bonne nouvelle les émut. Paddy fit halte devant l'arbre, et toucha légèrement les fleurs naissantes, comme pour les caresser, sans leur faire mal. Puis, avec une timidité, mais avec une solennité aussi, et un

enthousiasme contenu, il dit : « Louons Dieu, Eddy ! »

Elle ne répondit point. Elle restait devant lui modeste et les yeux baissés, comme une servante devant un prêtre. Elle semblait comprendre que c'est l'homme, non la femme, qui doit exercer le culte.

Alors, d'une voix chaude et pourtant étrangement aiguë, mais voilée, il chanta :

O nostre Dieu et Seigneur amiable,
Combien ton nom est grand et admirable
Par tout ce val terrestre spacieux
Que ta puissance esleve sur les cieulx.

En tout se veoit ta grand'vertu parfaicte
Jusqu'à la bouche aux enfants qu'on alaicte,
Et rends par là confus et abbatu
Ton ennemy qui nie ta vertu.

Ils firent quelques pas en silence. Tout à coup Eddy murmura d'une voix craintive, comme si elle avait peur de la haute pensée qu'elle exprimait : « Quand on pense, Paddy, que la vie n'est peut-être qu'un rêve ! » Il hocha la tête. « Peut-être, » répondit-il.

Mais ayant réfléchi un instant, il reprit : « Qu'entendez-vous par là, Eddy ? » Et il cassa une petite branche. Elle fit, sans répondre, un geste vague, et longtemps après elle répéta : « Un rêve... » Ils allèrent s'asseoir sur le banc.

Les arbres, dont les pousses trop jeunes n'offraient point de prise aux souffles, ne remuaient point. Les rameaux encore secs bruissaient imperceptiblement. Le fuchsia seul se balançait et ployait déjà sous le poids de ses tendres fleurs en grappes. Les deux enfants le contemplaient, et, sans comprendre eux-mêmes s'il y avait un sens caché dans les paroles qu'ils avaient prononcées au hasard, ils étaient pris d'une grande tristesse, à la pensée que ce fuchsia et toutes les autres choses de la nature n'avaient peut-être aucune réalité, n'étaient qu'un rêve.

Mais à l'improviste Paddy fut suffoqué par une violente joie. Il eut un indomptable besoin de crier ou de chanter. Il crut naïvement que c'était un nouvel accès d'enthousiasme religieux, et il attaqua un autre psaume :

O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers
Sont merveilleux par le monde univers !
O que tu as tout fait par grand'sagesse !
Bref la terre est pleine de ta largesse...

Il se recueillit un instant. Il reprit, mais d'une voix si sourde, si étouffée, qu'elle semblait venir de très loin :

Quant à la grande et spacieuse mer,
On ne saurait ne nombrer ne nommer
Les animaux qui vont nageant illeques,
Moyens, petits et de bien grands avecques...

Eddy, que les formes rudes de cette poésie ne déconcertaient point, prenait garde seulement à certains mots, « la grande, la spacieuse mer », et à la voix mystérieuse de Paddy; et elle se rappelait l'autre voix mystérieuse qui lui avait ordonné naguère d'aller jusqu'au bout de la jetée regarder la mer infinie. Et, une seconde, Paddy reprit son rôle d'inconnu, d'hôte passager, d'étranger venu de la mer et qui s'en retournerait par la mer. Elle eut froid. Mais aussitôt, d'un geste moins réservé que de coutume, elle saisit la main de son ami, la pressa avec force, avec peur.

— Paddy, dit-elle, est-ce que vous songez quelquefois à la mort?

— Très souvent, répondit-il avec simplicité : maman est morte.

Eddy songea qu'elle aussi, elle était orpheline, et, se comprenant tous les deux, ils se sourirent.

Elle reprit, plus sombre :

— C'est une chose terrible, la mort.

— La mort de ceux que nous aimons, répliqua-t-il, parce qu'alors ils nous quittent et nous avons du chagrin; mais la mort elle-même est aimable.

— Vous n'auriez pas peur de mourir, Paddy?

— Non, dit-il sincèrement.

Elle se rasséréna sur-le-champ : « Ni moi, » dit-elle.

Alors il sourit encore, et avec une adorable confiance il affirma : « Nous serons heureux éternellement. »

Ils se levèrent et se tenant par la main ils retournèrent vers la maison.

Ils y trouvèrent Dick Le Bouët, que Mme Glategny venait de retenir à dîner. Bien qu'il demeurât à peu de distance, Richard faisait peu de visites au cottage d'Almorah, il se déplaçait malaisément, et Paddy ni Eddy ne l'avaient revu encore depuis le jour de l'arrivée. Paddy, en y réfléchissant, se trouvait beaucoup plus intime dans la maison que ce petit cousin qu'on voyait de loin en loin et de qui on ne s'inquiétait guère; quand même, et en dépit de cette familiarité passagère, Paddy n'était que l'hôte, l'étranger : « Quant à la grande et spacieuse mer... » murmura Eddy, et elle regarda Paddy, elle lui sourit comme afin de le consoler.

La soirée fut triste; et puis, comme tous les dimanches, on dîna une heure plus tôt, sans appétit, l'après-dînée fut trop longue. Ils avaient hâte de monter et de s'enfermer séparément dans leurs chambres. Ils s'obstinèrent contre eux-mêmes. Eddy entra chez Paddy, elle y demeura longtemps, inutilement. Tous les menus services qu'elle lui rendit ne firent que leur marquer davantage à tous les deux qu'elle était comme une servante, et lui, le voyageur qui passe.

Le voyageur, depuis des semaines enchaîné à un foyer par le charme d'une enfant femme, sentit, dans les jours qui suivirent, ressusciter en lui l'esprit nomade. Le printemps, soudain magnifique, l'invitait à l'extérieur. Il se rappela que Jersey était une île. Il avait beaucoup navigué sur le yacht paternel, et il avait rencontré beaucoup d'îles par les mers, il avait tourné tout autour, il ne se les figurait point d'après le témoignage des livres, mais d'après la vue de ses yeux. Jusqu'alors, il n'avait pu croire que Jersey fût pareille aux autres : il y trouvait trop de sécurité, il n'avait pas le sentiment d'être assiégé par l'infini de toutes parts. Il connut soudain le mal des îles, le malaise d'être isolé.

Il n'avait point visité sa nouvelle patrie, il n'en connaissait rien que la petite capitale de Saint-Hélier, et il se rappelait qu'il avait débarqué un jour sur une rive déserte. Alors il se persuada qu'à l'exception de la ville tout le reste de l'île était inconnu et inhabité. L'aventureux enfant conçut aussitôt le désir d'y faire des explorations, et d'emmener avec lui, comme guide indigène, comme sauvage compagnon, la gracieuse Eddy.

Ils avaient, à l'occasion de Pâques, trois semaines de vacances, et ils étaient entièrement libres : M. Higginson ne devait enlever son fils que pour les vacances d'été. Quant à Mme Col-

lins et à Mme Glategny, elles ne voyaient point d'inconvénient à laisser les deux enfants sortir seuls, même pour aller très loin, et elles n'étaient pas femmes à se fatiguer avec eux.

Trois semaines! Cet espace de temps leur paraissait fabuleux. Ils auraient pu accomplir le tour du monde! Ils se donnèrent des allures de flibustiers. Pour les plus modestes excursions, ils se réveillaient à des heures indues. Ils allaient réciproquement se secouer dans leur lit avec une rudesse toute garçonnière, et ils s'affublaient de costumes de montagnards écossais.

De ces promenades entreprises dans un esprit si furieusement romanesque, ils rapportaient des images qui n'avaient aucun rapport avec la réalité des objets. Ils avaient, comme tous les enfants, un pouvoir vraiment prodigieux de déformer les choses qu'ils voyaient. Paddy voulait que l'île fût déserte, inculte peut-être : il n'en démordait point, même quand il parcourait les campagnes si apprêtées qui environnent Saint-Hélier. Les enfants, comme les artistes primitifs, conçoivent la nature avec des lignes simplifiées et des symétries excessives. Quand ils rencontrent des paysages disposés géométriquement, des allées nettes, des arbres qui se font pendant, ils ne s'étonnent point, ils n'y soupçonnent point l'œuvre des hommes.

Les gras pâturages normands, où paissent de

courtes vaches, rappelaient à ces fantaisistes observateurs les prairies de l'Amérique du Sud, que d'ailleurs Paddy lui-même ne connaissait point, sinon par ouï-dire. Ils s'attendaient à voir surgir quelque Bas-de-Cuir silencieux au tournant de chacune des haies. Pouvaient-ils ne point songer aux forêts vierges, quand ils sondaient du regard ces haies monstrueuses faites d'un enchevêtrement d'épines, de chardons bleus et secs, de chardons blancs et velus, et ces lianes de lierres qui s'en détachent, courent perfidement sous les herbes, regrimpent au tronc des arbres, les étreignent et les étouffent? Ils voyaient, derrière les grilles de parcs, des palmiers éventails et des phénix en pleine terre, des camélias aux feuilles laquées; et ne prenant point garde que ces plantes, exilées de leur torride patrie, étaient rangées dans les jardins clos en guise d'ornement, sérieusement ils croyaient parfois s'être égarés jusqu'en des régions tropicales.

Ils se glissaient, avec des précautions, par les chemins couverts. Ils étouffaient leurs pas. Ils ne rencontraient personne : l'île, à cette époque, n'est pas encore envahie par les touristes. Eddy regardait Paddy avec admiration et avec respect. Elle ne doutait point qu'il lui fût très supérieur en intelligence et en civilisation. Elle le considérait comme son maître, et volontiers elle se fût prosternée devant lui.

Leur parti pris d'explorateurs était de piquer toujours droit vers l'intérieur des terres. Ils n'étaient pas encore des marcheurs bien vaillants, et ils n'atteignaient jamais jusqu'à la rive opposée, de sorte que, ne connaissant point les limites de l'île, peu à peu ils s'accoutumaient à croire que l'île n'avait point de limites, et Paddy même recommençait à perdre la notion que Jersey fût une île. Et les images de la mer disparaissaient de leur imagination, la mer qui les entourait, la mer qui avait amené Paddy, qui un jour le remmènerait.

Ou bien pensaient-ils à la mer sans le dire, avaient-ils peur d'elle sourdement et la fuyaient-ils pour ne plus la voir ? Mais la peur attire en même temps qu'elle repousse. Quand ce fut le dernier jour des vacances, ils ne résistèrent plus à leur tentation inavouée. Eddy osa parler la première. Elle insista pour conduire Paddy au château de Montorgueil.

Ils partirent de bon matin, aussitôt après déjeuner. Ils prirent le petit chemin de fer. Au départ, la voie est encaissée entre deux murailles de rochers taillés à pic. Elle longe ensuite la côte, mais on ne voit pas la mer constamment : au contraire, on ne la voit que par intermittences et beaucoup moins souvent qu'on n'aurait cru ; mais on sent le vide à droite de soi, et on entend la mer sans la voir. Même quand elle est calme, et elle était calme ce jour-là, elle

fait un bruit qui ressemble au bruit confus des grandes cités. Elle a une voix, cette même voix qui naguère, s'étant fait entendre à Eddy, l'avait attirée hors du cottage, vers la rive, vers le port.

Eddy ne se rappelait point ces choses à la lettre, mais elle en était imprégnée. Au lieu de s'asseoir toute droite, comme elle avait coutume, et de regarder en face d'elle à hauteur de ses yeux, elle se laissait plier par la mélancolie. Elle appuyait ses coudes sur ses genoux, et, pour soutenir sa tête lasse, elle encadrait son visage de ses longues mains. Vis-à-vis d'elle, sur l'autre banquette, Paddy, gonflé d'une comique importance, s'était étendu tout de son long. Il portait d'amples culottes, des bas de grosse laine aux plus excentriques dispositions, rabattus au-dessous du genou, un veston ballant ouvert sur un maillot de laine blanche, et une petite casquette posée en arrière de la tête, de façon à laisser échapper par devant une houppe de ses cheveux blonds.

En arrivant au village de Gorey, ils découvrirent bien la mer, mais la marée était basse, l'eau était loin, après des sables. Ils prirent garde plutôt à des soldats en tunique rouge, qui tiraient à la cible sur le rivage. Le château de Montorgueil, qui couronne le cap de sa martiale pyramide, ne leur fit pas non plus grande impression. Au lieu d'y monter, ils eurent l'idée

bizarre de suivre la route qui le tourne, et de s'en aller vers les autres grèves, par les rochers.

Ils découvrirent, dans un creux, une retraite d'où l'on n'avait pas la moindre vue, mais qui les charma : car c'était une de ces anfractuosités à peine abordables, où l'on est jeté lorsque l'on se sauve d'un naufrage. Ils s'y installèrent, et ils prirent leur collation comme des naufragés en effet, qui viennent de recueillir des coquillages et des œufs d'oiseaux : leur collation était beaucoup plus luxueuse. Ensuite, Paddy tira de sa poche une petite pipe de bruyère : il avait adopté tous les usages du pays, et les garçons y fument leur pipe dès qu'ils sont capables de marcher seuls. Il bourra la sienne d'un tabac blond de Virginie, très odorant. Eddy le regardait faire et ne disait rien. Elle admirait tout ce qui venait de lui, jusqu'à l'odeur de son tabac.

Ils se trouvaient si bien qu'ils demeurèrent là toute l'après-midi. Au reste, que pourraient faire des aventuriers une fois qu'ils ont le gîte et la pâture? La mer montait, elle vint tourbillonner au-dessous d'eux dans une vasque de rochers gris, polis par le flot quotidien. Et les mouettes, qui tournoyaient au-dessus, répétaient symétriquement le mouvement circulaire des vagues.

Comme le jour baissait déjà (les jours n'étaient pas encore très longs), Eddy et Paddy

s'avisèrent qu'il leur restait juste le temps de visiter le château. Non que leur curiosité s'éveillât, mais ils craignaient d'être grondés pour n'avoir pas tiré parti de leur promenade. Ils retournèrent donc sur leurs pas, escaladèrent la colline jusqu'à mi-hauteur, et entrèrent par une porte de derrière qui était très basse. Ils suivirent alors, entre deux murailles, le chemin qui monte en spirale jusqu'au sommet, tantôt pente douce, tantôt escalier aux larges marches. Ils faisaient cette ascension par acquit de conscience.

Quand ils parvinrent à la plate-forme, ils ne reconnurent pas le paysage. Le port, qu'à marée basse ils ne daignaient point apercevoir, s'était empli d'eau, et les barques, ce matin échouées comme des épaves, semblaient avoir ressuscité sous les caresses du flot, qui en même temps remodelait la plage, ce matin démesurée, indécise, sans contour : elle décrivait maintenant une courbe élégante et molle, elle se rétrécissait entre la mer unie et les collines boisées.

Mais ils détournèrent les yeux de ce gracieux tableau, et ils regardèrent vers l'horizon, fascinés par « la grande et spacieuse mer », par la gloire du soleil couchant. Ils étaient seuls sur la plate-forme, ils étaient accotés et appuyés l'un contre l'autre, et ils regardaient.

Et Paddy songeait aux courses lointaines, Eddy luttait contre une idée importune qu'elle

n'arrivait pas à chasser : elle craignait d'être grondée par sa mère si elle négligeait d'entrer chez les Le Bouët, qui demeuraient là tout près, elle craignait encore davantage que Paddy ne lui en voulût si elle faisait cette politesse à ses cousins.

— Paddy, lui dit-elle enfin, et d'une voix de prière plutôt que d'interrogation, ne serait-il pas convenable d'aller souhaiter le bonjour aux Le Bouët?

— Oui, répondit-il d'un air détaché. Cela est convenable. Allez.

Elle tressaillit. « Oh! fit-elle, est-ce que vous ne viendrez pas avec moi? »

Il répondit : « Non, » simplement, et avec la même indifférence. Il n'y mettait aucune mauvaise intention, cela lui paraissait plus naturel.

Alors, elle ne répliqua point. Elle s'écarta de lui à pas lents. Elle s'en alla, par un sentier à flanc de coteau, vers la maison : une lumière venait d'apparaître à l'une des fenêtres, bien que le crépuscule fût encore rose, mais les vitres étaient bien moins vivement éclairées par la lampe que par les reflets du soleil couchant.

Paddy n'avait pas encore tourné la tête. A peine s'il avait remarqué le départ de son amie; déjà même il n'y songeait plus. Il appartenait à la mer infinie. Obstinément il la contemplait.

Il se rappelait qu'elle l'avait amené ici, qu'elle le remmènerait, qu'il était un voyageur et un étranger. Et de hautes idées mélancoliques lui venaient, des idées peu précises, inexprimables, surtout en son langage d'enfant. Il était recueilli et enthousiasmé, comme aux heures où le dimanche il disait des prières et chantait des psaumes.

Aiguillonnée par la fraîcheur, un peu effrayée par la solitude, Eddy se hâtait vers la maison. Elle s'y sentit bien, quand elle eut refermé la porte sur elle. Mais le père et la mère de Dick étaient tous les deux absents. Il se trouvait seul à la maison, et, comme il était fort timide, l'entretien ne fut guère animé. Voici que tout d'un coup Eddy songea en elle-même à Paddy, qui était seul sur la plate-forme du château, à Paddy qui était seul dans le crépuscule, et face à face avec la mer infinie. Elle se leva, elle prit congé en toute hâte. Elle ne craignait plus d'affronter la solitude et le soir, elle partit pleine de courage et de résolution, comme pour une extraordinaire aventure.

Il lui sembla qu'elle triomphait, quand elle retrouva Paddy qui n'avait point bougé de place. Elle le tira par le bras, comme pour le ressaisir d'une secousse.

Il la regarda sans la connaître, comme dans la stupeur farouche du réveil. Mais un grand souffle de joie les enleva, et ils coururent d'un

trait jusqu'au bas de la colline, en bondissant, en poussant des cris.

Ils étaient ivres de grand air. A dîner, eux toujours si sages, ils étourdirent de leurs bavardages Mme Collins et Mme Glategny. Après dîner, ils s'échappèrent encore dans le jardin, où ils ravivèrent leur ivresse. Les deux bonnes dames, qui ne les reconnaissaient plus, durent user de leur autorité pour les faire monter dans leurs chambres; et ils dormirent avec des détentes, avec des gestes brusques, en faisant des rêves de jeux violents, de courses et de luttes.

Tel fut le dernier jour des vacances. Il fallut bien reprendre, le lendemain matin, le train accoutumé de la vie. Mais c'était une saison nouvelle : il y eut des variantes.

Un soir, à quelque temps de là, Eddy et Paddy, revenant ensemble, rencontrèrent un grand garçon, et un autre plus loin, puis un autre encore, et deux ou trois autres en groupe, qui portaient, en guise de châles sur les épaules, des serviettes de toilette, bariolées de raies multicolores.

— Comme cela est laid et ridicule! s'écria Paddy, toujours un peu tranchant.

Il ajouta, avec une vive curiosité : « Que font-ils de ces ridicules serviettes? »

Eddy se mit à rire. « Vous ne devinez pas, dit-elle, qu'ils vont aux bains? »

Elle lui enseigna que les hommes se baignent à la Colette, de l'autre côté du fort Régent, dans les rochers. Paddy, fort attaché à suivre la mode, rêvait déjà de se promener, comme ces garçons qu'il avait jugés si ridicules, avec une serviette étalée sur le dos. Il projetait même de se faire remarquer, parmi les autres, par des rayures plus compliquées et par des couleurs plus voyantes.

Il déclara que, dès le lendemain, au lieu de rentrer directement à la maison, il irait se baigner à la Colette.

— Alors, lui dit Eddy très froissée, vous ne rentrerez plus avec moi, vous me laisserez rentrer seule?

— Non, dit-il : ce n'est pas un si long détour, vous viendrez avec moi, et vous m'attendrez au bord de l'eau.

Il renouvela cette déclaration à dîner, avec une arrogance qui ne lui était pas habituelle. Mme Collins poussa les hauts cris : Se baigner seul, sans surveillance! Que dirait papa? Vous croyez-vous déjà un grand garçon? Néanmoins il fut décidé que l'on allait réfléchir et organiser quelque chose, pour que les enfants se pussent baigner sans péril.

Les réflexions et les préparatifs prirent plus d'une semaine. Les personnes très simples se font des monstres de tout, et ne manquent jamais de tout compliquer. Au lieu d'emmener

Eddy et Paddy se baigner sur la grande plage, devant l'esplanade, où il y a des cabines roulantes, Mme Glategny et Mme Collins imaginèrent de se transporter avec eux, par le petit chemin de fer, jusqu'à Saint-Aubin, et d'aller chercher un abri désert dans les rochers qui sont tout au bout de la baie.

C'est donc après huit jours seulement que Paddy put réaliser son rêve, et sortir, comme les grands garçons qu'il avait rencontrés, avec une serviette en guise de châle, plus bariolée qu'un drapeau. Il faut croire que ces huit jours d'attente lui avaient donné sur les nerfs, ou que l'esprit d'effarement des deux bonnes dames l'avait gagné. Car la veille au soir il eut grand'peine à s'endormir, et en vérité cet événement banal ne valait point une insomnie. Au bout d'une heure, il dormait à poings fermés, mais il avait la fièvre et le cauchemar, et il fut réveillé tout d'un coup au milieu de la nuit par sa propre voix qui criait : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes ! » Cette exclamation inattendue réveilla Eddy en sursaut, et elle vint, toute blanche, justement comme la première fois qu'il avait cité cette phrase des Écritures.

— Êtes-vous souffrant ? lui demanda-t-elle avec une expression d'effroi.

— Non, dit-il, je suis seulement un peu agité, mais n'en dites rien. Peut-être qu'on ne

voudrait plus nous emmener à Saint-Aubin demain soir.

Eddy se garda bien de lui désobéir, et l'événement s'accomplit. Paddy s'était mis en route avec des airs de gravité, de sombre résolution. Ses nerfs ne s'apaisaient point, il avait des frissons. Dès que l'on eut fait choix d'un emplacement, Mme Collins et Mme Glategny s'empressèrent autour d'Eddy. Lui s'en alla plus loin, se dévêtit hâtivement, se jeta d'une pointe de rocher, à un endroit où l'eau devait être profonde, afin de montrer qu'il nageait bien. Il ne se souciait point des femmes et il ne regardait pas de ce côté; il entendit seulement les petits cris qu'Eddy poussa quand elle entra dans l'eau.

Presque aussitôt, Mme Collins l'appela : « Paddy, revenez vite, en voilà assez pour un premier bain. » Il fut enchanté qu'on lui fournît un prétexte pour sortir de cette eau froide et mordante qui l'irritait encore plus, et sans répliquer il reprit ses vêtements, avec autant de hâte qu'il les avait quittés. Mais aussitôt sa fièvre tomba, une brusque joie l'envahit, une joie du corps, à laquelle tous les organes participaient. Il eut un sentiment de plénitude extraordinaire, en même temps que de sécurité. Il sut qu'il était fort et qu'il était beau. Et il se mit à marcher sur la route avec des allures triomphales, d'un pas relevé.

Quand il revint deux jours après, il regarda enfin le décor, que, dans son trouble de l'avant-veille, il n'avait même pas vu. C'était un repli de rocher, comme une grotte à ciel ouvert, d'où l'on n'apercevait ni la pleine mer ni la rive, et il se rappela la retraite de naufragés où il avait passé toute une journée avec son amie, derrière le château de Montorgueil. L'eau y était seulement plus calme et n'y tournoyait point, les mouettes n'y fréquentaient pas non plus, comme si elles n'aimaient point à décrire leurs circuits réguliers au-dessus d'un bassin trop paisible, où le tourbillonnement de l'eau ne s'harmonise pas au rythme circulaire de leur vol. La mer, cependant, bien qu'elle n'y pénétrât que brisée, sans force, avait si parfaitement poli le granit, que même des pieds nus, même des pieds d'enfants pouvaient s'y appuyer sans crainte; et loin des dangers, des fracas, loin de tout regard indiscret, cette vasque était vraiment l'asile providentiel de l'enfance fragile et de l'innocence nue.

Bientôt, Mme Glategny et Mme Collins se lassèrent d'accompagner Eddy et Paddy tous les jours, et leur permirent de faire seuls cette promenade quotidienne. Seuls ensemble, ils passèrent dans cet asile, qu'ils croyaient inaccessible, les dernières heures des chaudes journées. Et c'était toujours un plaisir, mais le plaisir était devenu habituel, et ils n'y atta-

chaient pas désormais plus d'importance qu'à leur baiser distrait de tous les matins et de tous les soirs.

Mais un jour Paddy eut un grand désappointement et une grande colère. Comme il se présentait le premier à l'issue du long corridor de rochers, qu'il croyait être seul à connaître et à fréquenter avec Eddy, il vit que cette retraite intime était envahie. Toute une pension y prenait ses ébats. Il se retourna, le sang aux joues. « Venez, » dit-il à Eddy en la saisissant par la main. Et ils n'y revinrent plus jamais.

Hélas ! le désastre était beaucoup plus grand qu'ils n'avaient imaginé d'abord, leurs yeux s'ouvrirent enfin : ce n'était pas seulement leur vasque secrète et leur grotte qui était envahie, violée, c'était tout leur domaine, toute leur île déserte, réservée jusqu'alors à leurs aventures et à leurs explorations. Des voyageurs de France et d'Angleterre y débarquaient par tous les bateaux, leurs voitures creusaient des ornières dans les routes, et les cochers qui les conduisaient par bandes soufflaient dans de longues trompes de cuivre, qui réveillaient douloureusement les échos.

Les enfants se découragent aussi facilement qu'ils entreprennent. Eddy et Paddy ne goûtèrent plus rien, ne tinrent plus à rien, dès qu'ils virent que toute leur île ne leur appartenait plus en propre. Et c'est ainsi que leur

première année s'acheva dans une lassitude et dans un abandon. Ils n'eurent point de regret lorsqu'une dépêche annonça l'arrivée de Justin Higginson, lorsque, douze heures plus tard, le yacht l'*Ontario* entra dans le port, lorsqu'il en sortit à la marée suivante, emmenant Paddy, pour six semaines.

Six semaines ! Cet espace de temps dépassait leur puissance de calculer. C'était la durée indéfinie. Au lieu d'essayer le compte de ces jours et d'espérer le dernier jour, mieux valait admettre que l'on se quittait pour toujours, et en prendre bravement son parti.

Eddy reconduisit Paddy à la jetée Victoria. Ils ne témoignèrent ni l'un ni l'autre aucun chagrin, et, même, ils hésitaient à échanger, sous les yeux de M. Higginson, leur baiser de tous les matins et de tous les soirs.

III

Paddy ne retrouva pas sans plaisir sa petite cabine du yacht, ni sa place favorite sur le pont, qui était au gaillard d'avant, dans un fauteuil à balançoire. Il y restait des heures à s'entretenir avec un des hommes de l'équipage,

ou des heures à rêver seul. Il ne retrouva point sans plaisir son costume de matelot, et toutes ces choses dont il n'avait eu la nostalgie qu'une fois, sur la plate-forme de Montorgueil, en contemplant la mer.

Mais presque aussitôt il éprouva une autre nostalgie : lui qui n'avait pas souffert de partir, il se mit à souffrir d'être parti. L'enfant jadis nomade, fils de parents nomades, souffrait d'avoir quitté les rivages de sa patrie adoptive, et la flottante maison paternelle ne pouvait plus lui tenir lieu de foyer.

Son cœur battait plus fort quand une île était signalée à l'horizon : son cœur se serrait lorsque l'*Ontario* tournait à l'entour et ne s'y arrêtait point. Il se fit une grande joie de passer quelques jours à Wight, et puis il eut une étrange impatience d'en repartir. Il ne voulait pas se plaire à Wight autant qu'à Jersey, il se défendait de préférer Cowes à Saint-Hélier.

Les images de la terre jersiaise, qu'il avait recueillies au cours de ses puériles explorations, n'étaient pas seulement déformées, mais incohérentes et confuses. Pour y penser continuellement, il avait besoin d'y substituer une image unique, élémentaire et nette, qui en fût le résumé ou du moins le symbole. Cette image, élue parmi les autres, fut celle de la retraite où, tout l'été, il était venu chaque soir se baigner avec Eddy.

Le profil des rochers environnants se simplifiait encore dans sa mémoire : il se le figurait tel que sa main maladroite aurait pu le dessiner, réduit à des courbes naïves et à des aspérités symétriques. Il se rappelait surtout l'immobilité de l'eau limpide, et le granit si parfaitement poli que, même des pieds nus, même des pieds d'enfants pouvaient s'y appuyer sans crainte. Enfin cet asile providentiel de l'innocence et de la fragilité lui apparaissait comme un paradis d'enfant, merveilleusement approprié à son âge et à l'âge d'Eddy. Oui, l'île, l'île heureuse était un éden en miniature, un éden créé pour eux, l'idéal décor d'un bonheur particulièrement enfantin.

Paddy soupçonna que de ce bonheur il avait à peine goûté les prémices. Quelque chose, obscurément, lui paraissait déjà changé entre Eddy et lui. C'est qu'ils avaient vécu jusqu'alors comme un frère et une sœur. Or la fraternité ne s'accommode point des surprises, des séparations, des adieux et des revoirs : elle est unie et dépourvue d'accidents. Paddy avait dit adieu à Eddy, cela suffisait pour qu'Eddy ne lui semblât plus une sœur. Et lui qui était parti sans chagrin, il attendait avec impatience maintenant le jour du retour, parce que ce jour-là ne pouvait manquer d'être le début certain d'un sentiment nouveau.

Cependant Eddy, dans le silence de la mai-

son abandonnée, songeait à des choses pareilles. Paddy ne lui semblait plus un frère, parce qu'il était parti. Elle qui lui avait dit adieu sans larmes, maintenant elle comptait les jours. Elle attendait avec impatience et son retour et les nouveautés indéfinies mais prévues que cet événement susciterait dans l'histoire de leur tendresse.

Malgré la distance considérable et variable qui les séparait, ce n'est point sur les généralités seulement qu'ils avaient des idées communes. Ils se rencontraient encore sur des riens. Ils étaient l'un et l'autre poursuivis par le regret du mauvais baiser échangé à l'heure du départ, et ils avaient faim, avec une extraordinaire gourmandise, de celui qu'ils échangeraient à l'heure du retour. Quoi? Sous les yeux de Justin Higginson? Ah! que leur importaient les témoins? Toute l'amertume de la séparation se résumait dans le souvenir du mauvais baiser de juillet; toute la joie déjà escomptée du retour, dans l'espoir du bon baiser de septembre. Eux qui, depuis tant de semaines et tant de mois, ne prenaient plus garde seulement à leurs habituels baisers de tous les matins et de tous les soirs!

Que de fois, durant cette longue absence, ils assistèrent d'avance, par la seconde vue du désir, à l'émouvante scène du retour! Ils ne pouvaient l'imaginer qu'avec une décoration

printanière et une lumière douce de jeune soleil. Ils se préparèrent ainsi un désappointement. Car le retour de Paddy, coïncidant avec l'équinoxe, ne différa point de sa première arrivée. Par-dessus la mer grise, houleuse, le ciel était gris et houleux, parfois de brèves rafales de pluie cinglaient le rivage et l'eau ; et lorsque Eddy s'en alla jusqu'au bout de la jetée, attendre celui que la mer devait enfin lui rendre ce matin, elle fut surprise d'entendre encore cette mystérieuse voix qui, l'an dernier, lui avait annoncé de si loin la première venue de l'inconnu.

Mais lorsque bercé par les vagues, jeune, léger, jouant avec la houle, le yacht blanc gravit la pente de l'horizon, lorsque, penchée du haut du quai, Eddy vit sur le pont Paddy qui, levant la tête, la regardait, lorsqu'ils se tinrent embrassés enfin, ah ! ils comprirent alors que peu leur importait l'automne et les intempéries : ils avaient leur lumière et leur soleil qui resplendissait de leur cœur ; ils emportaient avec eux, en marchant sous la pluie, leur printemps, comme les astres qui gravitent dans le ciel emportent leur atmosphère.

Ils ne pouvaient point cependant prétexter auprès des bonnes dames cette illusion printanière pour recommencer, au début de l'automne, leurs courses de la belle saison. Ils furent bien obligés de se calfeutrer dans le

home; mais ils n'eurent point tant de peine à s'y résigner, car ils s'aperçurent dès le premier jour que le cher cottage d'Almorah était aussi un paradis en miniature, et un paradis fait pour eux.

C'est pour eux, n'est-ce pas? que l'on avait disposé ce window où ils pouvaient s'éclairer de partout comme en plein air, sans avoir les sensations de la pluie ou du froid? C'est pour eux que, dans l'angle plus obscur de la pièce, on avait construit ce meuble de coin formant étagère et divan, ce meuble où ils ne pouvaient s'asseoir l'un près de l'autre sans se blottir l'un contre l'autre, ni se tourner en se frôlant les joues, en mêlant leurs cheveux d'ébène et leurs cheveux de poussière, sans voir dans les glaces à biseaux leurs images intimidées qui leur souriaient?

Ah! c'est pour eux surtout, pour mettre des fleurs autour d'eux, qu'on avait semé la tenture de ces gros chrysanthèmes jaunes. C'est pour s'approprier à leur candeur que les bois étaient laqués de ce blanc gris perle, le soir luisant par places aux reflets de la lampe en cuivre rouge ornée de cabochons bleus; et si les meubles affectaient ces maigreurs, ces rigidités élégantes, c'était pour s'approprier mieux à la charmante gaucherie, à la gracilité de deux enfants.

Paddy avait grandi pendant son voyage. Il

n'était plus forcé de lever la tête pour voir le visage de son amie. Leurs yeux regardaient à la même hauteur. Les lèvres de Paddy souriaient à la même hauteur que le sourire d'Eddy. Ils étaient minces. Leur grâce était d'avoir des expressions naturelles avec des gestes empruntés. Ils se tenaient volontiers droits, et laissaient leurs mains sur leurs genoux. Quand ils se tournaient l'un vers l'autre, ils tournaient le corps, non les épaules, ni la tête, qu'ils présentaient toujours de face, comme les personnages que l'on voit dans les bas-reliefs égyptiens. Ils avaient le col assez long, et ils ne connaissaient pas de milieu entre une attitude d'étonnement qui l'allongeait, qui le raidissait encore, et une attitude frileuse qui le contournait excessivement.

Lorsqu'ils étaient assis sur le divan, ils ne se disaient presque rien. Ils ne sentaient le besoin de parler qu'en allant au collège ou en revenant. Ils avaient alors de grandes conversations pleines de verve et de gaîté, mais tout objectives, et où il n'était jamais question de leurs personnes. A la maison, s'ils se taisaient, ce n'était point qu'ils rentrassent davantage en eux-mêmes. Leur silence n'était point un silence de réflexion, mais de sensation. Seulement, comme tous les objets semblaient arrangés autour d'eux de façon à exprimer les caractères et jusqu'aux moindres nuances de leur âme,

cette contemplation du décor devenait une contemplation indirecte de soi : sans jamais scruter leur conscience, ils finissaient par avoir une conscience quand même, extérieure et toute matérielle. Aussi n'était-ce point un enfantillage s'ils se plaisaient encore à feuilleter, comme l'année dernière, les albums en couleur de Walter Crane. Ils s'y reconnaissaient à chaque page. Ils trouvaient une illustration minutieuse et singulièrement exacte de leurs cœurs tout ensemble actuels et primitifs, en ces images où l'artiste a ressuscité les héros de mythologie et de traditionnelles idylles dans toute leur pureté plastique, mais avec je ne sais quoi de plus compassé, avec une expression aussi, avec des yeux qui ne sont plus vides, avec des regards empreints d'une puérile et divine stupeur.

Cette année encore, il fallait compter parmi les plaisirs leur voisinage et leur isolement au deuxième étage de la maison. Ils n'en profitaient plus cependant qu'avec une réserve extrême, et ils ne pénétraient plus l'un chez l'autre que par exception. Ce n'était point pudeur, mais raffinement. Ils avaient une répugnance instinctive de toute promiscuité. Ils ne se plaisaient plus qu'à des délicatesses imperceptibles : entendre de loin des pas nus sur les tapis leur suffisait; ou bien, si l'un se réveillait la nuit (mais cela n'arrivait pas souvent, à

cause de leur jeunesse et de leur santé), entendre le rythme lent de l'autre respiration. Paddy voyait bien parfois Eddy en son costume d'ange, toute blanche, le visage dégagé, ses beaux pieds nus, mais c'était en rêve, et il arrivait aussi très rarement que Paddy rêvât. Le dimanche, quand, assis près d'elle, il chantait des psaumes, pour la voir ainsi, souvent il fermait les yeux.

Ils avaient gardé cette habitude, ils étaient toujours très pieux, mais le culte qu'ils rendaient au Seigneur n'était pas entièrement désintéressé. Les joies du home leur paraissant toujours un peu étroites, ils avaient très souvent besoin de se donner de l'air, et telle est chez les enfants la confusion du physique et du moral, qu'une heure de méditation sur les idées religieuses leur donnait le rafraîchissement d'une promenade. Leur dévotion était un innocent subterfuge de leur cœur : elle leur servait à élargir leur horizon. Parfois elle l'élargissait un peu trop, elle évoquait les souvenirs de la mer, du mystère et de l'infini ; mais plus souvent elle n'évoquait que les images d'un paradis enfantin, symbolisé pour eux par la retraite dans les rochers, tout au bout de la baie de Saint-Aubin, où naguère ils se baignaient. Ils ne souhaitaient le retour du printemps que pour y retourner ensemble. Ils languissaient dans l'attente de la belle saison, qui

leur rendrait la terre promise, l'éden promis.

Après des semaines d'une vie absolument sédentaire, ils donnèrent le change à leur désir en faisant quelques sorties, non dans la campagne, — ils ne le pouvaient pas encore, — mais dans la ville. Occupés toute l'après-midi, c'est le soir qu'ils sortaient, après dîner. Mme Glategny et Mme Collins n'y voyaient aucun mal. Ils allaient flâner dans les rues, dans King Street, où il y a, vers huit heures, un grand mouvement, des matelots du port, des soldats, dont les tuniques rouges éclatent encore dans l'obscurité, et aussi des femmes de mauvaise vie.

Ce tableau ne se rapporterait guère à l'idée d'un paradis terrestre, si les pires mœurs de Saint-Hélier ne se sauvaient par un air d'enfantillage. C'est bien l'agitation et le vacarme d'une capitale, mais d'une capitale pour les enfants. La foule y a les coudées franches, on y circule aussi bien sur les chaussées que sur les trottoirs, et il ne passe point de voitures, comme si les habitants n'étaient pas assez raisonnables pour savoir les éviter. On assiste bien quelquefois à une scène d'ivresse. Un des soldats à tunique rouge sort en titubant quelque peu d'un de ces bars louches, et avec sa calotte écossaise un peu trop campée sur l'oreille : mais ses camarades l'emmènent en riant, sans faire scandale, et ces petits accidents mettent

tout le monde en belle humeur. On voit bien aussi de ces filles qui se laissent prendre par la taille et qui ne refusent pas un baiser, surtout aux magnifiques soldats vêtus de la tunique écarlate. Mais la candeur d'Eddy et de Paddy était incorruptible : ces embrassements ne les étonnaient point et n'éveillaient en eux aucun vilain soupçon. Ils trouvaient même ces façons d'agir si naturelles qu'ils n'hésitaient pas à suivre, en toute innocence, l'exemple de cette liberté. Paddy retirait d'entre ses dents sa petite pipe courte, chargée d'un odorant tabac de Virginie; il prenait Eddy par le cou, et leurs plus naïfs baisers, les plus chastes, furent échangés à la clarté des réverbères, dans le quartier du plaisir facile, au milieu d'une fâcheuse compagnie.

Mais enfin ils retrouvèrent le décor qui était seul digne de les environner, ils entrèrent dans la terre promise. Le beau temps revint avec Pâques, et ils eurent, comme l'an dernier, trois semaines de vacances pour la bienvenue du soleil.

Ils consacrèrent leur première promenade à la baie de Saint-Aubin. C'était comme un pèlerinage. Il leur paraissait aussi plus logique et mieux ordonné de commencer la visite de leur éden par celle de la retraite qu'ils avaient choisie pour en être le raccourci et le symbole. Ils la retrouvèrent telle qu'ils la souhaitaient, dé-

serte. L'eau frissonnait un peu, elle semblait si froide qu'ils ne pouvaient plus comprendre comment, l'autre année, ils s'y étaient plongés avec plaisir, et qu'ils n'osaient plus espérer de s'y risquer encore bientôt.

Dès qu'ils se furent acquittés du devoir de cette visite, ils allèrent se promener dans toutes les directions. Ils n'avaient plus de parti pris d'explorateurs. Ils ne piquaient pas droit vers l'intérieur des terres, et surtout ils ne se mettaient pas en route sans dessein pour aller où le hasard les conduirait, comme des gens qui s'aventurent dans un pays véritablement inconnu. Ils partaient d'un point pour aller à un autre point. Ils avaient tout réglé d'avance avec un esprit éminemment pratique. Ils ne se souciaient guère de marcher, et ils usaient le plus souvent du chemin de fer. Ils emportaient de petites dînettes dans des paniers bien propres. Leur tenue était aussi plus soignée, bien qu'ils n'eussent renoncé ni l'un ni l'autre aux costumes classiques d'excursion.

Ils cherchaient les paysages bien composés en des cadres bien définis. Quant à la mer, ils ne la cherchaient point, ils ne la fuyaient pas non plus. Elle avait perdu pour un temps le pouvoir de leur rappeler les voyages, les exils et les départs douloureux, elle avait perdu son mystère et son infini. Elle ne jouait plus qu'un rôle secondaire dans les tableaux où elle tenait

une place : ou bien alors elle apparaissait aux enfants comme la limite infranchissable de leur paradis, et ils aimaient à sentir que leur paradis était limité.

Ils firent ainsi la connaissance d'un pays qui leur était entièrement nouveau. C'était bien le même qu'ils avaient vu, mais leurs yeux n'étaient plus les mêmes; ceux qui changent de ciel ne changent point d'âme, mais ceux qui changent d'âme changent de ciel, et les enfants changent d'âme totalement dans l'espace de quelques semaines. Eddy et Paddy, qui avaient trouvé moyen de découvrir à Jersey des grandes prairies, des forêts vierges, toute l'Amérique du Sud et toute l'Afrique centrale, n'y virent plus que les campagnes soignées en façon de jardins et appropriées à l'idylle, les vallons gracieux, les collines doucement ballonnées et les belles fleurs partout répandues.

Leur instinct de la symétrie s'appliquant même aux actions, ils avaient réservé pour le dernier jour la promenade à Montorgueil, afin de terminer les vacances par la même expédition que l'année précédente. Ils n'y retrouvèrent aucune de leurs sensations passées. Le château leur parut s'être écrasé au sommet du roc, tant il avait perdu de hauteur à leurs yeux. Ils le trouvèrent un peu mesquin et un peu mièvre dans son romantisme. L'auguste ruine leur faisait à présent l'effet d'une gravure sur cuivre

très jolie et trop fine au frontispice d'un keepsake. Ils se plurent bien davantage à contempler la grâce de la plage qui s'étend au pied du rocher. Dans le port, il y avait plusieurs bateaux de pêche et deux bateaux de plaisance, blancs, comme l'*Ontario*. Dès que l'on s'élevait à quelque hauteur, cette flottille se réduisait à des proportions si minuscules qu'on ne pouvait plus imputer à l'éloignement seul ce rapetissement excessif : il semblait que ces bateaux fussent des jouets, et pareils à ceux que les enfants font naviguer sur les bassins.

Mais Eddy et Paddy ne montèrent pas bien haut, pas même à mi-hauteur de la colline. Ils n'avaient que faire de regarder la mer et d'assister au coucher du soleil. Ils préférèrent s'arrêter au pied même du vieux castel. Les promeneurs que ne tente point l'ascension y trouvent des bancs rustiques. Une gymnastique y est installée pour les enfants. Eddy et Paddy restèrent là, seuls, à se balancer jusqu'au soir.

Quand ils revinrent au cottage d'Almorah, Mme Glategny leur apprit, avec de grands gestes et des regrets exagérés, que justement Dick Le Bouët était venu pendant leur absence. Ils se regardèrent en souriant. Ah ! cette année, Eddy n'avait pas même songé à faire chez les Le Bouët une apparition comme l'année dernière. Elle était passée à côté de leur maison sans même y prendre garde. Mais quelle

chance que Dick fût venu justement un jour et à une heure où l'on était sorti! Sans rien s'avouer l'un à l'autre, les deux enfants s'exagéraient un peu méchamment le plaisir d'avoir évité cette gênante visite. Ils se félicitaient d'autant plus d'être sortis, et voici qu'ils se méfiaient du home, où des importuns pouvaient ainsi survenir; ils désiraient, le plus souvent possible, s'en échapper.

Cela tombait mal, puisque c'était le dernier jour des vacances. Ils ne se résignèrent pas aussi facilement que les premières fois à reprendre le train monotone de leur vie. Ils cherchèrent des biais pour ne pas renoncer à leurs habitudes vagabondes. Ils s'obstinèrent, malgré les impossibilités, à faire tous les jours, coûte que coûte, une promenade. Ils se hâtaient le soir, arrivaient en avance à leur rendez-vous quotidien, couraient, avant dîner, à quelque but d'excursion trop lointain et qu'ils n'avaient pas le loisir d'atteindre; ou bien ils s'éveillaient de très bonne heure; ils recommencèrent à venir le matin se secouer l'un l'autre dans leur lit avec des façons garçonnières, et ils eurent l'inconséquence de renoncer à leurs délicates habitudes.

Ces parties de plaisir toujours manquées ne faisaient que les irriter et ne leur donnaient aucune satisfaction. Pour en finir une bonne fois avec cet insatiable désir du grand air et

des grands chemins, ils résolurent de faire un jour l'école buissonnière toute la journée.

Ils guettèrent une occasion, qui ne se fit pas attendre trop longtemps : les chaleurs étaient précoces ; si précoces qu'ils rencontrèrent un soir déjà des baigneurs, avec la serviette multicolore jetée sur leurs épaules en guise de châle. Paddy aussitôt déclara que l'on se baignerait pour la première fois le jour de la grande promenade.

Eddy n'osait faire aucune objection : elle ne voulait à aucun prix que Paddy la soupçonnât de lâcheté, mais elle attendait cette journée avec des tremblements, avec un désir mêlé d'angoisse, avec des remords anticipés qui étaient délicieux. Elle défaillit vraiment lorsque, un matin, Paddy, affectant des airs mystérieux, lui dit en sortant de table : « Ce sera pour aujourd'hui. »

Mme Glategny se penchait au window. Eddy n'osait plus lui envoyer un baiser comme tous les matins. Ils suivirent le chemin du collège tant qu'ils furent en vue ; puis ils descendirent vers la mer, et le long de la plage ils allèrent vers Saint-Aubin. Ils pouvaient s'y rendre en quelques minutes, par le chemin de fer ; mais à quoi bon gagner du temps ? Ils avaient toute leur journée. Une journée, cela d'ordinaire passait vite. Mais aujourd'hui, oh ! comme ils sentaient déjà que la journée serait longue ! Et

ils marchaient sur la grève très lentement, sans rien dire, sans nulle gaîté.

Ils avaient chaud, ils étaient las. Ils cherchèrent un abri pour se reposer quand ils arrivèrent à l'extrémité de la grève. Ils n'osèrent point se réfugier dans leur asile habituel : c'était le lieu de leur innocence, et ils ne s'en reconnaissaient plus dignes parce qu'ils étaient en train de mal faire. Ils s'assirent en plein soleil, dans le sable ardent, à une certaine distance l'un de l'autre.

Mais Paddy, qui était nonchalant et qui avait toujours besoin d'un vivant appui, se rapprocha. Il s'accota contre Eddy, noua ses bras autour de la taille flexible, blottit sa tête charmante contre la poitrine de son amie et la regarda en souriant. Quand il voulait comme autrefois la regarder de bas en haut, ce ne pouvait plus être que dans cette attitude contournée de câlinerie, puisque à présent, debout, ils se trouvaient tous les deux de même taille.

Eddy, pour la première fois, tenta de se dérober à cette caresse : elle avait aujourd'hui une notion du bien et du mal, parce qu'elle faisait aujourd'hui quelque chose de défendu. Paddy sentait comme elle, mais, par bravade, il ne voulait point céder ; leur chaste étreinte eut la saveur d'une violence, d'un péché. Eddy vaincue lui fut reconnaissante, comme toutes les femmes vaincues. Pour le remercier humble-

ment elle se pencha, elle déposa des baisers sur ses yeux, pas même sur ses yeux — car il les fermait, sur ses beaux cils blonds retroussés qui étaient encore plus lumineux que son regard. Les cheveux noirs d'Eddy enveloppèrent tout le clair visage de Paddy, coulèrent, comme de l'eau caressante, autour de son col grêle et gracieux.

Ils se relevèrent en soupirant. Ils recommencèrent de marcher sur les rocs aigus, et passèrent à côté de leur retraite, mais ils firent tous deux comme s'ils ne s'en apercevaient point, et n'y jetèrent qu'un regard furtif. Oh! ils auraient bien voulu retourner sur leurs pas, mais, à moins d'éveiller les soupçons, ils ne pouvaient pas rentrer au cottage avant l'heure habituelle. Ils auraient bien voulu oublier le bain, car tout ce qu'ils devaient faire aujourd'hui les troublait comme choses défendues, et cela aussi, mais ils tenaient à la main leurs serviettes bariolées, l'oubli n'était point vraisemblable, et Paddy se mit à chercher des yeux un abri dans les rochers.

Il aurait inventé peut-être quelque prétexte pour renoncer à son projet; mais Eddy, maladroitement, prise de peur, lui dit en joignant les mains : « Paddy, je vous en prie, ne commettez pas l'imprudence de vous baigner aujourd'hui. Ce que nous faisons est si mal! Je crains qu'il n'arrive quelque chose. » Il répon-

dit, avec hauteur : « Mais vous êtes folle, Eddy, d'avoir des craintes si ridicules. »

— Moi, répliqua-t-elle fermement, je ne me baignerai pas.

— Je ne pense pas, dit-il, à vous y contraindre. Il ajouta, avec cette passion de toutes les indépendances qui est bien américaine : « Chacun est libre. Moi, je vois ici une place excellente. »

Déjà il avait franchi une crête de rochers, et l'on entendait par derrière le léger clapotement que faisait l'eau, dans une vasque sans doute pareille au bassin naturel de Saint-Aubin. Tout autre jour, Eddy n'aurait pas hésité à le suivre, mais aujourd'hui elle n'osait point, cela devait être défendu, tout devait être défendu aujourd'hui ! Et elle attendit, ne le voyant plus, le cœur serré, avec le pressentiment d'un malheur. Paddy, sans doute, était inquiet et troublé comme elle, car il ne lui dit point, comme il aurait fait tout autre jour : « Venez donc, Eddy ! »

Elle n'entendit plus rien, jusqu'au bruit lourd que fit son corps en tombant dans l'eau. Elle tressaillit, elle croisa les mains. « Mon Dieu !... » murmura-t-elle. Au bout de quelques instants, ne pouvant plus se contenir, elle appela timidement : « Paddy ! »

— Quoi ? fit-il.

— Vous êtes-là ?

— Bien entendu, répondit-il en riant, et retrouvant sa belle humeur, fouetté par la fraî-

cheur de l'eau, il plaisanta : « Peureuse ! Frileuse ! Si vous saviez comme le bain est tiède... » La voix se rapprochait. Sans doute il venait de se hisser hors de l'eau. Il remontait, en se traînant sur les mains et sur les genoux, vers le creux du roc où il avait dû déposer ses habits, hors des atteintes de la vague.

Soudain il jeta un cri.

— Ah ! s'écria Eddy, qu'y a-t-il ? Pour Dieu ! qu'y a-t-il ?

— Rien...

Mais sa voix pleurarde le démentait. Elle escalada le rocher. Paddy était là, étendu, rien qu'un peu écorché au genou : si légère que fût l'écorchure, le sang coulait. Eddy voulut l'étancher de son mouchoir, le sang coulait toujours et Paddy s'exagérait son mal. Il se décida enfin à replonger sa jambe blessée dans l'eau froide qui le cicatrisa comme par miracle. Puis il remonta vers Eddy, il s'assit avec des précautions presque risibles, mais quand il eut bien constaté que sa plaie superficielle ne le faisait aucunement souffrir, il retrouva tout l'enfantillage de sa gaîté, et, avisant ses pieds nus, il fit un geste gamin. « Hein ! dit-il, Eddy, qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes ! » Ils éclatèrent de rire tous les deux, mais leur âme s'éleva, et ils pensèrent que le Seigneur était bien clément, de ne leur avoir envoyé, pour les avertir, qu'un mal si peu grave.

Cette journée accidentée suffit, comme ils avaient pressenti, à les guérir de leur fièvre, apaisa leur excessif désir du grand air et des grands chemins. Ils retrouvèrent dans le cottage d'Almorah la paix absolue, le parfait bonheur enfantin. Mais vers la fin de la saison leur sécurité fut troublée encore par des influences atmosphériques. Le ciel s'assombrit. Mais ce n'était point le ciel gris de l'automne, ni les fraîcheurs, les pluies fines d'octobre, qui font sentir plus vivement le plaisir de la vie sédentaire et de l'intimité. Un orage menaça plusieurs jours.

Sur ces entrefaites, Richard Le Bouët vint au cottage, et les enfants n'étaient point sortis cette fois. Ils l'accueillirent avec cordialité, mais l'air qu'ils respiraient leur sembla tout d'un coup plus lourd, le ciel réellement plus sombre. Ils ne se trompaient guère, car enfin l'orage éclata, à l'instant même où Dick allait prendre congé, et la pluie l'empêcha de partir.

Dans le salon où il faisait presque nuit, luisaient seules, par places, les surfaces courbes des meubles laqués. Eddy et Paddy étaient assis loin l'un de l'autre, silencieux, oppressés. Les enfants parfois, par éclairs, sentent le néant de la vie avec une certitude qui plus tard ne se retrouve jamais aussi nette. Eddy était détachée et désintéressée de tout. Paddy avait sur ses lèvres, qu'une moue triste déformait, l'amertume revenue de l'exil. Les objets environnants

ne lui étaient plus familiers. Il souffrait de l'indifférence des choses. Il sentait qu'il n'était plus dans ce home qu'un visiteur inutile, et il ne put s'empêcher de sortir. Il disparut sans faire aucun bruit, l'ombre semblait étouffer même le bruit des pas, et Eddy, à qui rarement échappait le moindre mouvement de Paddy, ne s'aperçut point qu'il sortait. Il erra dans le corridor, monta sans avoir dessein de monter.

Dans le salon où il faisait tout à fait nuit, les miroirs seuls luisaient encore, pareils à des miroirs fantastiques où vont se manifester des apparitions. Le vent soufflait par rafales, la pluie faisait rage contre les vitres. Les deux vieilles dames et Richard ne disaient rien : les simples se recueillent comme des enfants réprimandés, lorsque les éléments grondent.

Puis Eddy se sentit gagnée par un lâche bien-être, elle respira d'être à l'abri, elle goûta le confortable de la pièce bien close, la sécurité du home. Elle promena un lent regard sur toutes les choses que l'obscurité enveloppait.

Malgré les ténèbres, elle reconnut à l'instant que Paddy n'était plus là. Elle se dressa, elle sortit.

Elle le chercha dans toute la maison, et d'abord dans les endroits où vraisemblablement il n'était point : dans la salle à manger, la cuisine même. Elle fut appuyer son front aux vitres de couleur du jardin. Ensuite elle monta l'es-

calier, fouilla les chambres de Mme Collins et de Mme Glategny, et la sienne ; et affolée, sans frapper, elle se jeta dans la chambre de Paddy : il n'y était point. Elle monta plus haut. Un étroit escalier, dissimulé dans l'épaisseur du mur, donnait accès, sur le toit même, dans une lanterne de verre polygonale. Et enfin Paddy était là.

Il regardait l'orage, au cœur de l'orage même. L'enfant hardi, épouvanté de son audace, mais soutenu et exalté comme par une curiosité sacrilège, violait le mystère des tempêtes. Il surprenait la formation des nuages et assistait à leur épique mêlée. Deux armées, chassées l'une contre l'autre par les souffles désorientés, accouraient de l'ouest et de l'est. Mais un tourbillon de vent vertigineux les empêchait de prendre contact au zénith, elles roulaient sur elles-mêmes, se poursuivaient en cercle indéfiniment, et l'éclair jaillissait à tout instant de leurs heurts fortuits comme d'un choc d'épées. Des légions formidables se résolvaient en pluie subitement, incessamment remplacées par d'inépuisables réserves et par des recrues qu'une volonté toute-puissante semblait tout d'un coup créer de rien. Parfois une saute brusque du vent changeait l'offensive en retraite. Ou bien la grosse artillerie du tonnerre, forçant à l'aile ou au centre une de ces puissantes armées, émiettait l'inconsistante vapeur en grêlons durs.

Sur la terre, où l'on ne reçoit que les éclaboussures du carnage, ces spectacles à peine devinés n'inspirent que des terreurs humiliantes, physiques, et l'action de la foudre même se réduit à un énervement. Mais ravis au ciel, jetés au cœur de la mêlée, soustraits aux conditions vulgaires de la vision humaine, ces deux enfants ne pouvaient plus sentir comme des créatures terrestres, et ne pouvaient plus sentir comme eux-mêmes ; l'âme de l'infini remplaçait en eux leur âme propre; ainsi que l'âme collective remplace la conscience personnelle chez celui qui se mêle aux foules. Ils avaient des frissons grandioses et de sublimes pensées. Pouvaient-ils soutenir longtemps les transes de cette possession? Eddy fléchit la première. Sa propre transfiguration l'épouvantait plus que les orages. Elle regardait avec un tremblement superstitieux Paddy, dont l'assurance ne se démentait pas encore. Qu'il était loin d'elle! Qu'il était haut! Elle se mit à pleurer doucement.

— Oh! dit-il, Eddy, qu'avez-vous?

Et, parmi ce fracas barbare, sa voix était divine comme un souffle.

Elle répondit, sans comprendre elle-même le sens profond des paroles que son instinct seul lui dictait.

— Oh! Paddy, il me semble que vous êtes parti.

Il s'approcha d'elle, il souriait. Il la protégea de ses bras. Puis dégageant d'une main le front brûlant que les cheveux noirs en désordre faisaient trop bas, il y déposa des baisers qui conduisirent en elle toute l'électricité de l'orage. Elle se blottit, n'ayant plus peur, contre l'enfant qui venait de lui apparaître surhumain, elle ferma les yeux et elle attendit.

Lorsque timidement, après très longtemps, ses paupières se rentr'ouvrirent, parce qu'elle n'entendait plus qu'un grand silence et qu'elle se sentait pénétrée d'une chaleur douce, Eddy eut un éblouissement. Tous les nuages du ciel avaient disparu comme un rêve, et maintenant elle était perdue avec son ami dans un infini d'azur et de lumière. Son cri de joie répondit au cri d'angoisse que tout à l'heure elle avait poussé sans le comprendre, et elle ne comprit pas davantage les paroles de son enchantement : « Oh ! Paddy, dit-elle, Paddy, il me semble que vous êtes revenu ! »

Ils entendirent Mme Glategny qui les appelait d'en bas : « Eddy ! Paddy ! Où êtes-vous ? Dick va partir, et il voudrait vous dire adieu. » Ils échangèrent, comme à toutes les heures plus particulièrement mystérieuses de leur vie, ce regard de triomphe et de malice qui exprime ensemble toute l'humanité et toute la divinité de l'enfance.

Mais l'épreuve avait été trop forte pour Eddy,

elle ne s'en remit point, cette année-là, complètement. Elle avait reçu des voix de l'orage l'annonciation mystérieuse du départ, et elle n'en pouvait plus chasser le pressentiment. Toutes ses joies dès lors en furent gâtées. L'insouciant Paddy prenait toujours le même plaisir aux jeux, aux caresses et aux baisers. Elle s'abandonnait à sa fantaisie, mais tristement, avec les apparences de l'indifférence et de l'insensibilité. « Qu'avez-vous? » lui demandait-il quelquefois. Elle répondait toujours : « Vous partirez. »

Il avait l'âme d'un nomade, il acceptait gaîment l'instabilité de sa vie. Il répondait : « Mais oui, je partirai un jour, et un autre jour je reviendrai. » Elle secouait la tête.

La dépêche de Justin Higginson arriva quelques jours plus tôt qu'on ne l'attendait. Cette surprise augmenta et dénatura le chagrin d'Eddy, qui eut un accès de colère, sans larmes. Lorsque Justin Higginson vint au cottage, elle s'enferma dans sa chambre. On ne put la décider à descendre. Paddy fut obligé de monter chez elle pour lui dire adieu. Elle l'étreignit avec un emportement inaccoutumé, qui lui-même le troubla. Puis elle le regarda fixement, et ses yeux, ses yeux variables étaient noirs maintenant comme l'orage. Elle lui dit : « Je vous regarde, parce que je ne vous verrai plus jamais. »

Elle dit ces paroles sans les comprendre, comme tant d'autres, qu'un instinct supérieur à son intelligence lui suggérait, et cette fois encore elle dit la vérité, profondément : car jamais plus elle ne devait revoir l'enfant qui s'était promené avec elle dans les allées du paradis terrestre enfantin. C'est un autre Paddy qui devait revenir en septembre, une autre Eddy le recevoir, et leur paradis même devait perdre son charme de puérilité, comme s'il grandissait avec eux.

IV

La marée d'équinoxe montait, la marée de l'annuel revoir, qui chaque automne amenait de l'horizon le voyageur, las de croisières dont il ne faisait point le récit. Et une jeune fille, qui s'appelait encore Edith Glategny, mais ne ressemblait plus à l'enfant qui s'appelait Eddy, comme de coutume se tenait debout à la pointe de la jetée Victoria.

La mer ne ressemblait pas non plus aux mers équinoxiales des deux années précé-

dentes : grise, mais sans houle, et soufrée d'une pâle lumière jaune sous un ciel comme elle gris, où parmi des coussins de vapeurs grises un soleil de soufre pâle s'endormait. Eddy se tenait raidie, sur la pointe des pieds, et la brise enlevait symétriquement sa robe molle, mais étoffée. Elle ne paraissait point reposer à terre, mais être portée par son rêve comme une divinité par son nuage. Elle rapprochait les épaules frileusement, et c'était un geste de pudeur instinctive, pour cacher qu'elle était maintenant femme trop visiblement. Elle penchait aussi la tête, de sorte que, pour regarder devant elle, elle était forcée de lever les yeux, ses yeux d'étain, comme si elle avait regardé très haut, dans une extase. Les deux belles nappes de cheveux noirs ne se drapaient plus à présent sur ses épaules : elles étaient relevées et rattachées par derrière, toujours, comme naguère pour dormir seulement. Son teint pâle, nuancé par le hâle, non par le sang, n'était point celui d'une créature véritablement existante, et pourtant ses lèvres à vif accusaient une santé jeune, toute son impatience était dans ses lèvres. Le reste de son corps perdait toute énergie. Son cœur n'avait plus la force de battre plus fort. Elle sentait ses épaules si fatiguées qu'elle ne savait point si elle pourrait encore faire le geste d'embrasser Paddy : elle laissait pendre, au long de ses flancs étroits, ses

bras inutiles. C'est avec ses lèvres qu'elle attendait Paddy.

Et vers le Sud, un peu vers l'Orient, jaillissant du mystère des eaux, le beau yacht blanc gravit la pente de l'horizon. Il se dirigea sans détour vers l'île, vers le port. Il aborda, et Paddy fut visible, l'autre Paddy, si grand, tellement plus grand qu'Eddy, si blond et cependant plus mâle. Quand les deux enfants se trouvèrent tout près l'un de l'autre, tout contre, ils ne firent que trembler, ils ne disaient rien. Leurs lèvres tremblaient, et ils ne songeaient plus au baiser. Leurs paupières tremblaient, et leurs yeux ne pleuraient point. En se tenant par la main, ils retournèrent vers la maison.

Lorsque Paddy revit le cottage d'Almorah, il éprouva une surprise. Il voyait à présent comme un homme, les proportions des choses avaient changé pour lui. Il se penchait pour regarder celles qui naguère l'obligeaient à lever les yeux. Il n'osait plus faire un mouvement, craignant de briser tous les jouets et toutes les fragilités qui étaient à l'entour de lui. Pour passer les portes il se plaçait de biais, craignant de heurter aux chambranles ses épaules désormais trop larges. Eddy, qui n'avait pas un jour perdu de vue ces mêmes choses, n'avait pu jusqu'ici apercevoir de tels changements; mais dès que Paddy survenant lui donna l'échelle

des objets, elle éprouva, en même temps que lui, la même surprise. Ils se regardèrent, interdits, ils sourirent; mais ce n'était plus, comme il y a si peu de temps, le sourire malicieux et triomphal de l'enfance. Ces anciens enfants exprimaient un rien de regret attendri, une fierté aussi, une joie de vivre plus, et un embarras de vivre trop. Paddy murmura : « Nous ne sommes plus des enfants, Eddy. »

Ils renoncèrent à s'enfermer dans le cottage ainsi que les années précédentes à pareille époque, et malgré la mauvaise saison ils sortirent. Ils étaient plus libres. Eddy n'allait plus au collège, Paddy ne suivait plus les classes, et travaillait à ses heures pour des préparations d'examens. Ils sortirent, non qu'ils eussent, comme l'an dernier après Pâques, un insatiable désir du grand air et des grands chemins, ni une méfiance du home où des importuns pouvaient survenir. Au contraire, ils étaient tristes, et comme honteux, de ne plus respirer à l'aise dans la maison qu'ils avaient aimée si longtemps comme un nid, mais qui devenait vraiment trop exiguë pour leur taille, trop puérile pour leur adolescence.

Mais le même sentiment les exilait aussi de leur paradis enfantin. Ils ne pouvaient plus compter sur leurs habituelles retraites — qui d'ailleurs ne les tentaient plus, car leurs goûts s'étaient modifiés. Un étrange amour leur

venait pour toutes les choses qui sont vagues. Ils ne cherchaient plus les paysages bien composés, bien encadrés, mais ceux où il y a une trouée, une échappée sur l'infini, par où leur imagination pouvait s'envoler vers l'inconnu.

Alors ils s'éprirent de la mer. Ils aimèrent à se promener sur les grèves, que le flot déforme et reforme sans cesse, qui n'ont jamais la même étendue, les mêmes lignes et la même physionomie. Ils aimèrent à écouter la voix des vagues, qui n'a aucune signification, ils aimèrent à les regarder surtout, monotones, diverses, toujours pareilles, jamais pareilles, ils aimèrent en elles le symbole de tout indéfini et de toute contradiction. Cet automne, cet hiver même, qui fut clément, leur offrit toute la variété de décors qu'ils pouvaient souhaiter. Ils connurent toute la gamme des mers grises, toutes les nuances des soleils éteints et brumeux, des soleils rouges et gelés, des soleils pâles et soufrés.

Ils allaient. En marchant, ils ne faisaient pas plus de bruit sur le sable que les mers calmes des jours froids. Ils parlaient à peine, ils n'avaient presque rien à se dire, mélancoliques, unanimes. C'était fini de leurs gaîtés spontanées : ils avaient besoin de motifs pour rire. Ils étaient heureux, mais sans éclat, comme la lumière de ces jours. Ils avaient des façons de

convalescents, ils ne voulaient pas faire de bruit. Ils aimaient le mystère autour d'eux et en eux-mêmes. Ils étaient de discrètes personnes.

Leurs gestes, si rares, n'étaient que des ébauches de gestes, et leurs caresses, plus rares encore, des indications de caresses. Ils craignaient le baiser, et même la pression des mains. Le matin, quand ils se disaient bonjour, le soir, quand ils se disaient bonsoir à la porte de leurs chambres, ils se tendaient les mains, mais ils les retiraient aussitôt, parfois même avant de s'être touchés, comme font les Orientaux cérémonieux. Ils se plaisaient encore à s'asseoir sur le même siège, mais ils ne s'appuyaient plus l'un contre l'autre, et leurs bras ne savaient plus s'entrelacer : ils ne voulaient que sentir la subtile tiédeur de leurs corps approchés mais séparés. Paddy se penchait bien encore, comme s'il allait reposer sa tête contre la poitrine d'Eddy afin de la regarder de bas en haut et de se donner l'illusion qu'elle fût toujours plus grande que lui; mais il ne faisait que le simulacre de ce mouvement, sa tête n'osait plus se reposer sur cette poitrine qui n'était plus celle d'une enfant. Lorsque ensuite il se redressait, sa joue parfois effleurait la joue d'Eddy : c'était la plus hardie, la plus précieuse aussi de leurs caresses, et ils défaillaient tous les deux.

L'an dernier, comme tout dans leur vie était défini et limité, il leur arrivait très souvent de goûter un bonheur parfait; très souvent leurs désirs précis étaient réalisés pleinement. Ils ne concevaient plus maintenant que des désirs vagues, et ils n'obtenaient plus que des réalisations incomplètes. Toutes leurs joies les laissaient sur une incertitude, sur une inquiétude; mais aussi ils connaissaient une des plus rares voluptés, qui est de désirer toujours sans être rassasié jamais. Que désiraient-ils cependant? Ils n'en savaient rien, ils croyaient que l'objet indéfinissable de leur désir était dissimulé, mais présent, derrière les voiles de l'horizon gris.

Quel coup de théâtre lorsque ces voiles se déchirèrent aux premiers beaux jours! La mer, dévêtue de ses brumes, perdit son mystère et ses séductions de mer septentrionale, elle se farda d'un azur trop vif et se tacha, par places, d'indigo. Ces lumières trop crues irritèrent leur vue à l'excès, comme si leurs yeux délicats ne pouvaient supporter que des nuances fondues et amorties. Et ils se dégoûtèrent presque aussitôt de la mer, qui, en précisant ses contours et ses couleurs, venait de trahir si cruellement leur désir mélancolique de l'incolore et de l'illimité.

Par une étrange perversion, qui n'est qu'une autre forme de ce désir, leur propre santé, trop

brillante, les gênait. Ils souhaitaient ces lassitudes de tout le corps, ces énervements de l'épiderme qui ne peut toucher à rien parce que tout l'irrite, même un contact de soie, ces mollesses des genoux qui ploient, des bras qui s'abandonnent, ces faiblesses des yeux qui se ferment parce que le moindre éclat les blesse. Paddy, le viril Paddy, dit un jour ces étranges paroles : « Je voudrais être malade pendant très longtemps. »

Mais, au contraire, ils se portaient bien, trop bien. Paddy ne savait pas que faire de sa force. Il se dépensait en cris, en gestes de jeu. Il ne jouait pas pour s'amuser, puisqu'il n'était plus un enfant, mais il ne pouvait faire autrement. Il ramassait des cailloux et les lançait dans la mer, il brisait les branches des arbres. Il marchait vite et longtemps, il était capable d'accomplir en une seule promenade le tour de l'île, et Eddy était capable de le suivre.

Ils parcoururent leur ancien paradis d'enfants avec des rapidités prodigieuses, qui leur donnaient l'illusion d'avoir chaussé les bottes de sept lieues, d'apercevoir les choses, au hasard de leurs bonds, à vol d'oiseau. Dans ces conditions tout exceptionnelles, leur manière de voir fut encore une fois modifiée. Ils ne virent plus ni les gras pâturages normands où paissent de courtes vaches, ni les campagnes soignées en façon de jardins et appropriées à l'idylle, les

vallons gracieux, les collines doucement ballonnées et les belles fleurs partout répandues. Ils retrouvèrent l'Amérique du Sud et l'Afrique centrale de leurs puériles explorations. Mais ils ne s'intéressaient plus qu'à l'exubérance, et point à l'exotisme de cette végétation tropicale. Ils n'étaient plus des Robinsons enfantins, des explorateurs candides et curieux, mais des adolescents tourmentés, ils ne cherchaient dans cette nature en travail de printemps que le mirage d'eux-mêmes et le spectacle des pubertés sympathiques.

Ils ne songeaient plus à se réfugier dans les rochers de Saint-Aubin. Les propriétés particuculières, où il y a des palmiers, des eucalyptus et des camélias, leur offraient de plus désirables retraites. Elles sont ouvertes au public presque tous les jours de la semaine. Dans ces jardins féeriques, déserts à cette époque de l'année, ils se promenaient sans nulle crainte d'être importunés, même par les propriétaires, encore absents. Ils y étaient chez eux. Ils y trouvaient des oasis magnifiques; à l'ombre des fuchsias arborescents et des lauriers-roses qui mêlent leurs branches et leurs fleurs, ils s'asseyaient l'un près de l'autre, parmi les touffes d'hortensias bleus.

Encouragés par les exemples de la nature, ils se résignèrent à leur propre santé, ils n'eurent plus de scrupules pervers, ils con-

çurent même quelque fierté d'être si forts. La brume, qui avait longtemps enveloppé les horizons de leur conscience, se déchira et se dissipa comme celle qui enveloppait cet hiver les horizons de la mer. Ils perdirent le goût des choses vagues, et en même temps leur discrétion. Ils précisèrent leurs caresses. Les mains de Paddy, qui naguère erraient à l'entour d'Eddy, craignant de se poser sur elle, n'hésitèrent plus à la toucher. Il étreignait la souple tige de ce beau corps, il serrait Eddy contre lui jusqu'à lui faire mal. Et un jour que, s'étant renversé contre la poitrine déjà féminine de son amie pour la regarder de bas en haut, il se redressait, au lieu de frôler seulement la fleur de sa joue, il y appuya un baiser, qui ne fut pas leur ancien baiser de tous les matins et de tous les soirs.

Mais il eut, à cette première étreinte moins innocente, une si foudroyante révélation de la douleur que, tout surpris, il dénoua ses bras. Il ne savait pas ce qui lui arrivait. Il suffoquait. Deux fois, trois fois d'autres jours, il renouvela cette tentative, et avec des pressentiments, avec des angoisses. Et tel fut chaque fois son trouble, sa souffrance, qu'il ne voulut point risquer d'éprouver la même souffrance une autre fois. Il eut peur d'être seul avec Eddy. Il eut peur même d'être avec elle.

Elle en fut affligée, stupéfaite. Il donnait des

prétextes mal inventés pour ne plus se promener. Il s'enfermait dans sa chambre, ou bien il s'échappait à l'improviste, sans la prévenir. Elle avait bien senti comme lui la douleur étrange de ce baiser, et elle se fût peut-être échappée la première s'il n'avait pris l'initiative de la fuite; mais, du moment que Paddy fuyait, elle devait le poursuivre. Elle le trouvait lâche de se dérober ainsi, elle était honteuse qu'il eût si peu de courage, elle avait plus de courage que lui.

Du matin au soir, elle se mit à le persécuter. Elle le guettait, elle entrait dans sa chambre, sans avoir l'air d'y prendre garde, comme si cela était sans conséquence. Ces façons libres choquaient Paddy affreusement. En cette saison de l'adolescence, l'homme est quelquefois plus farouche, plus délicat peut-être que la femme. Sa pudeur plus inattendue, presque anormale, aisément devient maladive. Paddy rougissait de voir le secret de son intimité chaste violé par Eddy. Il aurait voulu que la chambre où il se cachait fût pour elle, comme celle d'Eddy pour lui-même, un virginal et impénétrable sanctuaire.

Plus elle s'attachait à ses pas, plus il devenait ombrageux. Une idée le tourmenta longtemps d'avance, qu'il ne pouvait point supporter : on allait peut-être les obliger à reprendre cet été les habitudes par trop naïves des étés

précédents. Il évitait d'en parler, et à chaque repas il avait des angoisses, craignant toujours qu'Eddy ou l'une des dames fît à ces choses prochaines une allusion. Cette permanente inquiétude lui inspirait l'aversion de la mer, et jamais pourtant il n'avait désiré la mer davantage. Ses pas, malgré lui, le conduisaient sur la plage, et il suivait les rivages en détournant les yeux. Il allait d'une démarche timide, comme s'il avait redouté de se mouiller, mais il aurait voulu s'évanouir dans la mer pour y tomber sans le faire exprès, et pour succomber, sans être responsable, à la tentation de cette volupté.

Un jour, il ne résista plus, il partit, ne se doutant point qu'Eddy le guettait : Eddy le suivit. Ce n'était pas la première fois, mais jamais elle n'avait osé le suivre bien loin. Aujourd'hui, aiguillonnée par une plus lancinante inquiétude, de rue en rue elle le suivit, elle monta derrière lui la route escarpée qui tourne le fort Régent.

Paddy, comme ceux qui ont peur, marchait sans tourner la tête.

Il atteignit bientôt la mer. Vers l'est, la baie se creuse profondément. Les vagues meurent sur une grève presque plane qui s'étend à perte de vue. Mais du côté de Saint-Hélier, à la place même où Paddy arrivait, le rocher du fort plonge à pic dans l'eau. Un large chemin

en corniche est taillé dans le roc jusqu'à la pointe, que prolongent, en la recourbant de manière à fermer la baie, d'autres rochers moindres, séparés à la marée haute par d'étroits bras de mer.

Sur le chemin, comme sur une terrasse, des promeneurs vont, viennent; d'autres s'assoient : des vieilles gens, des familles, des jeunes filles et des femmes qui s'occupent à des ouvrages de couture ou de broderie, tandis que des centaines d'enfants se baignent à leurs pieds. Les hommes vont se baigner plus loin, à la pointe, et Paddy s'y dirigeait. Eddy le suivit jusqu'au premier tournant du chemin, mais elle n'osa point dépasser cette limite que d'ordinaire les promeneurs ne franchissent pas. Elle n'osa pas davantage s'en retourner. Comme elle avait, dans un petit sac, un ouvrage de broderie, elle s'installa sur un banc, et se mit à travailler comme les autres.

Le bruyant spectacle de ces centaines d'enfants, qui jouaient dans l'eau à ses pieds, l'attrista; elle se rappela le jour où la chère retraite de Saint-Aubin, le paradis aujourd'hui perdu, avait été pour la première fois envahi et violé.

Elle regarda furtivement là-bas, vers la pointe. Elle n'y aperçut que trois soldats, qui avaient déjà revêtu leurs tuniques écarlates et qui s'apprêtaient à revenir par ici. Et même

le dernier bloc isolé était désert, lorsque tout d'un coup Paddy surgit au sommet. Malgré l'éloignement, Eddy le reconnut sans hésitation. Tout le creux de la baie, abrité par la montagne, était dans l'ombre, mais la ligne d'ombre s'arrêtait net au dernier rocher, qui était en plein soleil. Et dans un poudroiement de lumière, au milieu de la mer calme, glauque, par places tachée de violet et de vert-de-gris, debout sur son piédestal de pierre noire, Paddy affirmait sa beauté. Splendide et blond, il ruisselait de soleil avant de ruisseler d'eau. Ses pâles cheveux auréolaient son front nu, et de si loin distinctement Eddy le voyait sourire, elle voyait l'étrangeté de son sourire. Jamais il ne s'était révélé à elle si incontestablement miraculeux. Ah! cette fois, il était bien le mystérieux voyageur qui arrive du Midi ou de l'Orient, le héros solaire qui naît avec l'aurore du sein des ondes, et il apportait à cette fille des lointains rivages, que ses cheveux noirs et ses yeux d'étoile semblaient consacrer à la Nuit, la séduction de la jeune lumière, de l'aube éternelle.

Eddy se leva, ses bras nonchalants voulurent se tendre vers l'adorable apparition; mais, en proie à une terreur superstitieuse, elle baissa les yeux et elle s'enfuit. Elle avait vu le dieu sans nuage. Elle rentra toute tremblante dans l'humble maison, dans le cottage enfantin. Elle

attendit Paddy avec de grands frissons de désir et d'effroi. Mais quand elle reconnut le rythme de ses pas sur le pavé de la rue, elle s'enfuit encore, elle se cacha et s'enferma dans sa chambre. Elle ne descendit qu'à l'heure juste du dîner, avant toutefois qu'on eût pris place autour de la table, et Paddy se tenait dans le window, regardant par la fenêtre ouverte la lumière mourante : de sorte que ses joues fraîches et veloutées se teintaient de tous les reflets du couchant. Il était désirable comme un fruit mûr.

Cette nuit, Eddy ne put dormir, il ne faisait pas nuit pour elle, l'image éblouissante de Paddy éclairait toute sa chambre. Cette lumière ardente pénétrait en elle-même, illuminait son cœur et le brûlait. Cette lumière ne s'éteignit plus. Consumée, chancelante, Eddy s'écartait maintenant du foyer dont elle ne pouvait soutenir l'éclat et le rayonnement. A la maison même, elle évitait Paddy. Et ils vivaient tous deux dans une grande gêne. Mais comme ils étaient aussi très timides et qu'ils redoutaient la nécessité d'une explication, hypocritement ils se ménageaient, afin de se persuader l'un à l'autre que rien entre eux n'était changé. Et quelquefois, le soir, ils se faisaient violence pour s'asseoir côte à côte sur le meuble de coin formant étagère et divan. Ils y reprenaient leurs attitudes d'enfants sages. Ils feuilletaient

les albums de Walter Crane, les chers albums si souvent maniés, usés aux angles. Et tous les jeunes dieux, les héros de mythologies ou de contes de fées qui ressemblaient tant à Paddy, Eddy les voyait comme lui peints avec des couleurs de soleil, dessinés avec des cernures de lumière.

Un de ces soirs, Paddy lui fit une proposition inattendue. Il s'agissait d'aller se promener le lendemain dans un de ces grands chars à bancs pour les touristes. Eddy, surprise et attendrie, accepta sur-le-champ, avec un sourire mouillé, avec une main doucement posée sur la main de Paddy, puis aussitôt retirée, comme naguère. Et ils crurent qu'ils allaient retrouver le lendemain leur paradis, le paradis en miniature où ils avaient connu le bonheur parfait.

L'idée était bizarre de faire cette promenade en si nombreuse compagnie, eux qui jusqu'alors souhaitaient toujours l'isolement. Mais à cette époque de l'année les voyageurs de France ne sont pas encore arrivés. L'île n'est fréquentée que par des Anglais, qui ne s'étonnent point de voir aller seuls ensemble un tout jeune homme et une toute jeune fille. Ces témoins discrets ou indifférents devaient les enhardir plutôt que les gêner, et en effet ils se trouvèrent d'abord plus à leur aise, en voyant que leurs attitudes et leurs gestes ne choquaient

nullement toutes ces nombreuses grandes personnes.

On les avait placés sur le premier banc, à la droite du cocher. Ils étaient serrés l'un contre l'autre, et Paddy était bien obligé de tenir Eddy par la taille afin qu'elle ne tombât pas. Vraiment cette liberté, que depuis quelques semaines ils n'osaient plus prendre, leur parut sans conséquence; leur secret désir se réalisait, ainsi qu'ils avaient confusément prévu : ils retrouvaient leur inconscience d'enfants.

Ils retrouvèrent du même coup leurs fantaisistes visions d'autrefois. Comme au temps des explorations, ils songèrent aux forêts vierges, à la vue de ces haies monstrueuses faites d'un enchevêtrement d'épines, de chardons bleus et secs, de chardons blancs et velus, d'où se détachent des lianes de lierre qui, perfidement, courent sous les herbes, regrimpent au tronc des arbres, les étreignent et les étouffent. Comme au temps des idylliques naïvetés, ils retrouvèrent partout l'île heureuse que résumait et que symbolisait à leurs yeux la retraite de Saint-Aubin, la vasque de granit poli environnée de rochers symétriques, asile providentiel de l'enfance fragile et de l'innocence nue.

Aux haltes, ils s'amusèrent comme des enfants. Le plus gracieux épisode de leur promenade fut une visite aux serres de raisin noir. Les ceps étaient plantés à intervalles égaux, le

long d'un mur très bas qui supportait un vitrage en pente. A l'angle de la verrière et du mur, ils se retordaient docilement pour suivre la toiture transparente où des nœuds de fer les accrochaient, et ils allaient se terminer à l'autre mur, qui était plus haut. Soigneusement dépouillés de toutes les feuilles inutiles, ils ne présentaient que des verdures clairsemées, parmi lesquelles des grappes noires, qui toutes semblaient pareilles et de même poids, étaient distribuées régulièrement; et ce plafond bas, mansardé, fait de feuilles vertes et de fruits noirs, se continuait à perte de vue.

Les visiteurs firent quelques pas seulement dans les vastes serres. Eddy et Paddy, qui marchaient plus vite, se trouvèrent bientôt seuls, sous les vignes, dont les raisins suspendus ressemblaient à des boucles noires. Il n'était point permis d'y toucher. Ces fruits, qui venaient à la portée de leurs mains, étaient des fruits défendus : ils ne résistèrent pas à la tentation. Ils étaient debout, face à face, et si près l'un de l'autre qu'ils se touchaient. Paddy enveloppa de son bras la taille d'Eddy afin qu'elle pût se renverser en arrière. Elle plia son beau corps, leva les yeux, tendit une main. Alors elle cueillit un grain, un seul grain, et le déposa sur les lèvres entr'ouvertes de son ami. Ils se détachèrent aussitôt, ils rougirent. Ils hésitaient à revenir vers les voitures où ils allaient re-

trouver tant de témoins. Ils auraient voulu se cacher parce qu'ils avaient touché au fruit de l'arbre. Mais, secrètement, ils étaient fiers d'eux-mêmes, et tumultueusement heureux pour avoir osé faire la chose défendue.

Très peu d'instants après, l'on parvint au point extrême de la promenade, à Plémont. Une auberge était construite à la crête de la falaise. La falaise était si élevée qu'elle dépassait la ligne de l'horizon, et l'on ne voyait pas, même très loin, la mer, que l'on devinait par derrière et que l'on entendait aussi.

Eddy et Paddy n'entrèrent pas à l'auberge. Tandis que les cochers dételaient les chevaux, ils descendirent par un sentier de chèvres jusqu'au fond d'un ravin. Ils eurent à franchir encore un précipice en miniature, sur un pont suspendu qui avait l'air d'un jouet. Et enfin ils découvrirent la mer, mais très peu de la mer, entre deux murailles de rochers âpres, entre lesquels pointait encore une grande aiguille de rocher.

Ils essayèrent de pénétrer dans les grottes, mais ils durent s'enfuir devant la marée qui montait, et ils eurent le cœur serré, une angoisse précise : ils avaient bien retrouvé quelques heures leur paradis d'enfants, mais qu'il était petit, leur Éden, assiégé de toutes parts par l'infini !

Ils se réfugièrent dans l'auberge, afin de ne

plus voir et de n'entendre plus qu'à peine l'eau menaçante. Mais l'aspect de la salle commune, où il y avait foule, leur parut plus effroyable encore que le spectacle de la mer. Les murs nus n'étaient décorés que d'annonces de tabacs américains, chromos en trompe-l'œil représentant des femmes qui vous offraient au passage un paquet de *lone Jack* ou de *bird's eye*. Une grande table en fer à cheval était couverte de bouteillles ou de pintes d'ale, de carapaces de homards et de tomates crues, que des hommes et des femmes voraces mangeaient sans aucun assaisonnement avec leur chester. Les hommes qui avaient fini de luncher allumaient leur courte pipe de bruyère, et les tabacs blonds d'Amérique brûlaient avec une fumée blanche parfumée de miel. Un jeune garçon en culotte large, avec les bas à grands carreaux et les souliers jaunes, la casquette en arrière laissant échapper sous la visière une houppe de ses cheveux pâles, s'était assis devant un piano, et jouait avec une brutalité de joueur de tennis ou de foot-ball. Le « guide » du *car*, vêtu d'une grande redingote sale, coiffé d'un chapeau de soie roussi, chantait à tue-tête la légende de Mme Angot, chacun des couplets tour à tour en anglais et en français. Il faisait tourner au-dessus de sa tête une grosse canne et exécutait des grimaces de pitre.

Tous les autres jeunes gens, qui ressem-

blaient au pianiste comme des frères, et portaient exactement le même costume, reprenaient en chœur au refrain; l'exubérance de leur saine jeunesse était si magnifique dans sa crapule même, qu'ils soulevaient l'admiration et qu'ils défiaient le dégoût.

Mais les deux enfants eurent peur de cette foule comme ils avaient eu peur de la mer. Ils se regardèrent, le cœur serré, avec le même sentiment de détresse que tout à l'heure, avec la même angoisse précise : ils avaient bien retrouvé quelques instants leur Éden puéril, mais, hélas! qu'il était restreint et précaire, leur paradis terrestre, assiégé de toutes parts par l'humanité!

Ils comprirent qu'ils avaient fait fausse route, en essayant de se renfermer encore dans des limites trop étroites désormais pour eux. Le malaise, qui depuis des semaines les tourmentait, venait de ce qu'ils n'osaient point s'évader de leur enfance. Ils devaient s'y résoudre enfin. Deux routes leur étaient offertes, puisque deux océans différents venaient battre leurs rivages. Briseraient-ils la prison de cristal où leur innocence les retenait? Céderaient-ils aux séductions du bonheur humain dont l'appel se répercutait dans les cavernes de leur cœur par les mille échos du désir? Ils avaient des appétits plus grandioses, et, renonçant aux joies humaines, ils choisirent la voie du mystère, avec

cette témérité sublime des cœurs que la science de vivre n'a pas flétris.

Et de ce jour, ne vivant plus que pour un avenir qu'ils ne savaient point, ils ne se promenèrent plus que sur les plages de la mer, comme des voyageurs qui attendent. Et une fois encore ils refirent cette promenade de Montorgueil, se rappelant obscurément que la première année, sur la plate-forme du château, ils avaient éprouvé en leur âme d'autrefois quelques sentiments précurseurs de leur âme d'aujourd'hui.

Comme ils descendaient du wagon à la station de Gorey, ils virent, à deux ou trois pas en avant, un jeune homme qui n'avait guère plus de vingt ans, et une jeune fille. Elle était vêtue de blanc, et avec plus de commodité que d'élégance, mais elle était belle de fraîcheur et de santé. Lui, avec le traditionnel costume, et le veston ouvert sur un lâche maillot de laine blanche, apparaissait vraiment beau et puissant; sa démarche était lourde, mais non sans grâce, à cause de l'aisance parfaite et de la souplesse de ses mouvements réglés par les exercices physiques.

Ce couple intéressa la curiosité d'Eddy et de Paddy; et, bien qu'ils eussent d'abord l'intention de tourner à droite pour aller directement au château, comme les autres tournaient à gauche, sans se concerter ils les suivirent.

Maintenant, comme la route montait au flanc de la colline, les deux étrangers allaient très lentement, d'un pas énergique et balancé. Pour aider la jeune fille, le fort garçon la soutenait par la taille. Eddy et Paddy se tenaient simplement par la main.

Mais à l'improviste les étrangers biaisèrent par un sentier qui coupait la route à droite, et ils entrèrent dans l'enceinte du château par une poterne basse. Eddy et Paddy, un instant, hésitèrent; mais sans se concerter ils prirent le même sentier et entrèrent aussi dans le château.

Alors, les deux jeunes gens inconnus, qui avaient entendu la porte se rouvrir et se refermer derrière eux, tournèrent la tête, et s'aperçurent qu'ils étaient suivis. Cela ne les gêna point; ils en rirent d'abord et ils continuèrent de s'avancer lentement le long du chemin qui monte en spirale, tantôt pente douce, tantôt escalier aux larges marches, entre deux murailles, jusqu'au sommet. Ils s'enlaçaient plus étroitement, et constamment ils se parlaient, non point à l'oreille, mais aux lèvres, comme pour se caresser d'un souffle plutôt que pour échanger des paroles.

Ils se donnèrent un baiser, mais comme par bravade; ils retournèrent aussitôt la tête, et ils rirent de voir encore les enfants; mais ils rirent avec plus d'embarras. Et brusquement, trouvant

à leur droite un étroit sentier qui aboutissait à la tourelle d'un veilleur, ils se dérobèrent par là.

Eddy et Paddy ralentirent le pas. Quand ils arrivèrent au même tournant, ils s'arrêtèrent, indécis. Paddy cependant allait passer outre; mais Eddy, en se penchant, vit tout à coup les deux inconnus qui se tenaient passionnément embrassés. Leurs lèvres s'étaient enfin réunies, et ils ne se parlaient plus. Elle se rejeta en arrière, et elle tira Paddy avec une extraordinaire violence. « Oh! s'écria-t-elle, je vous en supplie, laissons-les. » Sa voix tremblait. Elle avait des larmes dans les yeux. Paddy ne répondit rien. Ils poursuivirent leur chemin.

Ils arrivèrent enfin à la plate-forme, et ils virent dans toute sa splendeur la « grande et spacieuse mer. » Eddy sentit se gonfler sa poitrine et ses bras se tendre d'eux-mêmes comme vers un objet de désir; mais quand elle tourna les yeux vers Paddy, elle frémit : Paddy n'était plus là vraiment; elle n'avait plus à côté d'elle, elle ne touchait plus de ses mains que l'enveloppe inerte d'une âme déjà partie au gré des flots vers les horizons radieux. Elle étouffa un cri de désespoir. Il revint à lui. Il interrogea Eddy d'un regard tendre et douloureux. « Ah! répondit-elle, vous êtes venu de là, vous repartirez par là, et moi je resterai seule encore pendant de longues semaines. »

— Non, dit-il gravement : je vous emmènerai.

Et il lui montra d'un beau geste la mer infinie qu'il lui offrait.

Elle prit entre ses longues mains le clair visage de Paddy, elle l'approcha de ses lèvres, et elle lui donna un baiser, comme la jeune fille qu'elle avait vue au bout du chemin, dans la tourelle du veilleur.

V

Lorsque, assez peu de jours après, une dépêche annonça Justin Higginson, les enfants n'eurent point d'émotion ni de pâleur. Ceux qui doutent que leur résolution s'accomplisse, c'est qu'ils ne sont pas véritablement résolus. La volonté est conscience de pouvoir plutôt que conscience d'effort. Paddy voulait emmener Eddy avec lui, cette fois, dans son voyage, et il savait qu'il l'emmènerait parce qu'il voulait l'emmener.

D'abord, et pour marquer qu'il ne se séparerait plus d'elle, il n'alla point seul accueillir M. Higginson au débarquement : Eddy l'ac-

compagna. Et leur beauté, ce matin-là, était véritablement lumineuse. Les gens mêmes qui ne les connaissaient point prenaient plaisir à les voir passer se tenant par la main comme deux enfants, malgré leur âge et leur stature. Leurs yeux étaient beaux comme l'aurore du plus beau jour. Leur candeur était égale, et aussi leur charme. Ils avaient noblement confiance en eux-mêmes.

« Mon père, dit Paddy, je souhaite que nous emmenions Eddy avec nous. » Justin Higginson répondit : « Nous l'emmènerons. » Mme Glategny, qui n'avait pas même été pressentie, ne souleva point d'objections lorsque l'on daigna l'avertir. Il fut décidé que Mme Collins resterait au cottage d'Almorah, et que sa cabine du yacht serait attribuée à Eddy.

Il fallut aussi modifier le progamme du voyage. On ne savait encore si Eddy supporterait bien la mer : elle ne devait point débuter par une traversée trop longue et trop pénible. M. Higginson arrangea que la première escale serait à Guernesey, où l'on demeurerait trois ou quatre jours pour la visite de l'île, et le départ fut fixé au lendemain matin.

Aucune agitation d'impatience ne troubla, durant cette nuit, l'âme limpide d'Eddy et de Paddy. Leur joie, étant absolue, restait toujours pareille a elle-même en sa plénitude : elle n'avait point de moments, elle présentait ce

caractère de l'éternité. Ils ne dormirent point sans rêves, mais ils ne rêvèrent point d'images successives et délimitées : ils rêvèrent continuellement une lumière qui emplissait l'espace infini.

Au matin, Eddy, qui ne perdait pas le temps de son cœur à s'examiner elle-même, mais qui trahissait fréquemment les secrets de son inconscience par des réminiscences de l'Écriture, entendit une voix qui disait : « Tu quitteras ton père et ta mère. »

La marée était haute de très bonne heure. Les voyageurs partirent peu de temps après le lever du soleil. Ils ne parlaient point. Leurs pensées étaient somnolentes et incertaines, vaguement attendries et comme humides de rosée. A cause du vent favorable, on déplia les voiles, et le yacht parut encore plus blanc, à la couleur d'Eddy ; à la couleur de Paddy aussi, car le fier garçon méritait comme elle de n'être environné que de blancheurs, et son heure était aussi celle de l'aube.

La mer était calme. Eddy ne tournait pas les yeux vers la ville, mais vers l'horizon. Lorsque l'*Ontario* doubla la pointe de la Corbière, une grande houle le berça : les mers les plus paisibles s'irritent sur ces rochers à fleur d'eau, et puis de ce côté il n'y a point de terre, d'île, qui depuis des centaines de lieues brise les lames. Eddy et Paddy s'étaient assis à l'avant,

dans les fauteuils à balançoire. Ils ne disaient rien, et ils regardaient au loin.

Ils observèrent avec étonnement que depuis quelques minutes l'horizon, au lieu de continuer à fuir devant eux, semblait s'être fixé. Ils n'approchaient point d'un rivage, mais un mur blanchâtre se dressait devant eux, sur lequel ils se précipitaient à toute vapeur, avec une vertigineuse vitesse, si vite qu'ils n'eurent pas le temps de s'interroger l'un l'autre. Tout d'un coup le yacht s'arrêta, sans aucun choc cependant : la quille n'avait point touché. Un appel de la sirène les fit tressaillir. Ils se regardèrent et ils se virent à peine. Ils venaient d'entrer dans le brouillard, et si près qu'ils fussent l'un de l'autre, ils ne pouvaient plus s'apercevoir.

Alors ils se levèrent et allèrent s'accouder au bordage, coude contre coude. Ils avaient besoin de se toucher, puisqu'ils ne se voyaient plus. Penchés sur l'eau, ils en distinguaient à peine la soie glacée, comme à travers un nuage de tulle. M. Higginson passa auprès d'eux, et leur dit une parole qui eut un retentissement étrange dans le brouillard. Puis on jeta la sonde, et comme la profondeur était suffisante, le yacht se remit en marche, mais avec des précautions minutieuses : il ne fendait plus l'eau, il la froissait. Le silence était extraordinaire, mais la sirène déchirait l'atmosphère épaisse

de ses sifflements réguliers. On faisait halte, on jetait la sonde, on repartait, et toutes choses étaient enveloppées de ténèbres blanches.

Voici que l'on entendit très loin le sifflement d'une autre sirène, mais cela ne paraissait point réel : c'était comme un mirage de son. On ne pouvait point reconnaître si cela venait de bâbord ou de tribord, ou même de l'arrière ou de l'avant. La sirène du yacht répondit. L'autre voix se rapprochait toujours, et toujours on ne voyait rien. Il fut sensible enfin que l'appel venait de bâbord, tout près. Eddy saisit la main de Paddy. Tout d'un coup ce fut de plus près encore, mais de tribord, que vint la voix, et l'on n'avait vu passer aucune forme, aucun fantôme de navire. Eddy pressa la main de Paddy qu'elle avait prise, et murmura dans l'extase : « Oh ! Paddy, Paddy... avoir peur ensemble... »

Longtemps encore on navigua dans ce brouillard, lentement. Et ce fut un coup de théâtre lorsque le voile se déchira. La jetée était à portée de la main ; un peu plus, le frêle bateau s'y brisait. La ville de Saint-Pierre-Port apparut, sans reliefs, comme peinte sur une toile de fond. Elle semblait occuper toute la façade de l'île. Des sommets de collines, dont le recul n'était indiqué par aucune ombre, dépassaient les plus hautes maisons. Et ce décor nouveau était présenté avec la mise en scène

d'un miracle, dans la lumière d'un soleil gai qui semblait rire de la surprise des enfants.

Ils s'écrièrent, de joie et d'étonnement naïf. Ils n'avaient pas eu le temps de se reconnaître qu'ils étaient déjà débarqués, ils s'en allaient vers la grande esplanade, vers l'Hôtel Royal.

Dans le vestibule de l'hôtel, à peine Justin Higginson eut-il déclaré son nom, qu'on lui remit une dépêche à son adresse. Il était rappelé à New-York sans délai. Cet incident, banal dans sa nomade existence, ne le contraria même point : il eut vite fait de décider que son fils et Mlle Glategny séjourneraient seuls ensemble à l'hôtel et visiteraient à leur gré Guernesey : ils retourneraient ensuite à Saint-Hélier par le bateau de Southampton. Là-dessus, Justin Higginson fit ses adieux brièvement et partit.

Paddy, pénétré de son importance, demanda deux chambres contiguës. Il n'en restait plus dans l'hôtel même, mais on les logea au premier étage de l'annexe, pavillon qui faisait l'angle de l'esplanade et d'une large avenue montante, plantée de beaux arbres. Ce petit pavillon séparé convenait bien mieux à Eddy et à Paddy que le caravansérail de l'hôtel. Ils en furent enchantés, et ils dépensèrent beaucoup de temps à faire leur installation, chacun chez soi, mais la porte grande ouverte.

Ces chambres, assez nues, mais belles de

luisante propreté, étaient décorées d'un papier à fleurs en fouillis, meublées d'une commode à poignées de cuivre, et d'une toilette en frêne tourné à carreaux de faïence, comme dans la chambre de Paddy au cottage d'Almorah. Celle d'Eddy étant un peu plus grande, ils s'y réunirent. Ils soulevèrent la guillotine de la fenêtre, et se penchèrent pour regarder dans la rue. Ils découvraient une partie de l'esplanade et du port; mais une jetée, à l'extrémité de laquelle était construite une lourde bâtisse, leur masquait la vue des belles collines vertes dont l'éperon s'avance dans la mer et ferme la baie. Une tour à clocher, avec une horloge, se dressait sur l'esplanade; et un tramway électrique passait constamment par devant, relié, comme un bac à traille, par un câble mobile, à un fil de télégraphe que supportaient des poteaux très élevés; et chaque fois que la poulie du câble heurtait un des isolateurs, une longue étincelle jaillissait.

Ce spectacle ne pouvait guère suffire à l'aliment de leur curiosité; mais ils n'étaient pas trop pressés de s'aventurer dans cette ville inconnue. Et puis, jamais ils n'avaient senti aussi délicieusement le plaisir d'être chez soi. Ils n'avaient point vécu jusqu'alors dans leur maison, mais dans la maison paternelle : au lieu que ces chambres, chambres d'auberge, choisies par eux, n'appartenaient qu'à eux seuls,

et enfin ils avaient le droit d'y rester ou d'en sortir à leurs heures, et de s'y enfermer s'il leur plaisait.

Ils ne se résignèrent que vers la fin du jour à faire un tour dans les rues. Ils marchaient à pas lents, sinon avec des précautions réelles et voulues, du moins avec des allures de précaution. Ils semblaient aller à la découverte, comme les Robinsons d'autrefois. Le sentiment qu'ils étaient livrés à eux-mêmes et que nul ne les surveillait, au lieu de leur donner de l'assurance, les rendait plus enfants, plus défiants.

Pour ne pas risquer de perdre leur orientation, ils marchaient toujours droit devant eux, ou ils tournaient à angle droit. Ils suivirent le Pollet, où les maisons sont misérables, ils retrouvèrent, dans High Street, une physionomie de leur King Street de Saint-Hélier, mais avec moins de miniature, avec des maisons plus élevées, avec une foule plus réelle. Ils flânèrent aux étalages des magasins, où les ingénieuses argenteries de dînettes, fabriquées à Londres, scintillaient derrière les vitres sur des tablettes de glace. Ils ne s'amusèrent pas beaucoup, mais la journée fut courte : le dîner de la table d'hôte était annoncé pour six heures et demie, et ils voulaient se réserver un peu de temps pour faire toilette. Eddy mit une robe de cachemire d'Écosse gros vert, et Paddy un costume correct, noir.

A six heures et demie, exactement, ils entrèrent dans la salle à manger. Ils choisirent des places tout au bout d'une table. Ils osaient à peine s'asseoir. Bien que la salle ne fût point remarquable par des dimensions ou par une somptuosité excessive, Eddy ouvrait de grands yeux, car elle n'avait jamais rien vu ni rêvé de pareil. Le luxe et l'extrême régularité du couvert l'étonnaient, ainsi que la multitude des fioles contenant des sauces. Tous ces gens qui étaient là ne disaient rien, et ils étaient si nombreux qu'ils faisaient beaucoup de bruit sans rien dire : tous les hommes en noir, les femmes vêtues de toilettes voyantes, avec des manches bouffantes, des choux de dentelle sur les cheveux, ou même de singuliers bonnets. Les garçons débouchaient fréquemment des bouteilles de vins mousseux.

On servait, rapidement et par minimes portions, des mets : entrées, poissons, auxquels personne ne semblait attacher d'importance. Les convives y touchaient à peine, les découpant du bout de leur couteau, les picorant du bout de leur fourchette. Puis il y eut un entr'acte assez long, comme pour la préparation d'un coup de théâtre. Tous les garçons avaient disparu. Soudain ils reparurent; ils firent, en hâte, le tour de la table, présentant à chacun des convives une liste des rôtis, et demandant à chacun, tout bas, quelles étaient ses préférences.

Cette enquête terminée, ils s'éclipsèrent d nouveau, et reparurent, portant sur de large assiettes d'immenses tranches saignantes, en d vastes légumiers des légumes bouillis et pâles Toutes les mains se tendirent vers les fioles d sauces. Les liquides rougeâtres ou noirs ruis selèrent sur les émincés écarlates; les pomme de terre plâtreuses et les choux-fleurs blafard pompèrent comme des papiers buvards avide les extraits d'anchois et les jus d'épices. Et enfi tous ces gens qui, jusqu'alors, avaient délica tement picoré, se jetèrent sur leur pâture ave une furie si prodigieuse, que les deux enfants à cette vue, se crurent chez l'ogre. Ils en euren l'appétit coupé. Et ils se rappelèrent aussi l table de Plémont, avec les carapaces de ho mards vidées, avec les tomates crues que de dames couperosées dévoraient en même temp que leur chester.

Ils sentirent alors, comme le jour de Plé mont, la réalité vivante à l'entour d'eux, et il la sentirent plus redoutable, plus indifférente plus sauvage. Ils s'éloignèrent, ils sortirent. Il firent sur l'esplanade quelques pas lents. L crépuscule venait. Les étincelles du câble élec trique brillaient déjà plus vivement dans l lumière moindre. La mer était glacée de ros tendre, sous le ciel d'un vert de jeune pousse

Ils eurent la tentation d'aller jusqu'au bou de la jetée; mais une foule qu'ils voyaient de

loin les effraya. Ils retournèrent dans le Pollet, qui leur parut un coupe-gorge. Ils poussèrent jusqu'à High Street, et ils y trouvèrent une cohue qui n'avait point l'air, comme à Saint-Hélier, d'une cohue d'enfants. Troublés et mal à leur aise, ils eurent, par contraste, un très cher et très doux souvenir de leur petit home improvisé dans l'annexe de l'Hôtel Royal, et ils se hâtèrent d'y rentrer, afin d'être seuls ensemble, bien à l'abri.

Les chambres étaient déjà préparées pour la nuit. Eddy fut obligée de traverser la chambre de Paddy pour pénétrer dans la sienne. Mais elle ne s'y arrêta pas un instant. Paddy lui dit (il parlait presque bas, avec une timidité extraordinaire) :

— Voulez-vous déjà dormir, Eddy?

— Oui, fit-elle, plus bas encore.

— Vous êtes fatiguée?

— Un peu.

Ils se souhaitèrent une bonne nuit, et leur baiser fut aussi léger que leurs voix étaient basses.

Paddy resta debout tout près de la porte fermée. Il entendait les pas étouffés d'Eddy sur le tapis. Quand il n'entendit plus rien, il se coucha. Il tremblait imperceptiblement, il avait conscience d'être bon et d'être heureux. Il était vraiment content de lui-même. La netteté de son âme, qu'il n'ignorait plus, le ravissait. Il

s'éblouissait à sa propre lumière, et il se baignait, avec une volupté presque physique, dans son innocence, comme dans une eau miraculeusement pure. Il s'endormit en souriant.

Eddy cependant ne pouvait point dormir. Elle avait peur, surtout depuis qu'elle n'entendait plus rien. Il lui semblait que Paddy était perdu, qu'elle restait véritablement seule. Elle avait peur. Cela étouffait en elle tout autre sentiment. Elle n'y pouvait plus tenir. En vérité, elle ne pouvait pas être seule dans la vie. Oh! seule avec Paddy, oui. Mais toute seule, ainsi... Elle se leva. Elle vint jusqu'à la porte, et sur le tapis ses pieds nus ne firent aucun bruit.

A travers cette porte — oh! pourquoi cette porte fermée? — elle n'entendait rien non plus, pas même le souffle. Elle eut peur, plus affreusement. Paddy était sûrement parti, ou il était mort. Elle frappa, mais il dormait. Alors elle ouvrit la porte sans bruit, et sans bruit, pieds nus, elle marcha jusqu'au lit.

Au pied du lit, elle s'arrêta. Elle voyait distinctement Paddy, dans la nuit claire. Il était adorable à voir dormir. Sa candeur resplendissait de lui. Eddy, qui était aussi candide que lui, en eut des larmes dans les yeux. L'or pâle de ses cheveux ne s'éteignait pas tout à fait dans la lumière du jour. Ses beaux cils blonds

laissaient à ses yeux, bien que fermés, une lueur d'expression et de vie : c'était son regard nocturne.

La solennité du sommeil est contagieuse comme celle de la mort. Eddy se sentit calme, grave. Elle partit, elle rentra chez elle; seulement elle laissa la porte entr'ouverte.

Mais Paddy, qui ne s'était point réveillé tandis qu'elle se penchait sur lui, se réveilla ensuite, par un effet retardé de sa présence ou de quelque bruit imperceptible qu'elle avait fait. Il se souleva, il s'accouda, et sa première pensée fut d'appeler : « Eddy ! »

— Je suis là, murmura-t-elle.

Il demanda :

— Pourquoi ne dormez-vous pas ?

— Je ne sais...

Paddy se leva sans hésitation, traversa les deux chambres et vint jusqu'au lit. Il prit les mains d'Eddy, qui étaient brûlantes.

— Oh ! dit-il, qu'avez-vous ?

Elle répondit avec égarement : « Paddy, j'ai peur. »

Oui, elle avait peur de nouveau, mais, cette fois, parce que Paddy était venu.

Elle le regarda avec une si poignante expression qu'il tressaillit. « Mon Dieu ! » fit-il. Elle sentit qu'il avait peur comme elle, et elle se rappela aussitôt les paroles de ce matin : « Avoir peur ensemble. » Sans doute, il se rappela

aussi. Ce cher souvenir suffit à les apaiser. Ils sourirent en détournant la tête.

Puis Paddy recouvra son assurance et son autorité.

« Dormez, » dit-il doucement. Elle ferma les yeux pour obéir. Alors il lui scella les paupières d'un baiser, et il se retira dans sa chambre, mais il laissa la porte entr'ouverte...

Le lendemain, ils résolurent de se promener en char à bancs, comme ils avaient fait une fois à Jersey. Ils prirent leur premier repas à l'hôtel. Les cars stationnaient devant la porte. On leur assigna justement la même place que le jour de leur promenade à Plémont, sur la première banquette, à la droite du cocher. Ils s'y trouvèrent à l'étroit, et obligés de se tenir par la taille. Surtout, la manivelle du frein gênait Paddy.

Ils regardaient la campagne, épaule contre épaule, joue contre joue, comme jadis ils feuilletaient les albums de Walter Crane. Ils l'avaient pressentie pareille à la campagne de Jersey, et ils furent surpris de la trouver tout autre, âpre, brutalement accidentée, aussi luxuriante et pourtant mettant plus volontiers à nu son granit. Les vallées vertes avaient des aspects de précipices. Les routes en corniche et en lacet osaient des pentes vertigineuses. Le cocher du car y lançait avec insouciance ses quatre chevaux, et, agenouillé sur son siège,

retourné vers ses voyageurs auxquels il expliquait le paysage, il conduisait de sa main gauche qu'il tenait derrière son dos, tandis que sa main droite, libre, faisait des gestes.

Les côtes étaient aussi plus profondément découpées. La mer apparaissait à tout instant, encadrée en hauteur par des rochers mornes qui évoquaient le souvenir des monuments druidiques. Des lambeaux du brouillard d'hier restaient accrochés aux aspérités des entonnoirs. Des nuages blancs et bas, en frottant la pointe des aiguilles, s'y déchiquetaient en charpie. Les grèves semblaient impraticables et désertes. Tous les bruits de la nature inorganique se mêlaient dans une harmonie confuse, mais il y manquait un bruit vivant, un son de voix. Et c'est bien ici que les deux enfants auraient pu se croire les Robinsons d'une terre inhabitée, d'une île inconnue.

Mais leurs âmes étaient loin maintenant de ces puériles idées. Ils n'avaient voulu voyager que pour s'évader de leur paradis d'enfants et pour s'évader de leur enfance. Depuis des semaines ils avaient erré sur les plages de la mer comme des voyageurs qui attendent, enfin ils étaient partis, et maintenant ils sentaient qu'ils allaient arriver au but. En se promenant à la crête des falaises et au bord des précipices, ils sentaient proche l'éclaircissement du mystère et la révélation de leur destinée.

Vers deux heures, le programme de l'excursion annonçait une halte assez longue. Les touristes s'inquiétèrent d'abord de luncher; mais Eddy et Paddy, qui n'avaient aucun appétit, s'en allèrent à l'écart, et ils se retrouvèrent absolument seuls.

Ils suivirent, entre deux abruptes collines, un sentier tortueux qui se jouait et qui se croisait avec un ruisseau non moins tortueux, caché sous de hautes herbes. De grandes fleurs mauves, au bout de tiges rigides, se dressaient jusqu'à la taille d'Eddy, et des abeilles bourdonnaient continuellement.

Mais bientôt l'herbe devint rare, et le rocher devint nu. La route fut malaisée, elle côtoyait un gouffre; elle faisait des détours qui masquaient la vue du côté de la campagne : du côté de la mer on ne découvrait rien, à cause du brouillard blanc, mais on entendait dans ces profondeurs des froissements et des brisements de lames sur un rythme de tourbillon. Eddy eut le sentiment d'être très haut, bien au-dessus des nuages, et ce fut l'illusion d'une assomption. Elle reposa sa tête sur l'épaule de Paddy : il lui sembla que leurs pieds ailés ne pesaient plus sur la terre, et que l'on s'envolait ensemble.

Cependant des souffles lents dispersaient peu à peu cette brume, ne la déchirant point : l'éclaircissant, de sorte qu'elle semblait plutôt

dissipée par une lumière que chassée par un souffle. Bientôt l'azur mystérieux de l'eau transparut, voilé de tulles à peine. Et ils distinguèrent enfin, à une profondeur inappréciable, l'onde étrange qui tournoyait, ourlée d'un rien d'écume. A mi-chemin entre le fond de l'abîme et le sommet glorieux où ils étaient placés, des mouettes voltigeaient autour de leurs nids dissimulés, et répétaient symétriquement le mouvement circulaire des vagues. Tout cela n'était point de la terre. On eût dit un séjour réservé pour les âmes après la mort. Ils le sentirent, sans le définir. Ils ne comprirent pas encore que la mort est la seule fin de l'amour : ils ne savaient pas même s'ils aimaient; mais ils entrèrent en contact avec l'idée de la mort et ils en éprouvèrent la séduction.

Le soir, quand ils se retrouvèrent seuls dans leurs chambres mitoyennes, ils ne furent plus effrayés ni troublés aucunement. Touchés par la mort, ils n'appartenaient plus à la réalité des choses, toute réalité leur devenait étrangère. Ils se dirent adieu de loin, et ils s'endormirent comme on meurt.

Au réveil, cet appartement que d'abord ils avaient tant aimé, ce home improvisé leur sembla tout d'un coup dénué de charme. Ils s'aperçurent qu'ils étaient à l'auberge. Ils se hâtèrent et sortirent de meilleure heure; mais

ils n'avaient aucune envie de se promener aujourd'hui en char à bancs. Pourquoi revoir d'autres paysages, tel ou tel site? Ils connaissaient l'aspect essentiel et la signification de l'île. Alors Eddy s'écria : « Paddy, nous allons chercher une maison pour nous, cela sera très amusant. »

Ils déjeunèrent comme des gens pressés. Puis ils partirent vers le nord, le long de l'esplanade; mais, voyant qu'ils allaient trop s'écarter de Saint-Pierre, ils prirent une route qui, à gauche, remontait vers les quartiers hauts de la ville. Ils marchèrent longtemps entre deux murs de jardins, et la route faisait de tels circuits que tantôt elle les ramenait au milieu de quartiers habités, tantôt elle les rejetait en pleine campagne.

Enfin ils se trouvèrent à l'extrémité d'une avenue, qu'une colline élevée mettait à part de la ville. Des cottages étroits, pressés les uns contre les autres, bordaient cette avenue. Le dernier cottage était inachevé, et, plus loin, on faisait encore des fouilles dans les terrains vagues.

— Voici notre maison, dit sérieusement Eddy, en désignant celle où des ouvriers travaillaient encore.

— Elle me plaît, répondit Paddy.

Ils ouvrirent la grille basse, traversèrent la toute petite cour cimentée, au centre de la-

quelle se dressait un arbuste nain dans une corbeille bordée de fragments de tuiles; et, s'approchant de l'unique window, ils virent, collée aux vitres, une pancarte qui portait ces mots :

THIS HOUSE TO BE SOLD.

Un peintre s'étant montré à la fenêtre, ils lui demandèrent la permission de visiter la maison. Elle contenait autant de chambres que le cottage d'Almorah; mais les pièces de chaque étage, au lieu d'être distribuées à droite et à gauche du corridor, étaient placées du même côté, et s'éclairaient, l'une sur la route, l'autre sur un jardin.

Ils demandèrent ensuite le nom du propriétaire, qui était un certain John Mac-Mahon, entrepreneur, demeurant rue Vauvert. Le peintre ne put leur indiquer le numéro, mais affirma qu'ils reconnaîtraient sans peine le logis de Mac-Mahon, à cause d'un gros arbre qui était placé devant.

— Où allons-nous maintenant? dit Eddy.

— Eh bien! repartit Paddy, chez Mac Mahon.

Ils n'eurent point de peine à trouver la rue Vauvert, une interminable rue en pente raide, qui fait de grands circuits. Ils ne songèrent plus au gros arbre qui marquait la demeure de

John Mac-Mahon, mais, supposant que cet homme devait être fort riche pour posséder un aussi charmant cottage, ils s'arrêtèrent sans hésiter devant une propriété magnifique, et sonnèrent à la porte du jardin.

John Mac-Mahon ne demeurait pas ici, et même on ne le connaissait pas. On ne le connaissait pas davantage dans la maison voisine; mais la servante qui leur ouvrit cette fois, leur montrant à quelques pas une vieille femme qui poussait une voiture chargée de linge, leur dit : « Peut-être la blanchisseuse du quartier le connaîtra. » En effet. Et ils apprirent par cette vieille que le propriétaire demeurait au numéro 20.

Ce n'était pas une magnifique villa, mais une boutique fort peu spacieuse et encombrée d'un comptoir où s'entassaient des couronnes de perles, des couronnes de fleurs artificielles avec des inscriptions :

IN LOVING MEMORY

Ou bien :

O DEAR, DEAR FATHER!...
REQUIESCAT IN PACE.

Puis des cartes encadrées de noir :

With family's kind regards.

Et des prospectus :

JOHN M[c] MAHON

General Undertaker,

20, Vauvert Road, 20

GUERNSEY

FUNERAL REQUISITES, FUNERAL CARRIAGES,

AND HEARSES, etc.

John Mac-Mahon était entrepreneur des pompes funèbres !

Eddy et Paddy ne trouvèrent aucune personne vivante dans cette boutique, et ils restèrent longtemps seuls. Enfin, la porte vitrée s'ouvrit, un petit bonhomme entra, qui pouvait bien avoir trois ans : il était tout déguenillé, il les dévisagea un instant avec attention, puis se mit à jouer parmi les emblèmes.

— Petit garçon, lui dit Eddy, où est John Mac-Mahon ?

— Papa ! cria l'enfant, avec un sourire niais.

On ne put tirer de lui aucun renseignement. Mais John Mac-Mahon fit son entrée. C'était un gros homme, haut en couleur, et véritable type du paysan de Normandie.

Paddy, imperturbable, lui exposa qu'il désirait faire l'acquisition d'une maison à Guernesey, qu'il avait vu, Stanley Road, un cottage

à sa convenance, que ce cottage, renseignements pris, était la propriété de Mac-Mahon.

— Cela est exact, répondit l'entrepreneur des pompes funèbres.

— Veuillez, dit Paddy, m'en faire connaître le prix.

Mac-Mahon annonça une mise à prix de cinq cents livres, et Paddy fit un haut-le-corps, comme si cette prétention le choquait un peu. Il reprit :

— Cinq cents livres sterling?

— Cinq cents livres tournois.

— Et la livre tournois est de?...

— Vingt-quatre francs.

Paddy calcula à voix basse :

— Cela, déclara-t-il ensuite, fait deux mille quatre cents dollars, ou douze mille francs. Est-ce bien votre dernier prix?

— Oui, affirma Mac-Mahon.

Eddy tira Paddy par la manche. Il fallait trouver un prétexte pour rompre ces fictives négociations.

— Quelles sont, dit Paddy, les charges annuelles?

Il parut effaré d'apprendre que l'acquéreur aurait à payer trois louis par an pour les droits féodaux.

Puis il avoua :

— J'aurais peine à débourser d'un seul coup deux mille quatre cents dollars.

Mais John Mac-Mahon proposa des délais, et c'était à ne plus savoir comment se débarrasser d'un propriétaire aussi accommodant.

Paddy eut une inspiration :

— Avant de conclure, dit-il, je veux visiter de nouveau le cottage.

Il sortit avec Eddy, précipitamment.

— Voulez-vous, lui demanda-t-il, aller revoir encore cette jolie maison?

— Mais oui, fit-elle.

Elle ajouta :

— Nous y resterons un peu longtemps, et alors nous pourrons nous imaginer que le cottage nous appartient.

Ils retrouvèrent sans difficulté le chemin. Ils arrivèrent à la maison, y entrèrent comme chez eux. Les ouvriers les reconnurent et leur donnèrent la permission d'aller et venir.

Quand ils visitèrent les chambres où il n'y avait aucun meuble, ils eurent un sentiment de tristesse et ils se rappelèrent les choses funèbres qu'ils avaient vues. Ils décidèrent où ils placeraient les fauteuils et les lits, mais ce jeu les attrista davantage. Cette maison leur convenait si bien que, vraiment, ils avaient des droits sur elle, et pourtant ils allaient la quitter pour ne la revoir jamais.

Ils ne voulurent pas rester dans les chambres, trop émus de les voir démeublées, mais ils ne voulaient pas non plus sortir de la maison.

Alors, ils montèrent au dernier étage. Là-haut, sur le toit, il y avait une lanterne de verre polygonale, comme au cottage d'Almorah. Ils y montèrent, comme le jour où ils avaient violé le mystère des nuages et surpris les secrets de la tempête. Mais, aujourd'hui, l'atmosphère était sereine, et ils virent une immensité splendide. Ils planaient au-dessus de la ville en amphithéâtre. Les maisons, les rochers mêmes et les collines s'écrasaient à leurs pieds, les hauteurs perdaient leur relief et les vastes plaines leur étendue; le territoire de l'homme, ses œuvres et tous les accessoires de sa vie semblaient peu de chose. La mer et le ciel seuls apparaissaient dans leur grandeur véritable, et réduisaient le reste à néant par le contraste de leur infini.

Et debout l'un contre l'autre, se tenant embrassés, mais ne se donnant point des caresses matérielles, dans une miraculeuse insensibilité, ils regardaient, vers l'horizon, au delà... Et Eddy murmura, de la même voix que sur le bateau, quand ils avaient eu peur ensemble :

— Oh ! Paddy... Paddy... Mourir ensemble...

VI

Ils redescendirent sur la terre, ils rentrèrent dans la vie et dans la réalité. Et pourtant Eddy avait prononcé les paroles de délivrance. La voix qui parlait en elle quelquefois avait dit tout haut, mais en vain, que le sacrement de l'amour, c'est la mort : Eddy avait senti la nécessité de mourir, et elle acceptait l'erreur de vivre.

Son amour, auquel jusqu'alors elle n'avait point donné ce nom, venait de s'exalter tout d'un coup jusqu'à une dignité suprême que l'amour humain ne dépasse plus, et, du même coup, la fin de l'amour, qui est la mort, lui avait été révélée. En acceptant l'erreur de vivre après cette révélation, pour quelle sinistre décadence, pour quelle agonie lamentable réservait-elle cet amour qui ne pouvait s'épanouir que dans la mort ? Eddy ne savait point, mais sa conscience, en effet, l'avertissait d'une décadence inaugurée à cette minute même, d'une agonie qui allait traîner jusqu'au jour où Paddy s'éloignerait d'elle décidément pour retourner

aux aventures. Car un jour, fatalement, cette catastrophe arriverait, et c'est à partir de la minute présente qu'Eddy commença de l'attendre en y pensant toujours, comme une exécution à date fixe.

Elle regarda Paddy. Elle vit alors combien il était dissemblable d'elle-même. Elle comprit qu'il ne souhaitait pas la mort; il aimait vivre, lui, le fier jeune homme, ivre de sa force et de sa puberté, le blond héros venu par les voies de la mer du côté où l'aurore en jaillit chaque matin, pour séduire en l'éblouissant de lumière la jeune fille que son teint pâle et ses cheveux noirs semblaient consacrer à la nuit. Et elle comprit que ces dissemblances iraient s'accusant de jour en jour avec plus de cruauté jusqu'au jour où ils se quitteraient pour vivre, puisque la grâce de mourir ensemble ne leur était pas accordée.

Dès lors, sa vie, qui n'était faite que d'enchantement, se désenchanta.

Le soir, au moment de se mettre au lit, elle eut pour la première fois des pudeurs qui n'étaient plus celles d'une enfant. Un instinct nouveau, un instinct triste, l'avertit qu'elle n'était pas un ange, mais une femme, et la porte, ce soir, demeura fermée entre les deux chambres.

Le lendemain, on devait partir de très bonne heure pour Saint-Hélier. Mais lorsque Paddy,

comme autrefois pour les réveils au petit jour, entra sans façon dans la chambre où il croyait Eddy endormie, il la trouva debout, toute prête.

Il fallut déjeuner vite, courir au quai. Hélas! où était le joli yacht blanc qui les avait amenés sur ce rivage, parmi les brouillards! Oh! ce n'est pas sur ce lourd et solide paquebot que l'on pouvait avoir peur ensemble. Il n'y avait pas non plus de brouillards, et la mer, aujourd'hui dépouillée de ses voiles et de son mystère, ne s'agitait pas en houles vaines autour de la puissante machine...

Au moment où les matelots allaient retirer la passerelle, un gros homme à l'air fou, avec des lunettes, accourut. Il avait un plaid jeté sur l'épaule, et une valise à chaque main. Ses deux colis s'accrochèrent à la rampe. On le délivra, on le bouscula : il était l'heure. L'homme donna les signes du plus véhément désespoir. Sa femme qui n'arrivait pas! Elle s'attardait au bureau, où elle prenait les billets de passage. Il tourna sa grosse tête dans cette direction, et cria de toutes ses forces :

— Laï-a!... Laï-a!...

Tous les passagers se précipitèrent vers la coupée. On éclata de rire à la vue de cet énergumène. On lui lança des quolibets que, dans son affolement, il n'entendait point. Il criait toujours : « Laï-a, Laïa!... » On criait avec lui. Lia parut enfin.

C'était une de ces prodigieuses caricatures de femmes, comme en invente l'humour des caricaturistes anglais : longue, maigre, tout en noir, affublée d'une robe compliquée, avec trop d'étoffe qui pendait en plis lamentables le long de son ossature. Ses manches couvraient ses mains jusqu'à la première phalange de ses doigts crochus, dont chacun retenait un petit paquet mal ficelé. Ses lèvres, entr'ouvertes comme pour un cri d'épouvante qui ne sortait pas, révélaient un menaçant râtelier. Des boucles follettes, échappées de son chapeau rond et de ses turbans de crêpe, encadraient mignardement son visage de morte, où les yeux étaient remplacés par des lunettes à verres ronds et noirs.

A l'apparition de ce spectre, la joie de la foule devint féroce. On poussa des « hurrah ! », des « Lia for ever ! » Elle vint s'abattre toute haletante sur le monceau de ses colis écroulés, et dès que le bateau se mit en mouvement elle commença d'avoir le mal de mer, en même temps d'ailleurs que son caricatural époux.

Oh ! quels francs éclats de rire Eddy aurait poussés hier encore, mise en joie par cet intermède ! Avec quelle mutinerie garçonnière elle eût joint ses « hurrahs » ironiques à ceux de Paddy, en se penchant avec lui pour mieux voir, en se retenant de la main à son épaule ou

à sa taille ! — quel lointain sourire aujourd'hui !

Le paquebot doubla la jetée. Malgré l'heure matinale, des centaines de curieux s'y pressaient, des mouchoirs s'agitèrent, de bruyants adieux saluèrent ces voyageurs en partance, comme s'ils entreprenaient une longue et dangereuse traversée. Pour Eddy seule il s'agissait d'un important voyage : ce navire la rapatriait après une tentative d'évasion manquée, et, en débarquant à la jetée Victoria, elle éprouvait un sentiment bizarre fait de plus de honte que de chagrin.

Ce retour fut dramatisé par les cris de la bonne Mme Glategny, peu accoutumée à de telles surprises. Mais, quand elle eut fini de s'étonner, la vie habituelle recommença — en apparence du moins : car Eddy n'était plus la même.

Elle ne songeait vraiment plus à autre chose qu'à l'inévitable dénouement de la séparation, et elle avait commencé de l'attendre, quoique nul signe encore ne présageât rien de tel. Mais elle gardait au fond d'elle ce souci dévorant, et elle ne trahissait point sa douleur injustifiée. Cela ne l'empêchait point d'être soumise, non sans plaisir, à tous les caprices de Paddy, et l'adolescent devenait un homme, mûri par l'été ardent, alangui par l'oisiveté. Ils se promenèrent ensemble, point comme les enfants d'autrefois, mais comme ces amis moins naïfs rencontrés

un jour à Montorgueil, et ils connurent des baisers pareils à celui qui les avait fait pâlir. Ils ne se permettaient rien de plus que n'autorisent les usages étrangement hardis du flirt en ces pays. Ils ne faisaient rien de mal, et surtout rien de caché. Mais ils n'ignoraient plus le nom que donnent les hommes au sentiment qui les agitait. Ils aimaient comme il est commun d'aimer, et, malgré la douceur de cet amour, Eddy regrettait la divine passion qui un jour l'avait exaltée jusqu'à dire :

— Oh! Paddy, Paddy, mourir ensemble.

Lorsque revint l'octobre avec ses pluies fines, ses buées, elle ne voulut point, comme l'an dernier, participer au mystère de l'automne, qui, l'an dernier, l'avait initiée lentement, comme un prélude, au mystère de la mort, qui cette année ne lui en pourrait plus sembler qu'une expression affaiblie. Et, frileuse, elle désira, plus tôt qu'il n'était nécessaire, se confiner dans le home.

Mais, hélas! le home, qui naguère n'était que la plus intime retraite du paradis enfantin, changeait maintenant de destination symbolique : il représentait les vulgarités et le terre à terre de la vie matérielle, en contraste avec l'idéal perdu d'éternité, d'infini, de mort. Et lorsque Eddy, pensive, s'asseyait sur le meuble de coin formant étagère et divan, elle prenait l'attitude de l'attente et de la résignation. Elle

attendait, comptant les heures, le jour où Paddy la quitterait, pour toujours.

Jamais deux cœurs unis d'amour ne furent à ce point discordants. Paddy goûtait les joies présentes et se refusait à souffrir par anticipation des fatalités à venir. Aussi chérissait-il le home qui restreignait l'intimité; il jouissait de ce corps à corps continuel, quotidien. Il savait pourtant, lui, positivement, par des lettres de son père, qu'il ne lisait plus tout haut, ce qu'Eddy ne pouvait connaître que par un pressentiment. Il savait que cette année serait la dernière. Il n'en avait que plus d'ardeur à profiter de l'occasion fugitive. Pour Eddy, ce qui un jour devait finir dès à présent ne comptait plus.

Une plus exquise torture venait raffiner encore le supplice d'Eddy. Tandis que Paddy, moins ignorant à cette heure, mais toujours aussi pur, et fort d'une sorte de loyauté physique, n'était alarmé d'aucun scrupule, elle, se sentant déchue de la mort qui comporte l'absolution de tout péché, redoutait les embûches de la vie.

Elle voyait clairement son avenir et son devoir, et elle craignait d'y manquer, les jours surtout où, par hasard, Richard Le Bouët venait ici et se rencontrait avec Paddy. Richard était arrivé à l'âge d'homme, il était même plus âgé que Paddy. Mais il réservait le secret de son

cœur — non par discrétion : par sécurité. Eddy ne songeait pas plus à décourager la certitude de celui qui l'espérait en silence qu'à repousser les caresses vaines de celui qu'elle n'espérait point.

Ce qu'elle souffrit est inexprimable, d'autant qu'elle ne se soulageait par aucun aveu, et qu'en apparence sa souffrance était déraisonnable. Combien d'amants l'eussent enviée ! Elle aimait passionnément, elle était aimée de même. Rien ne contrariait son amour, elle était miraculeusement libre : avec cela chacune de ses joies servait d'aliment à sa douleur sourde, parce qu'elle pensait toujours à l'échéance de la séparation, et qu'elle ne pensait pas à autre chose.

Ses angoisses devinrent plus affreuses à l'approche du printemps : elle prévoyait chez Paddy une explosion d'amour trop humain, des caresses plus exigeantes, et que l'on s'en irait ensemble côtoyant les bords de la mer, dont la voix les appellerait, dont ils n'entendraient plus la voix. Elle eut le triste plaisir d'être démentie par l'événement. Paddy au contraire se rembrunit aux premiers beaux jours. Un nuage de mélancolie voila son visage trop radieux, il oubliait parfois de caresser Eddy : en sa muette préoccupation comptait-il donc les jours comme elle ? Elle voulut le croire, et que leurs âmes, trop longtemps diverses, se remettaient enfin à l'unisson.

Un jour, il parla. Il avait reçu de son père une lettre décisive. Ses études étaient terminées, sa majorité approchait. Après avoir largement suffi à ses besoins et même à ses caprices, Justin Higginson allait lui couper les vivres et le livrer à ses propres ressources. Au commencement de l'été, le yacht l'*Ontario* viendrait le prendre à Jersey, l'emmènerait en Amérique, et alors Paddy devait entrer dans la vie.

Pour la première fois il se résignait moins facilement à sa destinée. Il aurait quitté sans regret n'importe quel pays de la terre, mais celui-ci était son paradis terrestre, et cette femme était celle qu'il aimait. Au seuil du paradis demain perdu, il ne put, malgré son orgueil et sa virilité, se défendre d'une défaillance. Il pleura et il redevint, par la vertu angélique des larmes, l'enfant que depuis des mois il n'était plus. Eddy éclata en sanglots. Ils mêlèrent leur douleur dans un baiser qui fut la résurrection de leur innocence, ils se manifestèrent l'un à l'autre divinement puérils et beaux.

Eddy murmura : « Je le savais. »

— C'est la vie, dit-il.

Les yeux d'Eddy, lourds de larmes, étincelèrent.

« Vivre... » dit-elle avec accablement. Et ils gardèrent le silence très longtemps.

Puis Eddy demanda : « Combien de jours encore ? »

Il ne restait plus que trente jours, exactement. Alors elle voulut, au cours de ce dernier mois, revivre tout l'amour passé, et Paddy le voulut aussi. Ils songèrent d'abord à revisiter l'île entière, mais ils étaient las, et surtout avares du peu de temps qui leur restait. Une même idée leur vint : ils se rappelèrent la retraite de Saint-Aubin, où jadis Mme Collins et Mme Glategny les emmenaient se baigner, cette grotte à ciel ouvert environnée de rocs symétriques, asile providentiel de l'innocence et de la fragilité nue, qui était restée pour leurs imaginations le symbole du paradis terrestre enfantin. Ils résolurent d'y aller tous les jours et d'y passer le plus d'heures qu'ils pourraient.

Au bord de cette eau limpide ils s'asseyaient sur le granit que les marées successives avaient si parfaitement poli. Ils ne disaient rien. Ils ne se plaignaient point. Ils se tenaient seulement embrassés, mais non pour se caresser : pour se défendre. Ils ne se donnaient point de baisers, mais ils tenaient toujours leurs joues l'une contre l'autre appuyées, et cela était comme une continuelle et délicate possession : cette possession par effleurement qui suffit aux sensualités enfantines. Parfois ils se mettaient à pleurer, et jamais ils ne demandaient : « Pourquoi pleurez-vous ? »

Qu'elle était transparente et pure, cette eau sans couleur, endormie dans sa vasque de marbre noir ! Qu'elle était rafraîchissante et désirable ! A l'époque récente encore où, pour tromper des inquiétudes qu'ils ne comprenaient point, ils osaient revivre, adolescents, des scènes de leur plus naïve enfance, ils n'auraient point manqué de retremper leur énervement dans cette onde salée, d'éteindre leur fièvre dans cette source de fraîcheur. Hélas ! ils n'osaient plus. Ce n'est qu'en apparence qu'ils étaient redevenus les enfants. Mais ils cherchaient à imaginer quelque simulacre, quelque geste pour signifier ce lointain souvenir, et pour se procurer un instant l'hallucination d'autrefois.

Un jour, presque le dernier jour, Eddy eut une inspiration charmante. Elle feignit de vouloir, par une fantaisie de jeu, traverser à gué le bassin. Elle releva sa robe trop longue, l'épingla, mit ses pieds nus, et aussitôt, rougissante, les plongea dans l'eau comme afin de les cacher. Mais l'eau était si transparente que Paddy les voyait toujours aussi bien : et il s'attendrissait de les voir, car ils étaient en vérité pareils à ceux d'une enfant. « Eddy, dit-il en souriant, qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes ! » Ils fondirent en larmes tous les deux.

Ce furent les dernières larmes. Ensuite,

l'agonie commença. Ils ne firent plus qu'attendre, dans l'insensibilité. Le dernier jour vint. Le blanc navire entra dans le port. Puis toutes les choses qu'Eddy avait prévues se réalisèrent : le va-et-vient, l'affairement, le bruit des pas dans l'escalier, les portes ouvertes des armoires, les malles où elle voulut ranger elle-même du linge et des vêtements qu'elle ne verrait plus; et la dernière promenade en se tenant par la main; et le dernier baiser pareil au baiser de tous les matins et de tous les soirs; la manœuvre interminable pour lever l'ancre; l'espoir de la grâce jusqu'à la minute de l'exécution; et l'évanouissement du blanc navire suivi des yeux jusqu'à l'horizon; le retour solitaire au cottage d'Almorah, où la chambre de Paddy — la jolie chambre aux meubles de frêne tourné — aux cretonnes imprégnées du parfum de son tabac de Virginie et aussi de cette lavande qu'il aimait — la chambre au lit de cuivre sanctifié par tant de sommeils innocents — était vide — à jamais.

VII

Mais Eddy avait pressenti que cette chambre vide aurait l'aspect d'une chambre mortuaire :

et elle fut surprise, choquée, de n'y trouver, dans le désarroi, dans l'irrespectueux désordre des meubles, qu'un témoignage de vie intense, presque des symptômes d'allégresse. Alors elle se rappela que ce divorce était l'affirmation même de la vie, l'immédiate conséquence du vouloir vivre, de l'erreur de vivre. Elle se rappela que Paddy, plus qu'elle encore, était coupable de cette erreur; elle se rappela la discordance de leurs âmes, épreuve continue, plus subtilement cruelle que l'épreuve de la séparation. Et elle eut un accès de colère qui sécha dans ses yeux toute velléité de larmes.

Il vivait donc, l'aventurier, l'amant venu par les voies de la mer du côté où le soleil se lève, parti par les voies de la mer du côté où le soleil se couche! Son ingrate volonté voulait vivre! — Et elle était obligée de vivre aussi, l'amante consacrée à la nuit, qui rêvait de se destiner à la mort. Elle avait failli à cette destinée. Elle avait renié sa foi pour se convertir à la religion de lumière dont cet inconnu était le prêtre radieux. Et maintenant il lui fallait vivre! Elle quitta cette chambre pour n'y plus rentrer.

Dans le salon où les meubles étaient laqués de blanc et les tentures fleuries de chrysanthèmes, elle trouva sa mère. La bonne Mme Glategny pleurait. Le départ de Mme Collins et de Paddy était pour elle un insupportable déchi-

rement. Elle espérait trouver dans le cœur de sa fille un écho à sa douleur un peu bruyante. Eddy, contre son attente, se montra raisonneuse et froide. « Ç'est la vie, » dit-elle. Cette parole était la plus ironique, la plus amère expression de sa révolte; mais Mme Glategny n'y put voir qu'un monstrueux aveu de résignation et d'indifférence. « Oh! s'écria l'excellente femme, vous n'avez pas de cœur! » Eddy sourit. Elles furent brouillées jusqu'au soir. Ensuite elles s'embrassèrent sans rien dire. Richard Le Bouët vint les voir à l'heure du dîner.

Quinze jours plus tard, Eddy reçut une première lettre, datée de New-York. Elle n'avait pas attendu cette lettre avec impatience, elle n'eut pas d'émotion très vive en la recevant. Elle jeta sur l'enveloppe un regard presque hostile. Ce papier, cette écriture, lui démontraient surtout que Paddy vivait. Elle était vaguement surprise d'en recevoir une confirmation matérielle.

Le délit apparut plus flagrant encore à la lecture de cette lettre. Comme tous ceux qui écrivent trop naïvement, Paddy n'y montrait que l'essentiel de son cœur et de son caractère, sans les mille nuances que l'on découvrait à première vue quand on lui parlait directement. Et, comme Paddy avant tout était une nature vivante, les sentiments qu'il manifestait témoi-

gnaient d'abord sa vitalité. Aimer, se souvenir, pleurer, pour lui c'était d'abord vivre : le désespoir même n'était qu'un mode plus accidentel de son activité effrénée. Il n'avait plus, pour envelopper cette blessante exubérance, les sous-entendus et les gestes. Presque toutes les choses délicates qui avaient composé cette passion s'étaient accomplies dans le silence. Ce que la voix n'osait point dire, comment la plume, la plume inhabile et brutale, l'eût-elle écrit? Aussi, lorsque Paddy tentait de laisser voir sa tendresse, il ne montrait qu'un cœur gêné, que la timidité glaçait.

Eddy pourtant réussit mieux, dans sa réponse, à exprimer l'ineffable. Un souffle du mystère ancien passa dans son étrange lettre. Ses phrases naïves et sèches eurent la grâce empruntée des gestes rares qu'elle faisait; et elle sut évoquer, par la confusion de ses pensées vagues, le souvenir du brouillard où naguère on avait eu peur ensemble. Elle fut véritablement heureuse d'avoir écrit cette lettre. Mais elle eut la fâcheuse idée de la relire après avoir relu celle de Paddy, et la discordance lui fit mal. Puis elle raffina, elle voulut trouver dans sa lettre même, comme dans celle de son ami absent, des marques d'une vitalité indiscrète. Il lui sembla qu'elle criait trop haut ses regrets, ses plaintes : car pourquoi se plaignait-elle aujourd'hui, elle qui avait agonisé près

d'un an sans se trahir, elle qui avait dit adieu à Paddy sans laisser échapper un cri ? Ah ! elle était aussi coupable que lui, elle partageait avec lui l'erreur de vivre ! Elle faillit brûler les deux lettres, cela lui aurait fait du bien : tout ce qui figurait l'anéantissement lui faisait du bien.

Mais jusque dans ces régions de la sentimentalité transcendante, elle ne pouvait point se défaire d'une certaine sentimentalité pratique. Elle se représenta l'inquiétude et le chagrin de Paddy s'il ne recevait point de réponse. Elle voulut croire, bien qu'elle n'eût pas attendu cette première lettre avec tant d'impatience, qu'elle-même eût été inquiète et ulcérée si Paddy ne lui avait écrit. Une image plus riante de leur tendresse lui vint. Elle relut les pages de Paddy avec un ravissement imprévu. Elle y retrouva le soleil qui l'avait séduite. Certes Paddy était loin, certes une honte inexplicable l'empêchait de montrer tout son cœur et de faire éclater sa tendresse. Elle éclatait quand même et Eddy en recevait par surprise le rayonnement, comme le jour où debout sur un roc lointain, au milieu de la mer calme, glauque, par places tachée de violet et de vert-de-gris, son amant pudique s'était révélé à elle vêtu de lumière seulement.

Mais ces souvenirs aussitôt simplifièrent sa douleur et la reconduisirent aux conditions de l'humanité. Elle ne comprenait plus qu'une

chose, c'est qu'elle ne pouvait vivre sans Paddy, et que Paddy n'était plus là. Ne plus voir, ne plus toucher ce que l'on aime, c'est une peine corporelle, et la plus atroce de toutes. Les yeux et les lèvres ont faim comme d'autres organes. On ne les prive pas impunément. Eddy sentit qu'elle allait mourir d'inanition. L'horreur et la longueur du supplice l'épouvantèrent, mais l'espoir du dénouement la rasséréna, et elle sourit comme une martyre.

La rapidité de sa consomption fut prodigieuse. Ses yeux variables, qui n'avaient point de couleur propre et se nuançaient au gré des choses qu'ils regardaient, prirent les premiers le deuil de sa mort prochaine, et s'obscurcirent de ténèbres définitives. Son teint, qui déjà n'était pas trop vif, se plomba. Et elle prit l'habitude de rester des heures immobile, ne faisant aucun bruit.

Elle reçut une nouvelle lettre de Paddy, qui la bouleversa. Jeté dans la vie sans expérience aucune, en quelques jours Paddy avait dépensé la petite somme d'argent remise par son père. Il s'était trouvé sans ressources. Il était resté, chose inouïe, une journée entière sans manger. D'ailleurs, il ne se laissait pas abattre. Il acceptait la lutte, il cherchait du travail, et déjà il se voyait tiré d'affaire.

Cette lettre la bouleversa... Mais, quand elle relut attentivement, Eddy n'y trouva plus un

mot qui pût émouvoir sa pitié. Au contraire, il n'y était trace que des joyeux efforts de Paddy, de son orgueilleuse énergie, de son insouciance, de cette insouciance qui, autrefois déjà, avait fait souffrir Eddy bien souvent. Elle n'avait aucune idée de la lutte pour vivre, elle comprit pourtant que lutter ainsi, c'est vivre encore avec plus d'intensité, c'est affirmer le vouloir vivre. Et elle comprit plus clairement comme il était loin d'elle, et différent d'elle, lui qui se plaisait à batailler sans trêve pour conserver et pour multiplier sa vie, elle qui restait assise, immobile, pour attendre la mort sans bruit.

Puis, par un revirement soudain qui lui devenait habituel, elle s'humanisa. Dieu! Paddy, son Paddy tout un jour sans nourriture, perdu dans cette immense ville parmi des milliers d'indifférents, qui à leur repas sans doute avaient dévoré aussi gloutonnement que les gens de la table d'hôte à Plémont et à Guernesey! Son Paddy si blond et si clair, soigné plus qu'elle-même peut-être, avec ses jolis cheveux de poussière mal peignés, avec ses mains mal lavées, avec ses vêtements, — oh! lui si orgueilleux de son corps, si soucieux de sa tenue, et comme il en avait le droit! — avec ses vêtements déchirés sans doute, rapiécés. Elle sanglota. Elle souffrait ce que souffre une mère qui n'imagine rien de trop

beau pour son enfant et qui le voit en guenilles.

Sa douleur fut si aiguë qu'elle ne pouvait plus tenir en place. Elle s'enfuit de la maison. A grands pas, elle s'en alla sur la grève déserte, vers Saint-Aubin, sans savoir où elle voulait aller. Mais elle arriva tout droit à la douce retraite des jours passés, à l'asile d'enfance qui était pour elle la réduction symbolique du paradis terrestre enfantin. Elle s'assit au bord de l'eau limpide, sur le roc poli par la mer. Oh! il y a quelques semaines, Paddy était là près d'elle. Il n'avait point de souci, il vivait sans y penser : dans cet éden, on n'a pour vivre qu'à cueillir les fruits de la terre, et l'on ne pourrait pas soupçonner qu'autre part des gens meurent de faim! Mais de quel droit l'avait-on arraché d'ici, son délicat Paddy, son cher enfant? Hélas! Pourquoi aussi était-il devenu trop grand, et elle trop grande, de sorte qu'ils n'étaient plus à leur place dans cet éden puéril, au bord de cette vasque abritée où jadis ils jouaient ensemble, fragiles sans danger, nus sans honte? Pourquoi grandir? Pourquoi vivre? « Mourir, mourir ensemble, » murmura-t-elle.

Elle répéta : « Ensemble. » Dominée par l'idée de la mort, elle n'avait pas jusqu'alors pris garde qu'elle désirait moins mourir pour mourir que pour mourir ensemble. Et la vanité

de ce désir lui apparut aussitôt, puisqu'il n'était point partagé. Pouvait-elle douter que Paddy voulût vivre? Non, certes, puisqu'il luttait. Il triompherait aussi : elle n'en doutait point davantage, et, par une touchante contradiction, elle était heureuse de n'en point douter. Elle lui en voulait pourtant. Cette rancune, que dès le premier jour elle avait sentie, devenait plus amère, et c'est par esprit de représailles qu'elle décida elle aussi de vouloir vivre.

Oh! n'était-il pas bien tard? La mort avait commencé son œuvre dès longtemps. La santé d'Eddy était minée. La moindre maladie pouvait lui devenir mortelle. Ce jour-là, pendant sa longue station au bord de l'eau, elle prit froid; elle dut, en rentrant, se mettre au lit. Mme Glategny perdit la tête. Eddy, si faible déjà, sûrement ne se relèverait pas : Eddy seule pouvait savoir qu'en dépit des apparences elle entrait en convalescence et non point en agonie, puisque c'est le jour même où sa maladie commençait qu'elle avait abdiqué la mort et accepté les conditions de la vie.

Tant qu'elle demeura au lit, Dick Le Bouët vint chaque jour la visiter. Il s'asseyait à son chevet, sans rien dire, il avait l'air d'attendre — d'attendre qu'elle fût guérie pour l'emmener avec lui dans le cottage de Gorey, près du château de Montorgueil. Elle savait bien aussi que l'époque de sa guérison serait celle de son

mariage, et cela lui paraissait tout simple.

De temps à autre, elle recevait une lettre de Paddy. L'intrépide garçon n'avait plus à compter avec les premières difficultés; déjà il s'entraînait à des luttes moins misérables, l'aventurier se montrait ambitieux d'aventures qui fussent moins indignes de lui. Eddy l'approuvait : c'est la vie.

Bien qu'elle fût maintenant hors de danger, Richard Le Bouët continuait à venir tous les jours. Cela était significatif et Eddy le savait bien. Elle attendait le jour inévitable où son futur maître parlerait, comme elle avait attendu le jour inévitable où Paddy la quitterait. Et elle savait aussi qu'elle ne résisterait pas. Elle se figurait de même à l'avance toutes les choses qui devaient arriver : l'entretien qu'elle aurait avec sa mère, la bénédiction nuptiale, les fêtes de famille et sa bienvenue au cottage de Gorey. Elle prévoyait un avenir de loyauté conjugale, de tendre affection, de vertu simple et de maternité : c'est la vie.

Elle sortit de cette crise, plus vigoureuse, moins pâle. Elle se sentait femme et n'en avait point de honte : elle ne faisait plus ce geste de croiser les mains sur sa poitrine pour cacher des formes qui accusaient son sexe trop visiblement. Afin de venir en aide à sa mère, elle s'occupait beaucoup du ménage et, active, elle allait, elle venait par la maison.

Un jour, pour faire un rangement, elle entra dans l'ancienne chambre de Paddy, qui restait toujours close : car Mme Glategny n'avait plus voulu prendre de pensionnaires, moins pour éviter ce tracas que par une délicate pensée de fidélité à ceux qui étaient partis.

Eddy, avant que ses yeux, s'accoutumant à l'obscurité, pussent voir, sentit le parfum de lavande, mêlé au parfum de miel du tabac américain; et l'actualité de ces odeurs fortes la troubla singulièrement. La chambre, où cependant les meubles étaient rassemblés dans un même coin, semblait garder encore l'animation de désordre qu'y mettait jadis la vivacité de Paddy. Le store était baissé, le lit... Eddy eut la vision du petit enfant d'autrefois qui se blottissait sous ses draps et ramenait ses couvertures jusqu'à ses yeux, afin qu'elle ne craignît point d'entrer dans la chambre et de s'asseoir au pied du lit. Soudain, elle défaillit, elle eut une sueur froide : cette chambre, pour la première fois, lui faisait l'effet d'une chambre mortuaire, et, en regardant le lit vide, elle se représentait le corps inerte que des hommes venaient d'emporter.

Il faut avoir beaucoup réfléchi sur le mécanisme de l'esprit humain pour admettre qu'une conception puisse être dénuée de tout fondement, purement chimérique. Eddy n'était point

superstitieuse, elle n'attribuait à ses pressentiments aucun caractère surnaturel, mais elle ne soupçonnait pas que l'on pût imaginer et concevoir en dehors de toute réalité. Sans discuter les titres de sa certitude, elle expliqua par la mort la disparition de Paddy, elle réconcilia l'image de Paddy avec l'idée de la mort.

Très grave, très pieuse, elle referma la porte sans faire de bruit. Elle descendit. Elle entra dans le salon à pas muets. Mme Glategny était assise, hélas! seule, à côté de la table octogonale; elle brodait, mais d'une main tremblante, et elle donnait les signes manifestes d'une inhabituelle agitation. Mais Eddy ne s'en aperçut point. Elle ne voyait rien qu'en elle-même.

Elle s'en alla se poser sur le meuble de coin formant étagère et divan, elle s'y tint droite, un peu raide, comme autrefois, et elle feuilleta l'album de Walter Crane, où les héros de mythologies et de contes de fées étaient semblables à Paddy, peints avec des couleurs de soleil, dessinés avec des cernures de lumière. Et tout en les regardant à travers un éblouissement douloureux, elle songeait qu'en effet, depuis très longtemps, elle n'avait reçu aucune lettre. Elle se reprochait même de ne s'être pas inquiétée plus tôt. Dans sa dernière lettre, Paddy annonçait le projet d'un voyage au Mexique. Il promettait de récrire dès qu'il pourrait

donner une adresse certaine. Et il n'avait plus écrit.

Eddy sentit un grand froid. Ses mains se mirent à trembler. Elle murmura : « Mourir ensemble. » Elle se rappela que, si elle avait cessé un jour de vouloir la mort, c'est parce qu'elle ne voulait pas mourir seule, et à présent c'est Paddy qui était mort, et elle vivait!

A ce moment Mme Glategny, qui ne tenait plus en place, appela : « Edith. » Eddy n'entendit point...

— Edith...

Elle tressaillit.

— Maman?...

La bonne dame cherchait des phrases. Elle finit par dire simplement : « J'ai une chose à vous confier. Richard Le Bouët m'a demandé votre main. »

Eddy ne répondit pas. Mme Glategny fut stupéfaite. Elle s'attendait à des confidences, à des aveux, à des effusions... « Eh bien? » dit-elle.

Eddy, lentement, d'une voix morne, répondit . « Vous prierez Dick d'attendre trois semaines. J'accepterai ou je refuserai dans trois semaines. »

Mme Glategny se récria.

— Trois semaines, répéta la jeune fille avec autorité.

— Eddy... je vous en prie... vous... vous ne me cachez rien?

— Rien.

Eddy se leva, sortit, monta dans sa chambre; et elle écrivit à Justin Higginson, sachant qu'à cette époque de l'année il ne voyageait pas. Elle lui expliqua, en termes simples, nets, plutôt froids comme il aimait, qu'elle n'avait aucune nouvelle de Patrick depuis plusieurs mois, qu'elle était inquiète de lui, et qu'elle souhaitait d'être rassurée.

Pendant ces trois semaines, la mère et la fille vécurent côte à côte aussi paisiblement que de coutume. Il ne fut question de rien. Mme Glategny pria même Le Bouët de suspendre ses visites jusqu'au jour fixé par Eddy.

Deux où trois jours avant l'expiration du délai, Eddy reçut de M. Justin Higginson une lettre ainsi conçue :

« Chère Mademoiselle,

« Je suis vivement touché de votre aimable souvenir, et je transmettrai à Mme Collins vos amitiés, lorsque j'aurai l'occasion de voir cette chère dame, qui ne demeure plus chez moi. J'étais moi-même sans nouvelles de Patrick depuis plusieurs semaines; mais il paraît se porter bien, d'après ses dernières photographies que j'ai reçues avant hier.

« Vôtre, sincèrement,

« JUSTIN A. HIGGINSON. »

Aussitôt qu'elle eut achevé la lecture de cette lettre, Eddy alla retrouver sa mère dans le salon, et lui dit : « Vous avertirez Dick Le Bouët que j'accepte. »

Et les choses qu'elle avait prévues se réalisèrent encore, et elle partit de Saint-Hélier un jour du printemps, avec celui dont elle portait le nom, pour aller demeurer dans la maison, près du château de Montorgueil.

VIII

Plusieurs fois les anniversaires étaient revenus, et plusieurs fois la marée d'équinoxe avait monté.

En son cottage de Gorey, près du château de Montorgueil, Eddy Glategny, qui maintenant s'appelait Edith Le Bouët, jouissait du bonheur qu'assure le calme de la conscience et le demi-sommeil du cœur résigné. Son mari l'aimait. L'amour de Richard Le Bouët n'était pas une de ces passions tumultueuses qui ont commencé, qui doivent finir, et qui évoluent d'une source à une embouchure en suivant les pentes d'une âme accidentée : comme une eau hésitante qui se répand et s'étale, l'amour avait

envahi toute cette âme plane et en submergeait tous les horizons.

Richard, sans dissimuler à Eddy sa tendresse, ne lui parlait jamais le langage de la passion. Il n'osait lui témoigner qu'une sollicitude continue, un grand respect. Ce n'était point qu'il craignît de heurter en elle des souvenirs, de froisser des sentiments anciens qu'il ne pouvait pas ignorer. Mais il ressemblait à ces hommes des premiers âges du christianisme qui, pécheurs, épousaient des saintes, et qui restaient humbles devant leurs compagnes élues.

Comme une sainte qui accomplit son temps d'exil sur la terre, Eddy avait une existence double. Elle remplissait d'abord les devoirs de sa vie terrestre avec un esprit de douceur et d'aménité, avec une charité souriante et une humeur toujours égale, avec cette gaîté chrétienne dont l'Évangile a fait une vertu. Mais sa véritable patrie n'était pas de ce monde.

En épousant Richard Le Bouët, elle n'avait manqué de parole à personne : elle n'avait fait que poursuivre le cours de sa vie terrestre, comme un autre poursuivait le cours de la sienne.

Elle ne s'y était pas non plus décidée par dépit, et elle avait épousé Dick loyalement, c'est-à-dire qu'en lui promettant amour et fidélité, elle savait d'avance qu'elle pourrait tenir son serment, sans effort, avec plaisir.

Mais de ce cottage, situé à mi-hauteur de la colline, elle voyait la « grande et spacieuse mer » ; et surtout elle l'entendait. Elle entendait cette voix de l'infini qui jadis lui avait annoncé la première venue de l'inconnu. Même par les temps les plus sereins, elle entendait cette voix, qui n'existait alors que pour elle seule, par le privilège de l'initiation et de l'extase. Mais elle préférait les jours de houle et même de tempête, où l'infini lui parlait plus clairement et plus brutalement. Elle montait alors sur la plate-forme du château et elle regardait vers l'horizon, avec cette mélancolie des précurseurs qui contemplent les terres promises où ils n'entreront point. D'ailleurs elle était soumise, elle obtenait ce que l'on peut obtenir de bonheur sur la terre, et elle n'avait pas d'illusions à perdre puisqu'elle n'acceptait l'erreur de vivre que comme une erreur en effet.

Cependant, Paddy, dont nul ne recevait plus de nouvelles, avait continué de vivre aussi. Et maintenant, bien que toujours très beau, très jeune, il était un homme. Et l'intérêt de la lutte pour vivre lui avait caché l'inanité de la vie.

Mais voici qu'en pleine santé Justin Higginson mourut par accident. Paddy devint le maître d'une grande fortune. Il renonça aux

affaires et se mit à voyager sur mer à bord du yacht *Ontario*. Mais à peine fut-il libre de vivre rien que pour le plaisir de vivre, il en fut las. Il n'avait pas, ainsi qu'Eddy, accepté l'erreur de la vie comme une erreur, il avait été dupe de cette illusion, et la désillusion suivait.

Tout jeune, il eut des idées de vieillard. Il rêva de solitude et de retraite. C'est alors que les souvenirs du paradis terrestre enfantin ressuscitèrent, et que l'image d'Eddy, depuis longtemps pâlie, se raviva dans son cœur : elle y redevint éclatante comme ces images des églises byzantines que les moines de l'Athos repeignent de couleurs fraîches suivant la formule des canons, et qui paraissent toujours neuves après des siècles.

L'aventurier reprit donc les voies de la mer, et un jour il aborda sur les rives de l'île heureuse. Il se tenait à l'avant du bateau, et il regardait, levant la tête, comme s'il avait pu espérer qu'Eddy serait là pour l'attendre, debout, à la pointe de la jetée Victoria. Mais Eddy n'y était point.

Il marcha lentement le long du quai. Il éprouvait une émotion qu'il ne pouvait pas définir : car il n'osait pas interroger sa conscience, et il se taisait en lui-même ainsi que dans un lieu consacré. Il pensait beaucoup moins à Eddy qu'au Paddy d'autrefois, et il

pensait à lui comme à un étranger, il le chérissait, non point comme on peut chérir le souvenir de soi-même, mais comme un ami, distinct de soi.

Il marcha sur l'esplanade, le long de la voie ferrée. Puis il tourna vers la droite, et monta, par la rue Rouge-Bouillon, au quartier d'Almorah. Il reconnut la grille, le double vindow, souleva le marteau de la porte.

Eddy venait souvent, plusieurs fois par semaine, passer la journée avec sa mère. Elle était là, dans le salon. Elle se leva. Elle vint ouvrir. Et ils se trouvèrent debout face à face. Aucun cri ne leur échappa, aucune parole. Leurs lèvres s'unirent.

Comme Paddy allait pénétrer dans le salon, Eddy l'arrêta : « Votre vue, dit-elle, causerait une joie trop forte à ma mère, qui est bien âgée. » Elle entra seule.

Mme Glategny était assise près de la table octogonale.

— Maman, dit Eddy, vous n'avez jamais pensé que Paddy pourrait revenir nous voir ?

— Si fait, mais quelle apparence ?

— Cela vous ferait un grand plaisir ?

Mme Glategny, avec cette impassibilité des vieillards, répondit : « Si Paddy est ici, qu'il entre. »

Il parut, et aux premiers mots que lui adressa la vieille dame il comprit qu'Edith était la

femme de Dick Le Bouët. Mais il reçut cette nouvelle sans étonnement. Cela ne l'empêcha pas de prendre Eddy par la main et de l'emmener vers ce coin plus obscur de la pièce où était ce meuble bizarre formant étagère et divan. Ils s'assirent côte à côte. Ils remarquèrent en souriant que l'album était toujours là.

Comme ils se disaient peu de chose, et des choses très indifférentes, Eddy se leva : « Voulez-vous, lui demanda-t-elle, dormir cette nuit dans votre ancienne chambre, plutôt que d'aller coucher à l'hôtel ?

Il hésitait.

— Venez la voir, dit-elle.

Et elle le reprit par la main. Ils montèrent l'escalier. Ils ouvrirent la porte, et ils demeurèrent au seuil de la chambre qui, pour Paddy aussi, était une chambre mortuaire. Paddy se rappela l'enfant que tout à l'heure il avait aimé, et il eut le sentiment que cet enfant était mort.

Il détourna la tête, et puis il se retira. Il traversa le couloir. Il ouvrit la porte de l'autre chambre, où l'ancienne Eddy avait dormi, et il eut le cœur serré : car celle-ci ressemblait également aux chambres d'où l'on vient d'emporter un mort.

Alors seulement il répondit : « Oh ! non, Eddy... Je ne dormirai pas ici. Je dois rentrer à bord ce soir, afin de partir demain avec

la marée, qui est de très bonne heure. » Elle baissa les yeux. Ils redescendirent l'escalier.

Mais en bas il lui dit : « Si vous vouliez venir à bord avec moi? Nous pourrions nous promener ensemble toute la journée. Il n'est pas encore trop tard pour partir, et je pourrais vous ramener à Gorey à la marée de ce soir. »

— Oui, dit-elle.

Ils rentrèrent dans le salon blanc. Eddy avertit sa mère de ce qui avait été résolu, et la pria d'envoyer la servante à Gorey pour informer Richard que M. Patrick Higginson viendrait souper à la maison.

Ensuite ils partirent, comme autrefois pour le collège. Ils ne disaient rien, ne se posaient point de questions. Les détails de leur vie réelle ne les intéressaient ni l'un ni l'autre. Ils embarquèrent et prirent leurs places, à l'avant, comme le jour du départ pour Guernesey. Ils suivirent aussi la même route, car ils voulaient faire le tour de l'île par l'ouest, et revenir ensuite à Montorgueil.

La mer était calme. Cependant, lorsque l'*Ontario* doubla la pointe de la Corbière, une grande houle le berça : les mers les plus paisibles s'irritent sur ces rochers à fleur d'eau, et puis, de ce côté, il n'y a point de terre, point d'île qui depuis des centaines de lieues brise

les lames. Ils regardaient tous deux vers l'horizon.

Mais lorsque le yacht vira de bord pour mettre le cap sur Montorgueil, ils furent surpris de ne pas apercevoir la côte. Entre l'île et le navire un mur se dressait, inconsistant mais opaque, vers lequel ils se précipitaient à toute vapeur. Et l'hélice, brusquement, s'arrêta. La sirène siffla en détresse. Ils se regardèrent : ils se distinguèrent à peine; ils étaient dans le brouillard, comme autrefois.

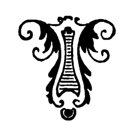
Alors ils se levèrent, allèrent s'accouder au bordage, coude contre coude. Ils avaient besoin de se toucher, puisqu'ils ne se voyaient plus. Penchés sur l'eau, ils en apercevaient à peine la soie glacée, comme à travers un nuage de tulle. Le yacht se remit en marche, avec des précautions : il ne fendait plus l'eau, il la froissait. Le silence était extraordinaire; mais la sirène déchirait l'atmosphère épaisse de ses sifflements réguliers.

Paddy posa sa main sur la longue main d'Eddy, toutes les deux moites et froides à cause du brouillard. D'une voix douce, insinuante, et qui retrouvait la séduction de son enfance passée, il dit : « Oh ! Eddy, Eddy, avoir peur ensemble. » Elle ne tressaillit pas. Elle ne le regarda pas. Elle dit, en face d'elle, impersonnellement : « Mourir ensemble. » Et ils se turent.

Mais ce fut un coup de théâtre pareil à celui d'autrefois : les ténèbres blanches se déchirèrent; ils virent soudain qu'ils touchaient au port. Le yacht avait failli se briser au pied du roc de Montorgueil, qui, de si près, leur apparut abrupt et inaccessible. Ils doublèrent la jetée. Ils débarquèrent. Dick Le Bouët les attendait.

« Vivre... » murmura Eddy.

Et lentement, tous les trois, ils gravirent la colline.





La Permission

I

COMME les trois Bretons ne se quittaient guère, Yan Poulpik et Fanch Coatfrity avaient accompagné jusqu'à la gare leur camarade Yvon Ferlicot, qui partait en permission. D'un bout à l'autre du quai, ainsi que tout à l'heure sur la route, ils marchaient en bataille silencieusement, exécutant à chaque volte-face des demi-tours réglementaires. Ils se ressemblaient comme des frères. Leurs corps, épais et vigoureux, rebelles à l'ajustement, imposaient à leurs uniformes des plis analogues et des boursouflures parallèles. Nés dans un bourg voisin

des côtes, ils gardaient le visage et les allures de matelots relégués dans l'infanterie. Ils portaient leurs képis en arrière, comme des bérets.

Celui qui allait partir, Yvon Ferlicot, s'était placé entre les deux autres, afin de se partager entre leurs tendresses muettes plus équitablement. Tous trois jugeaient convenable, vu les circonstances, de faire quelque fantaisie; et ils avaient coupé aux arbres de cinglantes badines, qu'ils tenaient la pointe en l'air, comme leur capitaine à cheval, lorsqu'il croyait par hasard devoir s'embarrasser d'un stick.

En dépit de ces façons cavalières, Yan Poulpik et Fanch Coatfrity sentirent une défaillance de cœur dès qu'ils eurent sous les yeux les preuves matérielles du voyage et les menaces du départ imminent : ce convoi mixte, de marchandises et de voyageurs à bon marché, cette locomotive sous vapeur, où un homme qui suait noir jetait encore du charbon, par grandes pelletées, dans un brasier inimaginable.

Déjà, depuis la veille, depuis qu'ils savaient la permission de Ferlicot demandée, obtenue, ils étaient en proie l'un et l'autre à de sourdes inquiétudes, à un malaise vague, qui maintenant se déterminait : certes, ils estimaient à son prix cette joie de revoir le pays quelques heures, après une absence de deux années; ils arrivaient même, par un raisonnement, à en-

vier le bonheur de leur camarade; mais, dans la pratique, il leur suffisait d'y prendre part moralement et de loin, par l'entremise d'Yvon Ferlicot, qui devenait en quelque sorte leur représentant et leur mandataire. Ni l'un ni l'autre n'eût souhaité sincèrement de se hasarder à sa place; et ils s'humiliaient, dans la conscience naïve de leur infériorité, devant le camarade plus hardi qui avait le prestige des aventures.

Ce n'est point d'hier seulement qu'ils professaient pour Yvon cette admiration respectueuse, mêlée d'un certain effroi. Bien qu'ils eussent tous les trois le même âge, Yan Poulpik, Fanch Coatfrity se trouvaient, en la présence d'Yvon Ferlicot, intimidés comme des enfants en la présence d'un homme fait. Ils étaient venus de la Bretagne, purs en effet comme des enfants, vierges comme les petits frères qu'ils y avaient laissés aux bras de la mère Poulpik et de la mère Coatfrity. Au lieu qu'Yvon Ferlicot avait connu dès sa dix-huitième année une fille appelée Jeanne-Marie Quéffeulou, et il avait eu d'elle, un an avant la conscription, une petite fille qu'ils appelaient Marijob.

C'était, foi de Dieu! un grand péché, quoiqu'ils se fussent promis le mariage, et que les vieux Ferlicot eussent accueilli la fiancée, qu'ils devaient nourrir avec la petite fille pendant le

congé d'Yvon. Ce scandale avait causé une grande affliction dans le pays, où les gens sont tellement chastes que les mœurs du Paradis terrestre leur sont permises.

Car, dans la belle saison, tous les dimanches après la messe, les garçons et les filles vont ensemble se baigner dans la mer. Ils ne restent point pour cela vêtus à demi, comme les voyageurs de France, qui parfois ont le caprice de se baigner dans ces parages, et à qui les nudités que Dieu a faites inspireraient sans doute de mauvaises pensées. Non, tous, garçons et filles, se dépouillent dans les carrioles et dans les charrettes qui les ont amenés, ou bien dans quelque cavité des rocs. Et de là ils s'en vont lentement jusqu'à la mer, ils causent entre eux dans la langue de leur pays, et ils sont nus comme leur mère les vit au jour de leur naissance. Et leurs peaux qui sont fortement hâlées, celles des filles comme celles des gars, ne craignent pas le soleil.

Il arrive souvent qu'au retour, un garçon, ayant vu comment une fille était belle, et forte à donner l'espoir d'une nombreuse famille, lui demande le mariage. Et si elle a vu qu'il est bien fait, et fort, surtout des épaules et des bras, elle accepte. Mais cela ne pouvait advenir pour Yvon Ferlicot, qui était encore si frêle, et qui dans deux ans allair partir pour l'armée, et demeurer trois ans loin du pays.

Jeanne-Marie était bien jeune aussi, car elle n'avait pas fini de grandir. Pourtant, lorsqu'ils avaient joué ensemble dans l'eau, frissonnante à la surface mais transparente jusqu'au fond, le désir était né en eux, comme s'ils avaient eu l'âge de s'établir. Tous deux étaient devenus tristes, calculant déjà combien d'années il leur faudrait attendre. Sa propre tristesse, chacun aurait eu la force de la supporter, par conscience de ce qu'il devait; mais la tristesse de l'autre, c'était trop. Alors ils avaient commis le péché, comme des enfants qui ne savent pas ce qu'ils font.

Les jeunes gars, qui sont ailleurs indulgents aux fautes d'amour, n'avaient pas, en ce pays, songé plus que les vieillards à excuser les deux coupables. Même, l'erreur d'Yvon et de Jeanne-Marie Quéffeulou leur fut un avertissement salutaire plutôt qu'un mauvais exemple. Cependant, ils ne pouvaient se défendre de considérer ces deux êtres qui, faits comme eux et plus faibles que beaucoup d'autres, avaient osé transgresser un commandement, se placer au-dessus de la loi. Ils ne rêvaient point de s'élever eux-mêmes jusqu'à ces hauteurs séduisantes et vertigineuses; mais, sans être tentés par les plaisirs que s'était octroyés Yvon Ferlicot, ils respectaient en sa personne, avec une perversité ingénue, l'orgueil et la désinvolture du péché.

Yan Poulpik et Fanch Coatfrity ne pouvaient donc s'étonner que le même qui se trouvait déjà en possession de cette prééminence, prît encore sur eux l'avantage de s'exposer à un voyage lointain. Eux préféraient demeurer. Ce n'était point que les images du pays se fussent effacées de leur mémoire. Mais la nature des Bretons est de s'enraciner où le sort les jette, même si le sol est ingrat. De sorte qu'ils restent sédentaires, jusque dans l'exil. Les grands pins maritimes que l'on sème sur les côtes de sables et de dunes aimeraient mieux sans doute un terrain plus nourricier. Cependant ils y poussent — parce que telle est leur nature — des racines si solides et si profondes que, pour transporter l'arbre, il faudrait amputer la racine, et que l'arbre en mourrait.

Ils font plus : ils fixent les dunes, ils les fertilisent, ils les revêtent d'un terreau, ils remanient le terrain à leur convenance. Et de même les trois Bretons avaient recréé autour d'eux leur ciel et leur atmosphère. Indifférents aux brutalités des autres qu'ils n'entendaient point, murés dans la solidarité de leur patois et dans leur ignorance du français, ils vivaient ne voyant qu'eux-mêmes, en cercle, de manière à se fermer réciproquement leur horizon. Et ils avaient réussi à se faire de la caserne une sorte de décor mélancolique.

Ainsi ils y pouvaient vivre; et ils attendaient avec résignation le jour de la délivrance, bien résolus à ne point retourner auparavant dans leur pays, à ne point demander les permissious qu'on leur eût accordées sans peine : car ils étaient bons soldats. Ils admiraient donc celui qui allait partir; mais ils ne regrettaient pas de ne point l'accompagner.

Tandis qu'ils allaient et venaient en bataille sur le quai de la gare, brandissant leurs badines, ils se livraient à ces réflexions en silence, ayant coutume de penser aux mêmes choses simultanément sans le secours de la parole, grâce à leurs sensibilités identiques, identiquement frappées par les objets.

Il leur était si malaisé de se soustraire à cette communion qu'en ce moment Yvon, qui allait partir, pensait comme Poulpik et Coatfrity qui restaient. Il faisait bonne figure, sachant le respect des autres sur lui et ne voulant point démériter. Mais il aurait beaucoup mieux aimé être le spectateur que le héros de la fête. Il ne se sentait pas plus fier aujourd'hui d'être considéré à cause de son aventure, que naguère à cause de son péché.

C'est bien pour cela que, malgré la femme restée là-bas, malgré la petite Marijob qui à présent devait se tenir droite, marcher seule et parler, Yvon Ferlicot avait différé si longtemps d'entreprendre ce voyage. Une fois par mois

depuis qu'il était au régiment, et chaque fois à la même date, Jeanne-Marie Quéffeulou lui avait écrit. Elle ne recevait pas de réponse, car Yvon ne savait ni lire ni écrire. Dès la sixième lettre, Jeanne-Marie, qui se trouvait toujours au courant des choses sans qu'on pût deviner comment, lui avait prêché de demander une permission : elle lui donnait en même temps toutes les indications nécessaires touchant l'heure des trains.

Ferlicot avait beaucoup de peine à prendre connaissance de ces lettres : car Fanch et Yan ne sachant pas lire non plus, il était obligé de s'adresser à un Français qui lisait sans comprendre, et qui n'avait pas la gorge faite à l'articulation du patois. Yvon, couché sur son lit, écoutait attentivement, faisait répéter certains mots, réfléchissait, conjecturait, comme un savant aveugle à qui on déchiffrerait un manuscrit : et ce travail intellectuel, trop fort pour sa pauvre tête, lui faisait couler l'eau sur le front à grosses gouttes. Parfois il riait d'un rire lointain, lent et inextinguible, aux extraordinaires intonations du camarade complaisant.

Quand la lecture était achevée, Yvon, qui se rappelait la lettre mot pour mot, la ressaisissait précieusement. Il la tenait longtemps posée en quelque endroit de sa peau, contre sa poitrine ou son visage : et les choses que Jeanne-Marie lui avait écrites agissaient ainsi,

par une sorte de suggestion, sur son cœur et son cerveau.

Pourtant, chaque fois que se répétait cette prière de venir pour une journée au pays, Ferlicot hochait la tête. L'obstination de la Bretonne se heurtait à la résistance égale du Breton. Un jour, elle lui expédia l'argent du voyage. Yvon noua les larges pièces dans un coin de son mouchoir : il ne voulut point les employer à une autre dépense, mais il ne partit pas. Dix-sept fois de suite, durant dix-sept mois, Jeanne-Marie réitéra ses instances dans les mêmes termes. La dix-septième fois, sans qu'il apparût une raison nouvelle de céder, Yvon s'y résolut. Et par le même camarade, qui maintenant commençait à entendre la langue des Bretons, il fit écrire à Jeanne-Marie qu'il viendrait.

Dès qu'il eut présenté son titre au sergent-major de la compagnie, Yvon fut bouleversé par la surprise de ce commencement d'exécution. Il subit, pendant quelques heures, les joies et les impatiences qui, en de telles conjonctures, sont de mise. Il eut ces réviviscences de souvenirs, tout à coup et fugitivement illuminés, ainsi que par le jet de feu d'une fusée dans les ténèbres. Il goûta la sécurité de la décision enfin prise, cette bonne santé du courage qu'elle procure ; il n'en revenait plus d'avoir hésité si longtemps ; enfin il fut sincèrement

anxieux de savoir si la permission lui serait ou non accordée.

Mais de cette anxiété était issu, au moment suprême, un désir inavoué d'insuccès. Lorsqu'il avait su que définitivement il fallait partir, tous les autres sentiments s'étaient effacés dans la certitude affolante de ce départ immédiat. Une peur énervante et vague avait envahi toute son âme, soudain rendue à la nuit, comme l'eau qui se précipite dans la chaudière d'un navire en perdition en éteint brusquement les feux. Et comme cet esprit brut ne pouvait supporter longtemps des états imprécisés, comme il lui fallait tout de suite les ramener à une image élémentaire et les déterminer par un signe, cette peur, d'abord dénuée de cause et d'objet, aboutit à une répugnance du chemin de fer, qui allait devenir l'agent de ce déplacement redouté.

De tous les souvenirs ressuscités depuis hier, un seul demeura : celui du précédent voyage, qu'il avait fallu accomplir voilà deux ans pour venir du pays à la ville de garnison. Ce souvenir, qui s'était adapté au moule de son imagination superstitieuse, affectait des formes fantastiques. Il se résumait en deux ou trois sensations étourdissantes pour son appareil sensitif rudimentaire, en deux ou trois abstractions qui dépassaient jusqu'à la souffrance la capacité de son entendement. C'était

d'abord, comme un dessous d'orchestre, le roulement continu des roues. C'étaient les battements du piston : pendant toute la durée du trajet, n'importe où Yvon posait la main, il les avait perçus, comme une pulsation d'artère qui lui donnait l'illusion d'être en proie à un être monstrueusement et partout vivant. Et ces battements, le pauvre cerveau d'Yvon ne se contentait pas de les enregistrer : il les amplifiait jusqu'à s'assourdir lui-même, comme un microphone qui serait conscient et effaré. C'était encore une idée de la vitesse, dont l'habitude et les heures n'avaient pu atténuer le vertige. C'était la constatation stupide d'une accumulation des distances, qui mettait en défaut sa faculté de nombrer, qui élargissait son intelligence de force, pour y faire entrer une idée baroque d'infini actuel, qui dosait plus fortement à chaque station la tristesse et la nostalgie. Enfin, le fouillis inextricable des embranchements avec changement de train devenait positivement un supplice pour cet esprit simple, ne pouvant rien contenir que de la simplicité.

Bien que ces idées et ces impressions, et par suite leurs images récurrentes, supposassent un état d'âme absolument égoïste, une absorption presque farouche du sujet tapi sur lui-même, une figure d'homme s'y mêlait : celle du sous-officier qui conduisait alors le

détachement. Grandi et transfiguré, l'humble sergent était pour Yvon le type du guide et du sauveur, sauveur cette fois absent. C'est bien seul et livré à lui-même qu'il allait cette fois entreprendre l'interminable voyage en troisième classe : le si interminable voyage que, vu la lenteur et l'incommodité des trains, il avait fallu demander une permission de trois jours pour rester au pays un peu moins de dix heures !

Yvon était toujours sur le quai, toujours entre ses deux camarades arrêtés maintenant et plus serrés contre lui, épaule contre épaule. Quand on poussa les portières, il se décida enfin à monter dans un wagon, d'un grand effort de volonté, mais aussi avec ce calme de résignation chrétienne, avec cet instinct du martyre qui est le fond d'âme de sa race. Si un respect humain ne lui fût venu, il aurait fait le signe de la croix.

Dès qu'il se sentit enfermé, il n'y put tenir, il baissa la vitre, il passa dehors sa tête et ses épaules. Yan Poulpik et Fanch Coatfrity lui faisaient adieu d'un sourire triste. Ils ne lui avaient rien dit. Ils ne l'avaient chargé d'aucune commission pour les gens de là-bas, pensant bien qu'Yvon en avait assez de songer à lui-même, et qu'il serait peu discret de l'importuner.

Ferlicot se renfonça dans le wagon, s'assit

et ferma les yeux. Alors il eut les impressions d'un enfant égaré dans un jardin public. Mais avant qu'il rouvrît ses paupières, le train se mit en marche, et d'une façon tellement modérée, avec un glissement si doux sur les rails, qu'il semblait que ce fût dans l'intention bienveillante d'accoutumer Yvon au mouvement. Il en eut une reconnaissance infinie qui ne s'adressait à personne; et comme il était en ce moment tout porté à s'attendrir, ses yeux se mouillèrent.

Par une honte, il ne les ouvrit pas encore, à cause de ces larmes et jusqu'à ce qu'elles fussent résorbées. Enfin, il les ouvrit. Mais au même instant juste, un coup de sifflet déchira l'air, le convoi s'engouffra dans un court tunnel d'où il ressortit presque aussitôt. Yvon regarda dehors machinalement, et la vitesse du train, qu'il ne soupçonnait pas encore, lui fut mesurée par la rapide fuite des poteaux télégraphiques, par le tangage des fils. Il fut pris du vertige qu'il avait prévu et redouté.

Comme les gens sujets au mal de mer se couchent dès la première alerte, résolus à ne plus bouger de place avant le port, Yvon Ferlicot se rencoigna, dans un effort d'immobilité presque surhumain. Il n'y avait plus dans sa tête vide et tourbillonnante que la volition farouche, maniaque, de ne faire aucun mouvement.

Il ressemblait à ces volailles qu'on empile dans le fourgon des bagages, ligottées, paralysées, ne révélant qu'elles vivent que par la tension de leur cou, par les retournements brusques de leurs têtes effarouchées, par la folie de leurs regards.

De même, et tandis que son corps demeurait immobile en effet, sa tête allait de droite et de gauche; ses yeux fous cherchaient à éviter la fuyante vision des poteaux; mais il les voyait toujours, qu'il se tournât vers une portière ou vers l'autre. Il ne voyait que cela. Réellement, il ne voyait point le décor machiné des campagnes, ni ses voisins du wagon. Ces jalons successifs lui donnaient par les yeux une sensation de la distance parcourue et des heures enfuies, dont il avait aussi la sensation auditive par le roulement et les coups de piston.

Des heures passèrent. Vers le milieu du jour, la monotonie de ces sensations continues fut rompue par une crise de terreur. Yvon s'imagina reconnaître le nom d'une gare où il aurait fallu changer de train. Mais il ne put vaincre son entêtement d'immobilité. Après la station passée, il eut une soudaine et lucide conscience de sa stupidité inconcevable. Mais il ne se grouilla pas encore. Il n'interrogea personne autour de lui, aucun des employés à la station suivante. Puis la terreur d'être perdu

fit place à la résignation. Il renonça définitivement à l'espoir de ne pas être perdu.

Alors, il eut faim. Mais aux premières crampes de son estomac vide, ce fut une révolte nouvelle, un nouveau parti pris de ne pas descendre pour acheter à quelque buvette un pain et une bouteille. La faim, qui pendant une heure fut aiguë, lancinante, s'assourdit. Elle se confondit alors avec la représentation généralisée des distances, dans une impression organique et vague d'immense délabrement.

Des heures passèrent, et ce fut la nuit; mais le mal d'Yvon avait atteint un tel degré d'exaspération que tout surcroît de souffrance devenait inappréciable. Il ferma seulement les yeux pour ne pas voir l'ombre effrayante, et il se laissa emporter dans les ténèbres.

Dans un arrêt subit, dans un fracas de cris et de portières, quelqu'un l'empoigna par les épaules, le jeta sur un quai, comme un colis, le poussa dans un autre wagon. Des heures passèrent. Et enfin Yvon entr'ouvrit les yeux, sollicité à son insu par une caresse de jour très douce contre l'insuffisante opacité de ses paupières.

Il osa remuer un peu. Il tourna, non plus sa tête, mais tout son corps, vers l'extérieur. L'aube était grise, embrumée comme de fumée, souillée comme de charbon. Yvon eut

quelque perception de la campagne qu'il traversait. Peut-être la reconnut-il. Mais après la récapitulation inévitable du voyage antécédent, des distances et des heures enregistrées, il resta écrasé par l'énormité de ses calculs. Il lui fut irréfutablement démontré que jamais il ne pourrait refaire à rebours tout cela. Ce ne fut point la tristesse de l'exil, mais celle du lointain, avec la notion de l'irréparable.

II

Lorsqu'il fut enfin débarqué, Yvon s'assombrit encore à regarder ce train qui s'éloignait avec sa queue de vapeur lourde et blanche, ce train où il était sûr de ne remonter jamais plus. Par une contradiction flagrante, songeant au retour déjà, il posait à M. Quélennec, le chef de gare, des questions d'homme ahuri. Il ne prenait même pas garde que Jeanne-Marie Quéffeulou était là, ne lui osant parler la première, mais le touchant à la manche, de sa main gauche qui seule était libre : car de la main droite elle retenait la petite Marijob.

Le train disparut à un tournant de la voie.

Entre les mornes champs qui de part et d'autre s'étendaient, il n'y eut plus que la vapeur stagnante, canalisée par les talus. Les yeux d'Yvon se dessillèrent aussitôt, et il vit du même coup la campagne où il était né, la femme qu'il aimait, la petite fille qu'il avait faite.

Comme il ne s'était pas une fois, depuis plus de vingt-quatre heures, soustrait à l'actualité du voyage pour se rappeler que le voyage aboutirait ici, il en éprouva une surprise et l'impression d'avoir été transporté soudain par une espèce d'enchantement.

Son esprit, toujours lent en ses opérations, s'arrêta plusieurs minutes à cet étonnement sans plaisir ni peine. Une joie succéda, imperceptible d'abord mais rapidement accrue, bientôt immense, paradisiaque. Cette joie enlevait l'âme allégée, comme le gaz plus subtil qui est dans l'enveloppe des ballons les enlève au-dessus du sol.

Pour la conscience d'Yvon, impuissante aux analyses, une intime confusion devait longtemps encore régner entre les objets et les causes, pourtant si diverses, de cette félicité. Imputable à la patrie retrouvée autant qu'à la petite fille et à la maîtresse revues, elle ne s'adressait pas plus exclusivement à Jeanne-Marie ou à Marijob qu'à la chère Bretagne. Et Yvon laissait flotter son regard vague sans l'arrêter à

la femme ou à l'enfant plus qu'à tel arbre de la route ou à telle touffe d'ajoncs. Ses mains tremblaient à effleurer le coude de Jeanne-Marie, par une de ces caresses discrètes où la timidité des sauvages s'égale à la délicatesse des raffinés; mais ses pieds aussi perdaient leur assurance à fouler la bonne terre natale. D'ailleurs, Yvon ne se répandait pas au dehors pour aller vers les objets de son affection. Il rentrait au contraire en lui-même afin de savourer ses jouissances égoïstement. Aussi marchait-il silencieux.

Jeanne-Marie se tenait de même sur la réserve. C'était une femme de caractère viril : de loin elle avait pris sur Yvon une autorité; mais elle redevenait soumise en sa présence. Elle le trouvait grandi et plus fort, un peu pâle, mais transfiguré par la vision du pays qui éclairait ses grands yeux verts, et elle demeurait humble comme une servante devant la magnificence de sa beauté.

Leur silence toutefois n'était pas absolu. Ils avaient, comme les gens des villes, leurs idées à eux en fait de biensćances et de bonne compagnie. Et, à des intervalles convenables, ils s'adressaient la parole. Ils évitaient de se poser des questions qui les touchassent personnellement l'un ou l'autre. Ils avaient choisi Marijob comme prétexte de conversation.

Yvon murmurait :

— Elle a grandi.

— Tu ne l'aurais pas reconnue? demandait Jeanne-Marie, d'une voix frémissante et laissant deviner, sous l'indifférence littérale des mots, tous les sentiments que son cœur ne pouvait plus contenir mais qu'il ne savait pas exprimer.

Yvon répondait d'un sourire large, qui ne s'effaçait de son visage que peu à peu et très lentement.

Tout à coup il eut comme un hoquet, fit halte, repartit. L'angoisse du débarquement, l'angoisse où se résumait le souvenir du voyage, avec la certitude de ne pouvoir plus le recommencer dans l'autre sens, et la contradictoire peur de manquer le train, l'angoisse venait de se répéter, brève et fugitive, mais violente au point de faire manquer au cœur la mesure d'un battement. La joie, de nouveau, succéda, aussitôt pleine, et plus vivement appréciée à cause du contraste. Mais l'angoisse reprit, et ce furent dès lors des alternatives tumultueuses qui, en quelques minutes, l'eurent mis à bas.

Il fut obligé de s'asseoir sur un tas de pierres, sans donner d'explications à Jeanne-Marie, qui s'arrêta devant lui, un poing à la hanche, l'œil fixe, les épaules un peu voûtées, dans un mouvement vers lui. Mais les alternatives d'angoisse et de joie s'espacèrent. Cela fit l'effet

d'oscillations dont chaque fois l'amplitude et la durée augmenteraient. Et enfin Yvon eut conscience que son cœur s'apaisait, qu'il devenait en proie au bonheur seul.

Sa joie sortait de cette lutte légèrement modifiée, ou, du moins, déterminée davantage. C'était une allégresse plus violente, mais uniquement brute. L'amour d'Yvon Ferlicot n'allait plus qu'à la terre et à la campagne, dans un total oubli de la femme et de l'enfant. Il repartit d'un pas plus conquérant et plus précipité, avec une âpreté de soldat qui monte à l'assaut. Jeanne-Marie, qui obéissait à tous les caprices de sa démarche, se hâta pour la suivre. Marijob se faisait tirer.

Et comme ils arrivaient aux premières maisons du village, toute la tendresse d'Yvon et toute son humanité se dégagèrent inopinément. Avant de pousser la porte de la maison où son père et sa mère l'attendaient, il se tourna vers sa fiancée. Il ne lui dit rien encore, mais il eut un geste d'élan retenu. Il se pencha jusqu'à tiédir le front de Jeanne-Marie avec ses lèvres, qui, sans faire le bruit d'un baiser, s'y promenèrent longtemps; et tenant son bras droit recourbé à quelque distance de ce corps chéri, qui indiquait par sa cambrure une tentation de se renverser, il l'enveloppa, et cependant il ne l'effleura même point.

Ensuite, ils ouvrirent la porte et ils se trou-

vèrent devant les vieux. Leur aspect vénérable, les grands cheveux du père, qui, ne pouvant plus depuis bien des années gagner en blancheur, semblaient avoir gagné en éclat, la haute stature de la mère, qui s'était encore émaciée, et aussi la vue des meubles tournés, l'humidité de crypte qu'il faisait sous le toit de chaume pointu, descendu jusque tout près de terre, — toutes ces choses diverses et combinées émurent Yvon religieusement.

On l'accueillit avec une satisfaction calme. Pour les rustres dont la vie est toujours pareille, il y a peu de différence entre une absence d'un jour et une absence de deux années. Seuls, Yvon et Jeanne-Marie s'étaient rendu compte du temps qui passait : elle, parce que les jours lui avaient paru longs comme à une amoureuse, lui, à cause de son existence nouvelle, plus active et plus variée. Ils s'entre-regardèrent, comprenant qu'ils étaient à part et en communauté de sentiments ; mais le respect des vieux les retint, ils n'osèrent oublier la modestie dans leurs attitudes. Ils en souffrirent, ils désirèrent être seuls. Ils se promirent des yeux qu'ils s'échapperaient dès qu'ils pourraient.

La mère Ferlicot servait le repas. On fit part à Yvon de menus détails concernant les bêtes et la récolte. Puis, avec une curiosité qui s'éveillait tardivement, mais qui du premier coup

se montait jusqu'à la passion, on lui demanda de raconter aussi ses histoires. Il vit aussitôt combien il faudrait fournir d'explications préliminaires à ces gens qui ne connaissaient point du tout l'armée. Il en eut d'avance un grand ennui. Alors il se contenta de répondre que le régiment n'était pas mauvais; qu'il y avait Yan Poulpik et Fanch Coatfrity qui venaient toujours avec lui; qu'ils allaient se promener ensemble le dimanche par les rues. Puis il se tut, comme très las. Il devint morose, la bouche cousue. Le repas s'acheva sans une parole. Jeanne-Marie s'occupait à servir Marijob, à lui essuyer les lèvres et le menton quand elle avait bu ou mangé.

Certes, à les voir ainsi, on n'aurait pu les prendre pour des gens en fête, sans la grande quantité de cidre que le père et le fils absorbaient. Déjà, la mère Ferlicot avait rempli le broc trois fois, et le soldat comme le vieillard s'enivraient silencieusement. Ils auraient bien fini par tomber le visage contre la table et par s'endormir pour toute la journée, si les parents de Fanch Coatfrity, ayant ouï dire qu'Yvon Ferlicot était en permission au village, n'étaient venus afin d'apprendre ce qu'il advenait de leur fils.

Quand il se vit ainsi interrogé, important, Yvon se réveilla tout à coup et conçut un orgueil démesuré. Il se tint pour un héros,

à cause du voyage qu'il avait accompli. Il ne répondait encore aux questions que par des grognements ou des monosyllabes, parce que son imagination lourde se mettait en train malaisément; mais il éprouvait un impérieux besoin de hâblerie.

Il eut la langue déliée lorsque les parents de Yan Poulpik survinrent à leur tour en quête de nouvelles. Alors, ce garçon pieux et modeste, que la caserne, au bout de deux ans, n'avait pas encore déniaisé, s'improvisa troupier gouailleur avec une aisance dont il fut lui-même stupéfait. Il s'était mis debout. Il se dandinait sur place ainsi qu'un tourlourou en bonne fortune. Il débitait d'une voix chantante des récits incohérents, qui auraient tendu à faire considérer le régiment comme une vaste cantine, où les hommes, emplis dès le matin de plantureuses soupes, passent leurs après-midi à les faire couler au moyen de vins et d'alcools, puis s'en vont, la digestion faite, exhiber en ville les séductions de leur uniforme.

« Où va-t-il donc, foi de Dieu? chercher toutes ces histoires ? » s'écriait la mère Ferlicot.

Yvon se le demandait comme elle, car sa conscience, habituellement rudimentaire et trouble, se dédoublait dans la lucidité de l'ivresse. Il ne se rappelait aucune des choses qu'il racontait là, et pourtant cela lui venait comme par une inspiration, et il lui était im-

possible de se représenter qu'il faisait des mensonges.

Tous les auditeurs s'ébahissaient, la bouche grande ouverte. Mais Jeanne-Marie devenait triste. Elle sentait son ami tout changé, très loin d'elle. Elle ne lui en voulait pas, mais elle avait le cœur gros. Il s'en aperçut et il eut quelque remords. En même temps, comme le libertinage de ses propres récits le poussait à la galantise, ces deux motifs le déterminèrent à en finir.

Il se tut brusquement. Il se dirigea vers la porte, appela Jeanne-Marie et Marijob; et il sortit avec elles deux sans que cette façon d'agir étonnât ou scandalisât personne, de la part d'un gars si dégourdi.

III

Ce désir de solitude, à l'improviste conçu et satisfait, ne supposait point d'ailleurs des intentions bien arrêtées. Yvon n'était certes pas exempt de toute arrière-pensée matérielle, mais les émotions de sa chair soulevée se confondaient avec celles de son cœur débordant. Les

sens d'Yvon s'inquiétaient, mais c'était une sensualité presque innocente, comme celle des enfants, qui, déjà troublés mais ignorants, se pressent les mains, s'effleurent en vain les lèvres, se cherchent et ne se trouvent pas.

Dès qu'il respira l'air des champs, son ivresse fut dissipée. Il devint doux et sérieux. Jeanne-Marie se rasséréna. Elle perçut le changement d'Yvon et n'exigea point qu'il s'exprimât par des paroles. Ils n'avaient rien à se dire, et ils ne se disaient rien. Ils allaient très lentement le long de la route. Ils se tenaient par la main, timides et même un peu détournés l'un de l'autre, la tête basse. Jeanne-Marie cependant, que sa maternité autorisait à un peu plus d'assurance, levait les yeux de temps en temps pour surveiller Marijob qui trottait devant eux. La petite fille criait très fort, à cris réguliers comme ceux de certains oiseaux, et elle n'avait pas trop de toute la vitesse de ses petites jambes pour n'être point rattrapée par la lenteur de ses parents.

Yvon et Jeanne-Marie sentaient bien qu'ils ne pouvaient, en se déplaçant ainsi, goûter commodément toute leur joie, qu'ils ne se mettraient à la savourer qu'après s'être installés quelque part : et ils cherchaient des yeux un endroit afin de s'y reposer.

Ils s'assirent tout simplement sur le revers de la route, assez loin du village pour ne pas

être importunés par des passants. Marijob, qu'ils firent asseoir, se roula dans la terre. Et ils comprirent enfin que le moment était venu, qu'à partir de cette minute ils commençaient à jouir du plus grand bonheur qui leur fût possible aujourd'hui.

Pareils à deux arbres fraternels et plantés côte à côte, qui subissent les mêmes influences de l'atmosphère, ils n'avaient pas besoin de se révéler, comme des êtres différemment faits, leurs sensations qui ne pouvaient être que les mêmes. Leurs âmes, touffues et frissonnantes comme une feuillée, rendaient inévitablement les mêmes bruissements aux mêmes souffles.

Ils ne sentaient pas non plus à la façon des autres hommes, plus détachés de la nature. Ceux-ci reçoivent des objets une impression qui leur témoigne du même coup la réalité distincte de l'objet et l'indépendance de leur être propre : Yvon et Jeanne-Marie, à mesure qu'ils sentaient davantage, se mêlaient de plus en plus à la nature. Et pour Yvon, c'était le signe qu'il avait repris racine sur le vieux sol breton.

Toutefois, par instants, ils recouvraient pour une seconde la conscience de leurs personnes : c'est quand ils se trouvaient distraits accidentellement de leur vision en masse par quelque détail infime, on ne sait pourquoi plus remarqué : ainsi un insecte qui se posait sur l'un des

deux, une bestiole qui passait vite, un cri qui éclatait dans le silence plein de bourdonnements.

Il leur paraissait alors qu'une brume autour d'eux se déchirait. Tels que les êtres à forme variable qui dilatent leur corps ou le contractent à volonté, ils se réduisaient et se ramassaient sur eux-mêmes. Et presque aussitôt ils recommençaient à se diffuser peu à peu dans le tout.

Étant assis dans une plaine, ils se trouvaient exposés au soleil quelle que fût l'heure. La chaleur, déjà lourde à midi, semblait depuis s'être alourdie encore au lieu de décroître, entretenue et alimentée durant plusieurs heures par les chaleurs toujours moindres mais qui s'accumulaient. Il leur avait fallu toute leur indolence pour supporter cet accablement, pour ne point se lever et partir à la recherche d'un meilleur abri. Pourtant, ils s'étaient habitués à la température beaucoup plus vite qu'ils n'espéraient. Quand elle monta davantage, cela ne les offensa point. Sous cette influence bienfaisante leurs cœurs se dilataient, comme des fleurs frileuses qui, dans une serre surchauffée, s'épanouissent en une heure. Leur volupté était si forte qu'ils se figuraient toujours en avoir épuisé les suprêmes ressources; mais chaque minute leur apportait la surprise et le délire d'un accroissement inespéré.

Soudain, tournant les yeux vers le soleil qui

était par derrière, Yvon Ferlicot s'aperçut que l'astre s'était abaissé vers l'horizon. Comme la brûlure violente qu'il sentait à la nuque et le long du dos lui avait prolongé l'illusion d'un soleil fixé au zénith, il lui sembla que cette chute venait de s'accomplir à l'instant même où il la constatait, imprévue et brusque.

La chute du soleil lui annonçait, avec la fin du jour, l'imminence du départ, d'une façon trop détournée pour lui rendre ses précédentes angoisses, et néanmoins avec une précision suffisante pour que l'idée du régiment lui en fût indirectement ressuggérée. Il y pensa au moyen d'images effacées jusqu'à l'abstraction : image d'alignements d'hommes, hostile silhouette d'une caserne, image de l'immensité d'une cour ; rappels de fatigue physique, d'éloignement, d'exil et de nostalgie. Ce n'était point sous de telles couleurs qu'il avait dépeint la vie militaire après boire : et maintenant non plus qu'alors il n'aurait su articuler un fait, un motif, qui justifiât son découragement actuel plus que ses récents enthousiasmes.

Mais il ne pouvait trop longtemps soutenir la contemplation d'une idée vaste et sans contours comme celle-ci. Sa conscience terre à terre avait besoin du dessin net autant que de la simplicité. Elle réclamait comme de coutume quelque symbole élémentaire, qui lui traduisît pour elle-même ses obscurités. Elle évoqua en

effet, pour lui confier cet emploi, la figure du capitaine qui commandait le bataillon de Ferlicot. C'était un Corse. Yvon n'avait pas personnellement à se plaindre de cet officier; mais il passait pour un méchant homme, et, comme tout le bataillon avait peur de lui, Yvon participait à ce sentiment collectif.

L'image du Corse le hanta quelques instants. Il finit par éprouver le besoin de la cracher dans une phrase. Il se leva. Il fit une étrange grimace et une contorsion, comme un possédé qu'on exorcise. Et il déclara, d'une voix infiniment triste : « Le capitaine Morelli, quand il n'est pas de service, ça n'est encore qu'une brute: mais quand il a sa jugulaire, tu n'as jamais rien vu si méchant. »

IV

Cette phrase, si peu amenée que tout autre interlocuteur sans doute en eût ri, Jeanne-Marie Quéffeulou en devina la signification et la portée. Elle comprit que le charme était rompu, que c'était fini, comme tout à l'heure elle avait compris que c'était commencé.

Avertie par son instinct de femme, elle changea de rôle aussitôt. Elle cessa courageusement d'être la compagne d'Yvon et son égale dans les choses de la volupté. Elle devint sa maternelle tutrice. Elle l'observa pour savoir ce qu'il pensait, afin de le diriger et de le soutenir, comme elle dirigeait et soutenait Marijob.

Il était debout : elle se leva, le regard sur lui, dans une fixité d'attention extraordinaire. Hagard, il suivait le cours de ses idées. Il se voyait remettant son titre dans le bureau du sergent-major, en présence de ce capitaine Morelli, qui peut-être se trouverait dans le bureau à ce moment même. Puis il revint par cet intermédiaire à l'angoisse du voyage, à l'angoisse de ne pas s'en tirer cette fois, à l'angoisse de manquer le départ, quoiqu'il eût encore deux grandes heures devant lui, et que la gare fût à une demi-heure de chemin.

En même temps il se sentait incapable d'aucun effort. Seul, il serait resté là, immobile comme les pierres, comme les plantes. Il aurait laissé venir la nuit et il serait resté là. Il aurait laissé venir le jour et il serait resté encore, il serait resté jusqu'à la mort, jusqu'à l'anéantissement.

Mais il n'était pas seul. Jeanne-Marie avait lu dans ses yeux ; et elle se disait qu'on pouvait bien, malgré l'heure peu avancée, s'en aller dès à présent à la gare pour complaire à Yvon

comme à un enfant. Elle prit dans ses bras Marijob, tira Yvon par la manche, et elle se mit à marcher. Il la suivit docilement, les jambes molles. Aucune de ses violentes émotions n'avait duré : il était doucement abruti.

Il murmura :

— Voilà que le vent fraîchit.

Elle répondit :

— Oui, les soirées ne sont pas très chaudes.

Marijob se mit tout à coup à crier, avec la jubilation d'une découverte :

— Papa !

Et elle répéta ces deux syllabes à satiété, en les rythmant comme un chant de cigale.

Yvon dit encore, avec un entêtement d'homme ivre :

— Je n'ai pas trop chaud.

La gare fut visible au bout de la route.

De nouveau il reçut en pleine poitrine un grand coup, qui lui fit l'effet d'être le coup de tampon de la locomotive. Sa terreur ressuscita entière. Puis elle s'exagéra encore et, comme une bulle de savon trop longtemps soufflée, elle creva : subitement elle fut réduite à rien. L'impossibilité du départ, du voyage, venait d'apparaître à Yvon avec une telle clarté d'évidence que la certitude s'établit aussitôt dans son cœur, dans son cœur de Breton dogmatique et entêté.

Ce fut un allègement, une fraîcheur, une

sécurité infinie; puis de la joie, une joie d'enfant, avec des malices. Par exemple il se disait qu'il n'avait plus besoin de s'arrêter au village pour faire ses adieux, puisqu'il ne partirait pas. Il dit à Jeanne-Marie Quéffeulou, avec une intention d'ironie :

— Nous sommes en avance. J'imagine que je ne manquerai pas à l'appel du train.

Elle répondit :

— Une heure encore.

Et après une hésitation elle ajouta :

— Au lieu d'entrer dans la gare, nous irons sur la voie, par le passage à niveau. M. Quélennec le permet à cause de la petite, qui ne trouve de fleurs à cueillir que sur le talus.

— Oui, dit-il.

Et il sourit.

Ils allèrent donc, et ils s'assirent, de même que là-bas sur la route. Mais leur cœur était beaucoup moins oppressé. Il leur fallait bien du repos après tant de secousses. Le temps paraissait fuir plus vite. Ils ne se parlaient pas.

Jeanne-Marie dit enfin :

— Voici l'heure.

— Oui, répondit Yvon.

Mais ils ne bougèrent point.

Un lointain coup de trompe les avertit que le convoi approchait.

— Allons, dit Jeanne-Marie.

Et elle appela Marijob. Puis ils descendirent

jusqu'en bas du talus. Ils s'y arrêtèrent. Ils se tournèrent l'un vers l'autre, et ils rougirent.

Alors, sans se concerter davantage, au lieu de marcher vers la gare ils marchèrent dans le sens opposé, cheminant sur la voie. Ils avaient mis entre eux la petite Marijob. Tous les trois se tenaient par la main.

Quand ils virent de loin la machine, Jeanne-Marie, qui tenait Marijob de sa main droite, la lâcha un instant et fit le signe de la croix. Yvon l'imita. Puis il voulut dire quelque prière. Mais il n'osait pas prier en patois, car cela ne lui paraissait pas conforme à la majesté des circonstances. Il se rappela des mots latins qu'il avait ouï prononcer à la messe, et tournant la tête vers Jeanne-Marie, comme le prêtre se tourne vers les fidèles, il dit :

— *Dominus vobiscum.*

Elle répondit, avec une petite inclination de tête, comme une révérence :

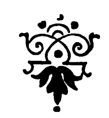
— *Et cum spiritu tuo.*

Puis elle sourit divinement.

Mais voilà que la petite Marijob, qui avait beaucoup marché aujourd'hui, se mit à pleurer, à demander que sa mère la portât. Jeanne-Marie n'osa la prendre dans ses bras, craignant que la chaleur de cette petite chair si neuve l'amollît quand elle aurait besoin de tout son courage. Alors elle fit un signe à Yvon, et pour distraire la petite, tous deux, levant leurs

bras ensemble, la firent sauter très haut. Elle poussa un cri joyeux et s'enleva d'elle-même une seconde fois. Ils sautèrent en même temps.

Et c'est ainsi que tous les trois, en se tenant par la main, en bondissant avec la grâce des enfants qui jouent, ils s'en allèrent gaîment vers la mort.





Surmenage sentimental

I

Au milieu de la plaine, modelée d'ondulations pareilles à des muscles sous une peau vivante, le sentier se marquait comme le sinus d'un dos énorme : un dos de géant vautré, dont ce bouquet d'arbres, à l'horizon, représentait la tête et la chevelure. Et tantôt il se plissait profondément, tantôt il affleurait les buttes voisines, soulevé comme par des vertèbres; puis il coulait tout d'un coup sur la grande route, écrasé par les chariots qui avaient creusé là leurs ornières, entre deux mamelles de terre éboulée, velues d'herbes grises.

Sur le terrain inégal, dont sa jument tâtait

les pierres et les bosses du bout des pieds, avec des arrêts, des descentes de main, des déhanchements et des glissades, le chasseur Doremus s'avançait avec une affectation de prudence et une lente solennité. Comme le sous-lieutenant l'avait détaché en vedette, à cause de son intelligence particulière, pour observer les deux côtés de la route, il était fier, timide et souriant. Il se rappelait les articles du règlement et les recommandations de ses chefs : tels les enfants qui sortent seuls dans la rue pour la première fois se répètent les conseils des mères à propos des traversées et des voitures. Il avait la joie émue d'être libre et à l'abri des punitions, mais l'inquiétude d'être isolé. Sa tenue était à la fois irréprochable et fantaisiste, et il caressait les flancs de sa bête avec une branche de pommier brisée.

Pour le service en campagne, le premier demi-régiment était sorti en bourgeron, le deuxième en veste : Doremus portait la veste bleue. Son profil, malgré la silhouette actuelle du képi, semblait frappé à cette effigie de Louis XI, que reproduisent avec une fidélité numismatique certains types ruraux. L'austérité de ce visage s'atténuait d'ailleurs par la douceur pâle des yeux bleus et par la niaiserie juvénile de la bouche entr'ouverte.

Au tournant de la route, il jeta sa branche de pommier, fit passer par-dessus la tête sa ca-

rabine qu'il portait à la grenadière, et la plaça en travers de la selle. Puis, avec conscience, il se mit à observer à droite, et ensuite à gauche, faisant, toutes les cinq minutes environ, quelques pas d'un côté, et ensuite de l'autre, et revenant s'embusquer contre celui des mamelons où il y avait encore un peu d'ombre pour les quatre pieds de sa jument.

Mais l'ombre se raccourcissait de plus en plus, annonçant l'approche de midi. Doremus ne chercha plus à s'abriter du soleil : il demeura complètement immobile, poussant parfois un grand soupir.

Et maintenant, il oubliait d'aller à droite et d'aller à gauche. Il ne regardait plus. Il rêvait; son cheval rêvait comme lui; et, pour occuper tout entières ces deux intelligences de bêtes, c'était assez de la chaleur qui tombait sur leur immobilité résignée, de l'éclat de lumière qui éblouissait leurs yeux, du bourdonnement d'insectes qui chantait à leurs oreilles la vitalité diffuse dans les souffles brûlants de l'été.

Soudain, le cheval bougea, dressa la tête dans le prolongement de son cou tendu et fronça les naseaux. Doremus ajusta les rênes, approcha les jambes, puis retint son cheval qui se mettait en marche paresseusement; et, comme il apercevait trois cavaliers au bout de la route, il se dissimula, essayant de voir sans être vu.

Mais, ayant reconnu que ceux qui s'appro-

chaient portaient la veste bleue comme lui, il s'avança : c'était une patrouille, un brigadier avec deux hommes. Leur trot rapide avait un retentissement lointain dans la plaine, et les fourreaux des sabres faisaient un grand cliquetis en heurtant les étriers et les éperons.

Doremus demanda au brigadier s'il avait reçu l'ordre de le relever. Et, comme celui-ci « n'en avait pas connaissance », il reprit sans se troubler : « C'est drôle tout de même, vu que c'est bientôt l'heure du ralliement pour la soupe... Où que vous allez?

— Par là, » dit le gradé avec un geste vague. Et la patrouille repartit au grand trot. Lorsque, de nouveau, on n'entendit plus dans la campagne que le bourdonnement invisible des insectes, Doremus murmura tranquillement : « Le capitaine, il m'aura oublié. »

Son cheval tenta de s'échapper vers les autres, et Doremus lutta contre lui brutalement. Mais ensuite il lui caressa l'encolure à grandes tapes, penché sur lui en camarade, comprenant que les inquiétudes de la bête étaient sympathiques aux siennes.

Il consulta sa grosse montre d'argent. L'heure fixée pour le repas avait sonné depuis longtemps. Mais on devait manger, ce jour-là, des conserves, dont une boîte suffisait à plusieurs hommes, et ce n'était pas lui qui avait reçu en consigne la boîte dont une portion lui reve-

nait. Il comprit que ce matin il ne mangerait pas, et cela l'attrista, bien qu'il n'eût pas faim.

Cependant, avec une mobilité d'enfant, il se consola tout de suite, à la pensée que sa tâche était finie. A présent, le régiment tout entier devait être occupé à manger, et la vedette recouvrait la libre disposition de ses mouvements et de ses yeux. Comme on lui avait commandé d'observer la droite et la gauche de la route, dans son obéissance passive il n'avait regardé qu'à droite et à gauche, et pas une fois en face de lui.

En face, la route était bordée par une haie épineuse, aux feuillages rares et salis de poussière, taillée carrément; mais de jeunes pousses avaient jailli çà et là, rigides et tendres, d'un vert très doux, avec un mépris pour la régularité des coupes. Derrière, les pommiers en quinconce, déjetés et rugueux, baignaient dans l'herbe; et plus loin on apercevait une façade en terre jaunâtre, avec des poutres en X d'un gris blanc, une porte basse, deux fenêtres étroites, placées trop haut, grillées de fer, et une grande coiffure de chaume où le printemps avait brodé une végétation neuve sur la pourriture des moissons passées.

Le tintement de deux seaux métalliques jeta une discordance aiguë parmi les vibrations graves de la campagne et dans la sieste du paysage. Une fille se montra au-dessus des au-

bépines, étalant à même la haie des pièces de linge, qu'elle déployait d'un geste en avant. La toile, d'une blancheur bleue, ramassait en flaques lumineuses tout l'étincellement du soleil, et on la sentait se contracter et se raidir sous les rayons, comme quelque chose de vivant qui se réchauffe à un foyer.

Doremus ne fit pas attention à la fille, mais il eut le regard pris par la violence de cet éclat blanc; et ce fut une sensation excessive, comme en ont les gens des champs lorsque, par hasard, un effet de leur décor quotidien les frappe.

Mais il sentit que la vue de cette femme était posée sur lui, et ses paupières se baissèrent craintivement; ensuite, il se contraignit à la regarder aussi, par un vague instinct de politesse. C'était une blonde très fraîche avec les deux bras nus jusqu'aux coudes, et gercés par le lessivage. Comme ses cheveux étaient tordus avec soin et qu'elle ne portait point de bonnet, Doremus lui trouva un air de distinction. Elle était habillée d'une jupe noire mauvais teint, avec un tablier bleu, la taille abandonnée; mais sa poitrine soutenait l'étoffe et donnait une forme au corsage.

Enfin elle se tourna sans hâte et marcha vers la maison. Alors le cavalier mit son cheval au pas et chercha l'entrée de l'herbage. Elle ne s'étonna point d'être suivie.

Doremus demanda un seau d'eau fraîche

pour la bête, et, sans attendre la réponse, mit pied à terre, fouilla dans les fontes, d'où il tira la provision d'avoine, passa la corde de la musette par-dessus les oreilles dressées de sa jument, et la regarda manger, debout, immobile, muet, parce qu'il était inutile de dire un mot et de faire un mouvement. Debout près de lui, la fille, également muette, examinait son uniforme. Elle avait déposé à terre un de ses deux seaux rempli. Lorsque le cheval renifla, la toile de la musette collée aux naseaux, Doremus le débarrassa du sac vide, prit le seau sans dire merci et le présenta au cheval qui fit des façons pour boire. Il coupa l'eau avec sa main, la présenta longtemps, patiemment, et enfin le cheval y mouilla ses lèvres. Ensuite, Doremus lava la musette, la tordit, et jeta en cercle ce qui restait d'eau, dans l'herbe où des volailles qui dormaient s'enfuirent en battant des ailes et en poussant des cris.

Une vieille femme sortit de la maison et dit : « Catherine, demandes-y donc s'il aurait pas faim aussi. »

Doremus répondit : « Merci, en payant. »

La vieille reprit : « Qu'est-ce que vous mangeriez bien ?

— A votre convenance, » dit-il poliment.

Puis il enleva son képi et se mit à rire par petites saccades.

On le fit entrer dans une salle qui prenait

presque toute la surface de la maison, rétrécissant, à gauche, la chambre sans jour où tout le monde couchait. Catherine approcha une chaise de la table et posa devant le chasseur une platée de soupe. Il remercia en disant : « Vrai ! une pochetée !... » Et il se mit à manger, épanoui, les yeux fichés sur son assiette épaisse, par discrétion ne regardant pas autour de lui et ne disant rien, puisqu'il était entré pour manger, non pour causer.

La vieille femme reprisait un talon de bas bleu chiné, tendu sur un œuf de bois. La fille servait, et le soldat se laissait servir. Lorsqu'il eut mangé suffisamment, il fut embarrassé de sa contenance ; il finit par se lever et faire le tour de la pièce, passant l'inspection des murs. Il y avait, sur le rebord de la hotte qui surplombait la cheminée, des chandeliers luisants. Une planche était clouée à côté et supportait ces volumes longs et maigres, d'un bleu et d'un vermillon crus, gaufrés d'or, que l'on donne en prix dans les écoles. Puis l'image de première communion de Catherine Lefrançois, un ouvrage d'art en tricot, la photographie d'un cousin en artilleur, et une très belle photographie, dans un cadre noir et or. Sur le carton étaient imprimés ces mots :

M. THIERS

et, dans le coin : *Photographie Braun.*

Le député de l'arrondissement avait ajouté, à la main : *A mon brave Lefrançois,* et signé illisiblement.

Tout à côté, dans un cadre pareil, mais d'un goût moins moderne, un homme jeune encore et de tournure aristocratique était gravé. Au-dessous des deux jambes, coupées par le cadre, on lisait :

MONSEIGNEUR LE COMTE DE CHAMBORD

Une autre signature de député s'écrasait au coin gauche, dans l'auréole d'un parafe, sous ces mêmes mots : *A mon brave Lefrançois.* La présence de ces deux images, offertes par des hommes politiques, trahissait l'influence électorale du père Lefrançois sous tous les régimes.

Enfin Doremus arrivait devant la photographie d'une tête à favoris. La vieille dit : « Ça, c'est Monsieur le Préfet. Catherine est la filleule à sa dame, qu'est bien bonne pour nous. »

Alors la conversation fut engagée. Catherine dit : « Vous ne venez pas souvent par ici : c'est la première fois que je vois dans la campagne des militaires de la ville. »

Doremus s'étonna. D'ailleurs il ne pouvait pas dire, vu qu'il n'était au service que depuis sept mois. On lui demanda son nom, dont la terminaison parut étrange ; et un instant après, Catherine, sans être interrogée, ajouta : « Moi,

c'est Catherine Lefrançois que je m'appelle. »
Ils se regardèrent.

A la fin, il se trouva gêné; il reprit : « J' vas voir si Acacie elle n'a besoin de rien... Acacie, c'est ma jument. » Dès qu'il fut dehors, après une hésitation, il sauta en selle, essayant de s'enlever sur les poignets avec agilité. Il hésita encore, et dit : « Mam'selle, combien c'est?

— C'est le plaisir, » répondit-elle en rougissant.

Il répondit : « Ah ! » puis, après une pause : « Alors, merci et bien le bonjour. » Et il partit au grand trot, ayant hâte de ne plus sentir sur lui le regard de Catherine.

Il ne se retourna point. La chaleur était toujours accablante. Sa digestion lente lui rappelait, avec un attendrissement, la bonne soupe qu'il avait mangée. Mais l'oubli du capitaine et ce retour solitaire l'emplissaient d'une mélancolie qui l'affecta jusqu'à la grille du quartier. Il se coucha sur son lit, sans écouter les camarades qui répétaient interminablement, parmi le grincement des rires, le récit de son abandon; et il dormit ou rêva jusqu'à la soupe du soir.

II

Doremus n'était pas le soldat attaché au régiment comme le serf à la glèbe. Né dans les champs, l'air de la grande cour ne lui suffisait point, et chaque soir il sortait avec une permission de dix heures. Le pli était pris : jamais le chef ne lui déchirait son titre, car jamais Doremus ne méritait une punition ; placide et patient, tenant ses effets propres, faisant toute sa besogne exactement et rien de plus, n'attirant l'attention de personne, sachant presque parler à ses supérieurs comme un homme qui a reçu de l'éducation, il se ménageait une existence très douce, un peu à part.

L'espionnage mutuel des bonnes sociétés n'existant pas dans la troupe, il était libre en son isolement, bien vu de ses camarades, sans camaraderies particulières. Il sortait toujours seul et sans autre but que de se promener au hasard par les rues, parfois jusqu'à la Seine, sur les ponts et le long des quais.

Un soir, il poussa plus loin sa flânerie, il remonta jusqu'à la Cathédrale. Comme la nuit

tombait, toute l'architecture de la vieille église était brouillée; mais des raccords de pierre blanche, des coins de moulures, des morceaux de statue restaurés, jetaient sur la façade de mystérieuses taches blafardes comme des reflets de clartés lunaires. Cet effet de crépuscule, qu'aucun rayonnement de gaz ne contrariait, troubla obscurément l'âme sensitive du soldat.

Il fit le tour de la place, où beaucoup de gens, assis sur des chaises qu'on avait tirées des boutiques, parlaient et riaient trop haut. Puis il descendit vers la Seine, bien qu'il fût loin encore de dix heures; et, à l'entrée de la rue, il fut frôlé par une femme qu'il ne reconnut point. Il passait; mais il entendit son nom murmuré : « Monsieur Doremus, » et il reconnut Catherine Lefrançois. Elle portait un tablier qui paraissait très blanc.

« Ah! fit-il, vous voilà? »

Elle répondit : « Me voilà. »

Et comme ils marchaient tous les deux en sens inverse, le chasseur fit demi-tour et accompagna la femme silencieusement.

Mais bientôt il jugea convenable de lui poser des questions, afin qu'elle ne doutât point de son intérêt. Il s'étonna de la rencontrer à la ville. Catherine expliqua que la dame du préfet l'avait envoyé querir pour remplacer la bonne de ses enfants, en congé de trois mois. Elle ajouta : « Est-ce que vous vous promenez sou-

vent par ici ? Moi, j'ai une heure tous les soirs, une fois les enfants couchés. »

Il reprit : « Trois mois... Vous voilà donc à la ville pour jusque pendant les grandes manœuvres. »

Puis il se la représenta, soignant des enfants riches et vêtus de linges fins ; cela l'émut. La paysanne lui parut élevée à une dignité singulièrement respectable. Il eut un accès de timidité. Il dit tout à coup, impérativement : « Mais, c'est qu'il est l'heure que je rentre, et bonsoir, mam'selle. » Et il partit avec la même allure de fuite que le jour de leur première rencontre, quand il avait mis son cheval au grand trot.

Mais il avait perdu l'insouciance de sa flânerie. Lui qui, d'ordinaire, ne pensait à rien, était hanté maintenant d'une idée fixe. Il s'étonnait outre mesure de cette rencontre inattendue, car la monotonie de son existence ne l'avait point préparé aux péripéties fantaisistes du hasard. Il se répétait à satiété les explications de Catherine, et il s'étonnait encore de les trouver simples et naturelles, car la surprise de cette rencontre ne lui paraissait justifiable que par des motifs compliqués et presque miraculeux. Et soupçonnant, sans toutefois formuler ce doute avec précision, que Catherine Lefrançois n'avait pas dit absolument la vérité, il attribuait à son sourire un certain caractère de mystère et d'ironie, significatif d'une intelli-

gence supérieure : de sorte que la paysanne transformée en femme de chambre devenait, pour le rustre soldat, énigmatique, comme une Joconde pour un artiste rêveur et raffiné.

Mais une chose que son entendement n'admettait pas encore, malgré le témoignage des sens, c'était l'identité de la fille qui déployait son linge par-dessus la haie et de cette personne presque distinguée, les mains dérougies, le visage défloré de son hâle. Les deux figures surgissaient tour à tour devant cette intelligence lente, inhabile à improviser les associations d'idées. Il allait de l'une à l'autre sans réussir à confondre leurs traits, évoquant avec un effort la première rencontre, puis la rencontre de ce soir, et revenant à la première, avec la patience inépuisable de l'écolier qui se répète, pour l'apprendre, une leçon qu'il ne comprend pas.

La première apparition, avec le décor de la haie et des toiles blanches, s'était gravée profondément dans ce cerveau où les images rares avaient leurs aises et n'entraient pas en concurrence. Il retrouvait dans sa mémoire la scène tout entière, avec un fini prodigieux de détail : comme ces souvenirs des premières années qui ressuscitent trente ans plus tard, découpés en tableaux nets, dans un cadre de teinte neutre qui semble fait avec l'oubli de tous les événements contemporains. La pensée du beau temps

qu'il faisait ce jour-là, du ciel dur et bleu, du soleil brûlant, de la transparence qu'avaient les ombres et du relief qu'avaient les objets, éclaboussait son souvenir d'une lumière plus intense que nature ; et son image interne l'éblouissait lui-même comme les peintures sincères du Midi éblouissent les gens du Nord qui n'ont jamais voyagé.

Puis il se rappelait aussi les portraits de M. Thiers et du comte de Chambord, et il était plein de considération pour la famille Lefrançois.

Cette haute estime du père qu'il ne connaissait point lui rendit intelligible la métamorphose que la fille avait subie, métamorphose dont il s'exagérait l'importance et qui le troublait comme une transfiguration. Une fois que l'habitude prise de confondre les deux filles successivement rencontrées eut calmé son inquiétude cérébrale, il fit même un effort d'invention : il ne se contenta plus de se rappeler des choses vues, il imagina des choses qu'il ignorait. Il essaya de se représenter Catherine Lefrançois dans le luxe inouï de la Préfecture. Il construisit autour d'elle un palais de fées qu'il décora magnifiquement, avec des instincts d'art rudimentaires. Il mit à la portée de Catherine des objets multiples, d'un usage agréable et superflu, qu'il n'avait jamais aperçus nulle part, mais dont il soupçonnait l'existence. Il

lui attribua des habitudes de propreté extrême et le goût des parfums. Il n'osait point songer à la finesse de ses vêtements; mais il ne pouvait oublier la douceur de sa main qu'il avait touchée. Une à une, il lui ajoutait toutes les perfections et toutes les délicatesses qu'il était capable de supposer. Aucun des désirs que la belle santé blonde de Catherine pouvait inspirer ne s'éveilla en Doremus. Elle l'excitait encore moins par ses mines et sa vivacité de soubrette. La réelle Catherine, la simple fille de campagne, n'existait d'ailleurs plus pour lui. Elle était remplacée par une sorte d'idole qui ne la rappelait que très imparfaitement, déformée par une idéalisation naïve, presque caricaturale.

L'idole une fois sculptée, parée, peinte, Doremus n'y travailla plus. Ces âmes simples n'ont point besoin, comme les nôtres, de retravailler à l'infini les fantômes de leur imagination par des touches successives : elles savent encore achever. Catherine idéalisée resta, dans la pensée de Doremus, immuable, et en une sorte de raideur hiératique. Mais elle habita en lui désormais. Il portait partout avec lui l'Apparition.

Sa vie n'était plus, dès lors, indifférente ni vide. Il n'éprouvait plus le besoin d'aller par les rues. Il respirait au quartier, dont les quatre murs lui paraissaient élargis maintenant. Une grande gaieté vivante se répandait, pour lui seul,

à cause de cette image, sur ces bâtiments moroses, où l'ennui de ne rencontrer que des hommes l'avait accablé plusieurs mois.

Après la soupe du soir, il rêvait couché sur son lit, dans la chambrée silencieuse, où il sentait la présence invisible de Catherine. Elle l'accompagnait aux exercices et aux corvées. Elle le distrayait des fatigues, et il ne pouvait s'empêcher d'avoir pour cette vision bienfaisante une certaine reconnaissance, qui ne s'adressait pas encore à la personne même de Catherine Lefrançois.

Un jour il fut puni, à cause d'elle encore qui le distrayait, pour un mouvement irrégulier. Sa pensée fixe prit alors une teinte de tendresse, et il lui sembla que Catherine venait le consoler sur la planche où il dormait deux nuits. Mais ensuite il fut honteux de la faute légère qu'il avait commise, honteux à cause d'elle, qui cependant n'en savait rien, et il se surveilla plus que jamais pour éviter le retour de cette honte qui lui avait été extrêmement pénible. Aux classes à pied, ce fut Catherine qui présidait à la correction de son maniement d'armes. Il élevait son cœur vers elle, lorsqu'il rectifiait sa position à cheval, s'efforçait de ne chausser l'étrier qu'au tiers du pied, ou donnait, en sautant l'obstacle, le coup de reins qu'on lui avait prescrit.

Mais ce sentiment de gêne, de honte, qu'a-

vait déterminé une première fois la conscience d'une faute commise, subsistait en lui obscurément. Il commençait à souffrir, au bout de sept mois, des promiscuités, et, la pensée de Catherine Lefrançois survenant, il rougissait du couchage pêle-mêle. Catherine lui inspirait un dégoût de la gamelle qu'il attaquait naguère avec un si bel appétit. L'odeur bestiale de la chambrée le réveillait parfois la nuit et l'offensait par le contraste avec un parfum de femme, plutôt deviné que senti. Il conclut, en généralisant, que sa vie quotidienne était grossière, et il conçut pour lui-même un souverain mépris.

Toutes les blessures qui, aux premiers jours de leur vie militaire, font saigner les pauvres bleus, et qui, sur son épiderme de rustre, n'avaient été que des égratignures aussitôt cicatrisées, se rouvrirent. Il eut des souvenirs d'enfance et des regrets de la vie civile. Il écrivit une lettre filiale à la mère Doremus, et, plusieurs jours de suite, il demanda au brigadier de semaine si le vaguemestre n'avait point apporté pour lui de réponse. Le hochement de tête et le haussement d'épaules du brigadier lui donnaient chaque fois un serrement de cœur, moins douloureux qu'effrayant pour ce gars lymphatique, un peu mou, étranger à toute espèce d'accidents nerveux. Et il eut alors la sensation désolante d'un abandon complet : encore une

sensation des premiers jours, qui s'était atténuée, puis éteinte à mesure que sa conscience personnelle se fondait dans la conscience totale du Régiment, et qui se réveillait aiguë, à présent qu'il redevenait une individualité capable de pensée, de sentiment, de souffrance.

Mais il se retournait vers l'image toujours présente de Catherine, et il était apaisé, comme s'il eût retrouvé en elle à la fois le père et la mère jamais revus, la terre qu'il ensemençait, les bœufs qu'il ramenait à l'étable le soir, tous les objets de ses affections natives et profondes.

Et moins que jamais il cherchait à revoir la fille deux fois rencontrée. Elle n'était véritablement pour lui qu'une image, dont la vision miraculeuse pouvait seule calmer son pauvre cœur, sa pauvre intelligence, surmenés par cet afflux de sensations trop délicates et d'idées trop élevées.

Enfin il s'aperçut avec surprise que, justement depuis le jour où le dégoût de la vie militaire lui était revenu, il s'était cloîtré obstinément au quartier. Il sortit de nouveau ; mais il n'osa point passer les ponts, craignant de rencontrer Catherine.

Le lendemain, il sortit encore, et il alla tout droit jusqu'à la place de la Cathédrale, en se répétant le long du chemin, afin d'étouffer son émotion, qu'il avait toutes les chances possibles pour ne pas la rencontrer.

III

Depuis le service en campagne, Catherine Lefrançois avait pensé à Doremus amoureusement.

Avec l'éclat prodigieux de l'uniforme, avec ce luxe de passementeries inutiles, avec les lavages et les astiquages imposés par la discipline, le Soldat devient pour les femmes du peuple ce que Catherine elle-même était devenue pour Doremus : l'être soigné, capable de satisfaire aux instincts de raffinement qui parfois s'éveillent chez ces gens. Le Soldat prête au travail sentimental qui accompagne la naissance de toute affection, et qui fait que jamais nous n'aimons une personne réelle, mais une sorte de personnage légendaire créé par nous-mêmes, à la ressemblance lointaine de quelqu'un souvent à peine entrevu.

Puis, Catherine qui avait une teinture d'instruction primaire, qui avait lu et relu ces petits volumes gaufrés d'or, distribués à l'école solennellement, avec une embrassade du Préfet, retenait certaines idées imprécises et générales,

de bravoure, de chevalerie et de batailles. Et comme cette instruction rudimentaire n'avait fait entrer en sa tête aucune notion de la différence des époques et de la couleur locale, elle ne savait pas distinguer entre les héros vagues de l'histoire et le chasseur Doremus. Le cavalier de deuxième classe était encore pour elle un guerrier. Et notez qu'il avait surgi à ses yeux tout à coup avec un appareil particulièrement martial, guettant à un coin de route des ennemis, tâtant du doigt la détente de sa carabine.

Ensuite, il avait, devant elle, soigné d'une manière touchante sa jument, ne se rappelant qu'il avait faim et soif qu'après lui avoir donné à manger et à boire.

Et enfin il était survenu de nouveau, traînant son sabre sur les pavés, en grande tenue de sortie, avec des gants rêches de peau blanche.

Alors elle avait éprouvé pour lui, comme lui pour elle, de l'admiration, du respect et des sentiments d'une exceptionnelle élévation. Mais elle était allée à lui plus franchement qu'il n'était venu lui-même, avec une conscience nette de son désir; car elle n'était point factice comme le soldat : c'était une fille saine et simple à qui pesait sa virginité déjà mûre pour être cueillie.

Chaque soir, elle revenait à la même heure sur la place de la Cathédrale, quêtant des yeux dans le crépuscule, tressaillant lorsque dans la

rue voisine retentissait la cadence d'un pas militaire, et qu'elle apercevait le dolman de chasseur, d'un si joli bleu pâle à cette heure du jour, que les hommes de troupe semblent vêtus de drap fin comme les officiers.

Et le jour où Doremus se décida enfin à revenir, cette rencontre leur parut si naturelle à tous deux qu'ils se mirent à marcher côte à côte, sans songer à s'accueillir par des paroles d'étonnement.

Ils allaient sans presque rien dire, incapables de trouver des mots pour rendre leur émotion trop compliquée. Parfois, afin de se donner une contenance, ils affirmaient l'un ou l'autre, d'une phrase brève, la fraîcheur du soir après la lourde journée de juillet, ou la beauté continuelle du temps depuis plus d'un mois; ou bien ils s'émerveillaient qu'il n'y eût encore qu'une seule étoile allumée dans le ciel pâle.

« Et ça va toujours? » disait Doremus d'une voix tremblante.

Elle répondait doucement : « Toujours. »

Après un silence qui ne les embarrassait point, car ils ne soupçonnaient point qu'il y eût une nécessité quelconque à ne jamais laisser tomber la conversation, elle reprenait : « Et vous? » Doremus répondait : « Ça va, merci... » Et ils étaient parfaitement heureux.

Ils sentaient tous les deux un invincible besoin d'être aussi près que possible l'un de

l'autre. Elle s'était placée du côté où il portait son sabre, et le long fourreau frôlait sa jupe, heurtait ses jambes. Chaque coup qu'elle recevait lui faisait plaisir.

Lui souffrait de ne pouvoir la tenir par le bras ; mais il craignait de se compromettre, car on pouvait rencontrer des officiers. Ils marchèrent tout droit devant eux jusqu'à un endroit désert, et là Doremus prit le bras de Catherine. Ensuite ils revinrent sur leurs pas, et il la lâcha, avec un soupir. Comme ils se retrouvaient sur la place où ils s'étaient rencontrés, Doremus dit : « Bonsoir donc. » Elle répondit : « Au plaisir. » Et il s'éloigna.

Aussitôt qu'il l'eut quittée, ses dernières timidités tombèrent. Il descendit la rue d'un pas triomphal. Il songeait qu'il n'était plus abandonné, vu que maintenant « il avait une femme ».

Mais le lendemain il réfléchit posément.

Quelques-uns de ses camarades « avaient des femmes », parmi celles casernées dans les maisons mal famées de la ville, et se vantaient d'en tirer profit. N'ayant jamais eu sous les yeux d'exemples que ceux-là, Doremus ne pouvait se faire de l'amour aucune autre idée, bien qu'il eût le pressentiment d'autres plaisirs inabordables, réservés aux hommes d'une essence supérieure, comme les officiers. Et certes, en sa simplicité, il ne voyait à la conduite de ses

égaux aucun reproche. Il aurait fait comme eux au besoin, s'il avait eu coutume de fréquenter les mauvais lieux. Mais il lui était impossible de concilier ces notions grossières de l'amour avec les sentiments que lui inspirait Catherine; et comme il n'était point capable d'apprécier la nature spéciale de ces sentiments, comme il ne remarquait en elle aucune provocation et en lui-même aucun désir, il lui sembla qu'il y avait là une sorte d'anomalie dont il se jugeait un peu humilié, et qu'ils étaient tous les deux des êtres à part, sans doute déshérités.

Cette inquiétude sourde atténua sa joie, mais il crut naïvement qu'il était obligé de demander à Catherine un rendez-vous autre part que dans la rue, et il emprunta deux francs à un engagé conditionnel de son escadron, pour louer une chambre.

Ce soir-là, lorsqu'il rencontra Catherine, il lui dit simplement comme tous les soirs : « Ah ! vous voilà... » et elle répondit : « Me voilà. » Mais lorsqu'ils se touchèrent la main, ils comprirent, elle que ce serait pour aujourd'hui, et lui qu'elle consentait.

Ils se mirent en route, et ils paraissaient marcher au hasard, mais en réalité ils se dirigeaient vers une rue écartée, où Doremus savait trouver un abri pour leur pauvre amour, et un nid à bon marché.

A mesure qu'ils approchaient de la misérable

rue hospitalière, toujours muets, ils ralentissaient le pas et n'avançaient plus qu'à regret. Doremus reconnut la nécessité de poser à Catherine une question précise, et chercha des mots. Il dit enfin : « Peut-être bien que vous êtes fatiguée. » Elle ne devina pas l'intention et secoua la tête. Doremus ne se découragea point et reprit doucement : « Peut-être bien que vous aimeriez à vous reposer dans une chambre. » Elle rougit. Alors le cavalier changea complètement d'allures, et inhabile à rendre par ses manières comme par son langage les nuances de son sentiment, il prit à faux les airs vainqueurs d'un troubade en bonne fortune. Il souffla son haleine au visage de Catherine et lui parla dans le cou, d'un bon lit. Elle fut blessée sans bien démêler pourquoi, mais elle répondit tout bas : « Oui. » Aussitôt, violemment ému par ce consentement exprimé, Doremus redevint timide, gauche ; et ils se turent tous les deux, dans une grande tristesse.

Ils étaient arrivés au bas de la rue, qui tout à coup se dressait devant eux en perspective montante, entre deux murs noirs, troués de fenêtres dont le flamboiement avait des rougeurs de fournaise, et semblables à ces vieux murs, seuls restés debout, qui masquent des ruines effondrées dans un incendie.

Ils s'arrêtèrent un instant, mais ni l'un ni l'autre n'osa reculer ; et ils se mirent à monter

la rue à pas comptés, marchant au milieu de la chaussée, l'un à droite, l'autre à gauche du ruisseau.

Ils passèrent devant une maison où deux croisées étaient ouvertes au premier étage, laissant apercevoir des gens attablés dans une salle commune, laissant tomber dans la rue une musique de bastringue. Doremus murmura : « Voulez-vous entendre de la musique une minute? » Elle répondit un peu plus vivement que de coutume : « Oh! non. » Et il répliqua : « Ah! pardon. » Puis ils redescendirent toute la rue sans se presser.

Ils errèrent encore quelques instants. Doremus hasarda : « Voilà bientôt qu'il est l'heure de rappliquer. » Elle répondit : « Neuf heures seulement qui vont sonner.

— Oui, dit-il; mais j'ai mes bottes encore qui ne sont pas astiquées pour demain l'école de régiment.

— Ah! » fit-elle. Et elle s'arrêta.

Alors il lui prit la main, balbutiant : « Ce sera donc pour une autre fois. » Elle sourit et dit : « Ce sera pour une autre fois. »

IV

Ils se promenaient ensemble tous les soirs. Pour quitter plus tard son étrange amoureux, Catherine l'accompagnait maintenant vers le quartier, jusqu'à la rive gauche de la Seine. Les quais, absolument déserts de ce côté, lui plurent, et, dès lors, ce fut là qu'ils se rencontrèrent, car elle venait au-devant de lui.

Ils allaient le long des trottoirs. Ils s'accoudaient parfois au parapet et regardaient le fleuve couler, sensibles encore à la poésie des clairs de lune.

Souvent la lumière des ciels d'été était si crue et si pénétrante qu'ils se garaient des passants comme en plein midi. Alors ils poussaient jusqu'aux ombrages du Cours-la-Reine, qui, à quelque distance, se massaient. L'étendue et la largeur de l'allée étaient superbes, et le balancement des vieux arbres inquiétait comme le geste d'un géant qui s'étire. C'était une vague impression de grandiose et de nocturne; et là, les vivants qui pensent et qui aiment se sen-

taient égarés parmi les mystères d'une vie végétative, que trahissaient des bruissements emportés par des souffles.

Soudain, un sifflet strident, le passage, entre les troncs et les branches, d'une lanterne rouge, le halètement d'une locomotive asthmatique. Et c'était comme en ces allées de vieux parcs, qu'une voie de chemin de fer a coupées. D'ailleurs, pour Doremus, le voisinage des wagons et des machines ne gâtait rien. Il ne s'apercevait même point que cela troublât la paix de cette grande allée illuminée par la lune, et où l'ombre portée des objets ressemblait plutôt à une réverbération dans une eau parfaitement tranquille.

Catherine grandissait encore à ses yeux. Elle empruntait quelque chose à la majesté des plantations et à la religion de la nuit.

Quelquefois, ils franchissaient la rangée des arbres et s'avançaient jusqu'à la berge. Ils goûtaient alors des sensations très fines à la vue d'une feuille détachée, qui tournoyait un instant, puis se posait sur l'eau comme un oiseau et se laissait emporter sans bruit. Ils écoutaient, l'oreille tendue, l'imperceptible froissement d'étoffe des herbes. Et cela leur faisait presque mal. Cela les écœurait comme des friandises trop douces. Un soir qu'il faisait très chaud, ils s'étreignirent un instant et ils eurent des larmes dans les yeux, parce qu'un gamin s'était

déshabillé sur la rive et barbotait dans l'eau voluptueusement.

Le glissement muet des trains de bois et des grands bateaux plats leur donnait l'impression d'une douceur universelle, d'une entente des choses entre elles pour ne pas se heurter, et pour ne pas faire de fracas. Et lorsqu'ils voyaient ces bateaux s'amarrer, ils étaient émus à la pensée du profond sommeil où allaient tomber enfin ces paisibles mariniers de rivière, qui tout le jour avaient plongé dans l'eau leur gaffe d'un mouvement infatigable et régulier.

La sympathie des deux amants s'adressait même au bateau qui allait dormir aussi, après avoir glissé au fil de l'eau tout le jour.

Ils finirent ainsi par espérer qu'ils pourraient un soir être l'un à l'autre, sous le dais de ce ciel pur, en présence de cette eau qui coulait.

Ils osaient maintenant s'asseoir sur la rive, dans la fraîcheur humide, et ils se prenaient les mains pour s'essayer aux enlacements; Doremus frôlait de sa joue la manche de Catherine pour s'enhardir aux baisers.

Oh! pourquoi ne s'oublièrent-ils pas jusqu'à s'aimer complètement? Pourquoi le jour où Doremus ouvrit ses bras plus grands afin de prendre tout entière celle qu'il chérissait et de la serrer contre lui, le jour où ses lèvres rencontrèrent celles de Catherine et non plus l'é-

toffe de sa robe, pourquoi eut-il la vision des amours vagabondes exilées dans les fossés de fortifications et sur les bancs de promenades publiques, pourquoi son désir étouffé par la pudeur d'une passion trop purifiée méconnut-il les encouragements et la complicité de l'ombre, des brises, des parfums, dans cette nuit où il était contagieux de s'aimer? Car enfin, s'ils avaient échangé une fois le baiser des bêtes, leur amour serait retombé à terre, à la portée de leurs cœurs humbles, et ils auraient joui du bonheur qui était fait pour eux : au lieu qu'ils continuèrent à souffrir de leur appétit inconscient d'exquises tendresses et de leur extraordinaire surmenage sentimental.

Cependant Catherine, dont le désir était plus précis, ne renonçait pas à se donner. Et puisqu'ils n'avaient pu se posséder encore ni dans l'inacceptable bouge ni sous les ombrages déserts du Cours-la-Reine, elle l'introduisit un soir dans sa chambrette de bonne.

Doremus s'était laissé conduire sans étonnement et sans peur jusqu'au palais officiel. Il monta docilement l'escalier de service, derrière Catherine, souriant des précautions qu'il fallait prendre et tenant son fourreau de sabre tout droit, pour ne point heurter les barreaux de la rampe. Mais devant la porte entr'ouverte il s'arrêta court. « Entrez vite, » dit-elle. Il entra. Elle ferma la porte. Il resta debout, tenant

toujours son sabre comme dans l'escalier, conservant d'ailleurs une position militaire, et n'osant enlever son lourd shako, puisque les soldats doivent attendre, pour se découvrir, l'ordre de leurs chefs. Et, l'œil fixe, il ne distinguait rien dans la modeste chambre à peine aérée par un vasistas, écrasée par le toit en mansarde, éclairée par une seule bougie dans un chandelier de cuisine en cuivre. Il y avait en face de lui le lit tout blanc, un lit de fer presque pareil à celui où il couchait lui-même dans la chambrée. La muraille aussi était blanche, vêtue d'un crépi de chaux immaculé.

« Débarrassez-vous donc, monsieur Doremus, » insista Catherine d'une voix douce.

Il répondit très bas : « Oui, mademoiselle, » et il retira son shako et son sabre par obéissance. Mais il était encore plus embarrassé avec ces deux objets à la main. Il chercha où les poser, et avisa une caisse carrée en bois blanc. Il s'assit sur le couvercle, tout à côté de ses effets, très loin de Catherine.

Puis il déplaça un peu son siège, parce qu'il avait contre lui une robe pendue — cette robe que portait Catherine le jour où elle lui avait servi à manger.

Et enfin il fut installé, les bras ballants, juste en face d'elle; alors ils se regardèrent en souriant, et comme de coutume ils ne trouvèrent rien à se dire. Elle vit tout de suite que ce se-

rait ici comme ailleurs, et aussitôt elle fut désespérée de l'avoir amené.

« Vous savez, dit-elle, vous ne pourrez pas rester ici longtemps. »

Il répondit tranquillement : « Oh ! non... » et, soulagé, il fit pour la première fois des frais de conversation : « Vous êtes bien commodément... C'est gai ici... » Il se mit à jouer avec son sabre, puis s'apprêta à rattacher le ceinturon.

« Voulez-vous que je vous aide ? demanda-t-elle.

— Merci. »

Il se leva. Elle l'accompagna jusqu'à la rue, mais ne le suivit point.

V

Avec cette logique des enfants, qui est étroite et irréfutable, Doremus conclut qu'il n'avait pas d'amour pour Catherine Lefrançois, et cessa de la voir. Il accepta cette conclusion sans révolte, mais avec tristesse. Il était de nouveau à l'abandon. Il avait perdu à la fois sa prétendue maîtresse et tout ce qu'elle avait un instant remplacé pour lui : la femme elle-même

lui manquait, à lui naguère sobre d'amour et de vin, comme la plupart des soldats.

Il avait perdu la ressource de ses vieilles habitudes. Il ne se promenait plus, car il ne rencontrait plus dans ses flâneries que l'ennui et l'isolement. Le dégoût des choses militaires, qu'avait déterminé en lui son accidentel affinement, était irrémédiable. Il s'était, sans utilité, détaché du Régiment comme une branche qu'on a cueillie pour rien et ensuite jetée à terre.

Il devint complètement inactif et apathique, s'endormant en plein midi, avec l'appétence de glisser au néant sur la pente du sommeil, comme les dormeurs obstinés des neiges polaires. Il était la proie facile de cette langueur et de cette consomption qui sévissent dans les casernes comme autrefois dans les cloîtres. Pourtant son intelligence n'était pas annihilée toute, et poursuivait interminablement une maladive rêvasserie.

Brusquement, à l'instant même où il se laissait aller tout à fait, l'idée fixe de Catherine revint s'emparer de lui avec une autorité violente. L'image se planta dans son cerveau comme avec des clous.

Oh! nous qui avons de notre âme une connaissance anatomique; nous à qui toutes les extrêmes bizarreries des sensations et des désirs apparaissent expliquées par des causes simples et des influences naturelles; nous qui,

au bord de la folie, saurions peut-être nous analyser encore, et peut-être éprouverions moins de vertige que de curiosité, nous avons peine à concevoir l'espèce d'effroi intellectuel qui devait saisir cette pauvre brute, au retour inattendu, injustifiable, de l'image féminine dans son cœur, dont il avait, avec le dogmatisme de sa naïveté, décrété l'indifférence.

Et il faut nous rappeler les croyances des anciens peuples jeunes, qui, religieusement épouvantés par les surprises de l'inintelligible psychologie amoureuse, supposaient une intervention de divinité, une Vénus vengeresse, une possession de démon.

Ce fut un fiévreux désarroi, dans ce cerveau si primitif que les images trop intenses ne s'y distinguaient pas toujours bien des réalités, et que les apparitions rêvées de cette femme — qu'il aimait, sans le savoir, d'un amour hors de sa portée — tournaient à l'hallucination. Ce fut un cauchemar de démence, le choc de contradictions réalisées, car enfin, pourquoi l'obsédait-elle, cette femme, du moment qu'il ne l'aimait pas? Et il souffrait de tout le corps, de la tête surtout. Il demeurait immobile, comme les bêtes malades, le regard fixe, avec l'apparence de la stupidité.

Mais, à force de placide résignation, il ne s'effraya plus de sa démence; il assista, très calme, à son propre délire, admettant qu'il était

né dans son cœur un sentiment extraordinaire, hors nature, qu'il n'essayait point de comprendre, mais auquel il n'essayait plus de résister.

Si bien qu'un soir il se mit en route, le dos voûté, et monta jusqu'à la place de la Cathédrale, comme s'il avait donné rendez-vous à Catherine Lefrançois.

Il l'aperçut en effet de loin : elle semblait l'attendre. Il fut pris d'un tremblement, son cœur se contracta, et ces accidents encore inéprouvés lui parurent les symptômes d'une maladie mystérieuse, mortelle.

Catherine devint toute pâle, puis très rouge. Ils se mirent à cheminer tous les deux sans rien dire, la tête basse, exprimant par leur silence et par leur accablement leur résignation au mal incompréhensible qui les travaillait — mal sans issue, puisqu'ils venaient de reconnaître l'inutilité, l'impossibilité d'une séparation.

Et ils recommencèrent à se rencontrer ainsi tous les soirs, et à errer ensemble dans les rues avec une grande tristesse morne. Ils recommencèrent à s'aimer avec des battements de cœur, des oppressions, des brouillards devant les yeux, incapables de dégager l'enivrante volupté de leurs troubles nerveux, incapables de savourer les délices de leur passion pure, qui n'était pour ces cœurs élémentaires qu'un intolérable martyre.

VI

En cette vie désorientée, où les choses du quartier ne comptaient plus, le départ pour les manœuvres, départ prévu, et dont la date était fixée depuis des semaines, fut pour Doremus un événement inattendu et terrible. Il lui sembla que le Régiment, d'où il s'était retranché lui-même, le ressaisissait inopinément, avec des idées de vengeance. C'était un retour de déserteur empoigné par la gendarmerie : et les deux hommes qui marchaient à sa droite et à sa gauche dans le rang lui faisaient l'effet de gens qui viennent de vous mettre la main au collet.

D'ailleurs, aucune souffrance, aucune mélancolie. Rien que la sensation d'être emporté, avec un contentement obscur de savoir que toute résistance est inutile.

Des paysages indifférents défilaient, à des allures diverses, suivant le trot ou le pas des chevaux. Comme Doremus ne faisait ni réflexions ni raisonnements, il ne percevait que des impressions successives, et aucun lien entre elles. Tout à coup, il sentait qu'au-dessus de lui le

ciel était bleu. Puis un étouffement d'ombre et un souffle plus frais lui annonçaient la tombée du soir. Quelquefois, à cause de la sueur qui lui ruisselait sur le visage, il se rappelait qu'il était depuis une heure en plein soleil. Il se trouvait à cheval, sans y prendre garde, conduisant, avec une habitude transformée en instinct, sa monture, qui obéissait aux commandements. Tout à coup il succombait à l'éreintement : c'est qu'on avait manœuvré tout le jour et que l'heure du repos venait de sonner; alors, il tombait endormi, n'importe sur quelle botte de paille, n'importe dans quelle grange. Ou bien il frissonnait, une fraîcheur lui prenait les tempes, comme si on lui avait appliqué là deux larges pièces d'argent toutes froides : c'est que les escadrons galopaient et se battaient à travers la plaine, c'est que les trompettes avaient sonné la charge, et que la jument Acacie s'était emballée d'elle-même, à la sonnerie connue.

L'image de Catherine, qui l'avait si cruellement obsédé lors de leur première séparation, s'était effacée cette fois à la minute même où ils se disaient adieu. Doremus ne prononçait plus son nom tout bas. Il ne pensait jamais à elle, et pourtant il souffrait de ne plus la voir. Mais il en souffrait dans une inconscience absolue, comme d'une blessure interne que son toucher ou sa vue n'auraient pu explorer. Sa douleur était complètement matérialisée, se ré-

duisait à la sensation d'une pierre très pesante sous l'écrasement de laquelle il étouffait. Cela ne se distinguait point des autres sensations douloureuses que la fatigue lui causait, crampes ou courbatures, et le tout s'apaisait à la fois durant les dix heures de sommeil lourd où chaque nuit il s'anéantissait.

Un matin, il eut une impression de convalescence. Le jour précédent, les troupes s'étaient reposées, et son sommeil de la nuit s'était prolongé toute la journée, tandis que de la pluie rafraîchissait la campagne.

Cette fois, le travail excessif du matin et de l'après-midi, les charges, la bataille quotidienne, l'interminable étape, rien ne le lassa. Son corps était assoupli et fortifié par l'entraînement des premiers jours, et il se réveillait transformé, redevenu comme jadis une brute vigoureuse.

Le soir, on établit les cantonnements dans un village en fête. C'était l'assemblée. Les paysans, venus des hameaux voisins, avaient des guipures blanches au col de leurs bourgerons bleus, et dans la cour des fermes, ou même sur la grand'route, les carrioles dételées attendaient, les brancards en l'air.

Le cabaret unique de l'endroit était plein de gens qui mangeaient ou qui jouaient aux cartes, au milieu d'une fumée âcre de tabac et d'une vapeur de ragoûts.

Mais la jeunesse dansait déjà dans une cabane en planches, qui n'avait pour parquet que la terre battue, et où l'orchestre, composé de trois musiciens, était installé sur une espèce de balcon, en l'air, que l'on atteignait par une échelle.

Lorsque les chevaux de l'escadron furent attachés sous le hangar où ils devaient passer la nuit, les chasseurs firent invasion dans le bal, et tous les danseurs s'arrêtèrent pour admirer leurs tresses noires et leurs boutons d'argent.

L'odeur saisissante et aigre qui se dégageait de cette foule souleva en Doremus un dernier dégoût, car il se rappelait je ne sais quel parfum délicat. Mais cela lui montait à la tête en même temps que cela le prenait à la gorge, et il s'enivrait peu à peu, comme on s'enivre du gros vin qui vous a un instant répugné, et dont on a plus soif à mesure qu'on boit davantage.

Alors il se mit à tourner comme les autres, saisissant au hasard des tailles épaisses, sentant des poitrines de filles robustes qui avaient chaud contre lui.

Deux heures plus tard, il se roulait dans sa litière, et le lendemain il s'éveillait dispos, à son aise, comme délivré d'un poids.

Or, le même jour, Catherine Lefrançois quittait la ville et retournait vers son village. Elle portait son ballot dans une serviette nouée aux

quatre coins, et elle pleurait en marchant : car le régiment devait revenir le surlendemain, et elle partait trop tôt pour revoir une dernière fois celui qu'elle aimait. Et puis cela lui paraissait dur de reprendre le travail des champs, de gercer de nouveau ses mains à la lessive et de les noircir dans la terre : car la femme se dégrossit plus vite et plus complètement que l'homme, même parmi les gens de campagne, et rien que pour avoir aimé ainsi pendant quelques semaines au delà de ses moyens et de ses forces, elle revenait affinée et souffrante à jamais.

Tandis que Doremus rentrait au quartier, insouciant et heureux, bien portant et brut, content de retrouver chaque chose en sa place et de reprendre sa vie de monotones habitudes, comme les gens qui reviennent d'une permission trop longue, et à qui la chambrée manquait.

Et en effet, il était allé en permission dans un pays féerique, mais dont l'atmosphère trop épurée ne s'appropriait point à l'aliment de ses rudes poumons.





La Légende de Saint Jean de Vespignano

BIEN que le bourg de Vespignano, où Giotto le peintre naquit, soit peu de chose, il s'y trouvait, en ce temps-là, deux ou trois familles fort aisées, et, dans l'une d'elles, un fils nommé Jean, qui, à dix-sept ans, donnait les plus magnifiques espérances, ou, pour mieux dire, faisait déjà l'universelle admiration.

Il était si beau et si bien fait que jamais les peintres de fresques, en dessinant la figure de saint Sébastien, n'ont imaginé de formes plus sveltes, de lignes plus élancées, ni de contours

plus délicats. Ses yeux étaient bien écartés l'un de l'autre et se retroussaient vers les tempes : la couleur en était si pareille à celle des plus pâles violettes que son regard évoquait l'idée d'un parfum.

Mais ce n'est point cette beauté physique et périssable que l'on admirait en lui.

Il était si bon, si charitable, que nul ne se souvenait de l'avoir imploré en vain. Il essuyait les larmes de ceux qui pleurent, alors même qu'il ne les connaissait pas.

Mais ce n'est pas non plus pour sa bonté, pour sa charité inépuisable, qu'il était célèbre à Vespignano, et même à Florence.

Il avait mérité cette gloire par l'élévation de son esprit qui se détachait sans effort de tous les intérêts humains. L'exil de la vie ne pesait pas à cette grande âme, qui semblait libre de son corps bien avant l'heure de la mort libératrice. Elle n'avait cure de l'amour, qui n'est cependant point défendu aux âmes de cet âge-là. Elle n'avait cure de l'amitié, qui est leur plus honnête plaisir et leur plus chère illusion. Si ses proches, plus attentifs, ne se fussent inquiétés pour lui de sa boisson et de sa nourriture, sans doute que Jean de Vespignano eût oublié de manger et de boire : il ne s'inquiétait, quant à lui, que des choses éternelles.

L'avenir de ce jeune homme était d'avance tout indiqué, pour cette existence et pour l'au-

tre : il devait étudier, entrer dans les ordres, y donner tout naturellement l'exemple de toutes les vertus ; en sorte que les moins prophètes pariaient déjà pour son bonheur futur, et lui promettaient la béatification officielle pour couronnement de sa brillante carrière.

Ne jouissait-il pas du Paradis dès à présent, puisqu'il ne s'occupait ici-bas que des choses qu'on dit être l'occupation des élus dans le ciel ? Il contemplait Dieu face à face. Il s'entretenait avec lui familièrement. Quoi de mieux, pour ne pas souffrir de la vie, que de ne la pas vivre ? Il est surprenant que si peu d'hommes s'en soient encore avisés. Jean de Vespignano remerciait Dieu chaque jour de lui avoir accordé ce privilège, et ses prières étaient plutôt des actions de grâce.

A la vérité, il était trop bon et sincère chrétien pour dire, comme le Pharisien de l'Évangile : « Mon Dieu, je vous sais gré de m'avoir donné toutes les vertus. » Mais il disait tout de même quelque chose d'approchant : « Mon Dieu, je vous rends grâces de m'avoir, en me créant homme, fait aussi peu homme que possible ; de ne m'avoir rendu sensible à aucun attrait du sexe ni du cœur ; de m'avoir doué d'une nature angélique plutôt qu'humaine, si je puis m'exprimer de la sorte sans tomber dans le péché d'orgueil. »

Son père l'envoya étudier à la célèbre uni-

versité de Padoue. Il y fut accueilli avec respect par ses condisciples comme par ses maîtres. Un seul d'entre ceux-ci se permit quelques réserves à son égard. C'était un homme terriblement laid et déplaisant, nommé Renaud de Brescia, qui avait des verrues plein le visage, et qui s'affublait, en toute saison, d'une vieille houppelande fourrée. Il était fort savant, et capable, aussi bien qu'un autre, de prendre sur terre l'avant-goût du Paradis; mais il affectait, au contraire, de vivre comme le premier venu, il ne dédaignait point les plaisirs vulgaires, et il ne se mettait pas jalousement à l'abri des petits chagrins méprisables. Il disait que nous ne connaissons l'Éternel que par son œuvre transitoire, dont nous sommes. Il attachait moins de prix à une vertu surhumaine qu'à un sentiment modestement humain. Il prétendait que le dessein de Dieu est que les anges soient des anges, et les hommes, des hommes; et il n'admirait pas autrement Jean de Vespignano de se tenir à cheval sur les deux natures. Ce fut là son expression propre. Au reste, il avait une façon ironique de parler qui déconcertait. Les plus subtils ne démêlaient point s'il se moquait.

Jean donna une preuve bien louable d'humilité : car au lieu de faire grise mine à ce maître, qui était le seul qui ne l'adulât point, il lui témoigna une vénération, une confiance

particulières. Il écoutait, il retenait les moindres paroles de Renaud, il les méditait dans la solitude; et un soir il ne put dormir, parce que le vieux maître avait dit : « On ne fixe pas soi-même sa destinée. On n'échappe pas comme on veut au train des choses. La Providence, qui est malicieuse, trouve des biais pour vous rattraper. »

Or, peu de temps après, cette parole fut vérifiée.

Jean se promenait volontiers sous les arcades qui sont de part et d'autre des rues, et qui donnent à Padoue l'aspect d'un grand cloître : c'est pourquoi il aimait cette ville. Il se promenait toujours seul, et tantôt il lisait dans un livre, tantôt il méditait. Les objets qui se présentaient à sa vue ne le divertissaient point, car il ne les voyait pas, et il pouvait même passer auprès de l'église qu'on élevait alors à saint Antoine, sans prendre garde si les ouvriers avaient ajouté quelques pierres nouvelles et si les coupoles, béantes encore, promettaient de se refermer bientôt. Mais ses yeux pâles étaient d'autant plus beaux qu'ils ne se reposaient sur aucun objet matériel, et qu'ils se noyaient dans les contemplations infinies.

Un jour, comme il s'était ralenti, puis arrêté, et qu'il songeait, il fut troublé à l'improviste par le sentiment qu'une personne vivante s'était arrêtée près de lui et le regardait. Il baissa les

yeux; il aperçut une jeune fille de Padoue, nommée Rosalie, qui le regardait en effet avec admiration. Mais dès qu'il baissa les yeux sur elle, dès qu'elle vit ces yeux, plus beaux que toute la beauté de son corps, elle oublia de l'admirer, et elle l'aima. Et il devint, en moins d'un instant, plus nécessaire à la vie de cette jeune fille que l'air même qu'elle respirait.

*
* *

Quelques jours plus tard, il fut informé que Rosalie était tombée dans une langueur mortelle; puis que les médecins l'avaient abandonnée; et enfin que les prêtres étaient venus pour l'entendre en confession et lui administrer le viatique. Mais elle refusait les secours de la religion, et elle ne faisait que répéter le nom de Jean, en guise de répons aux prières des agonisants.

Certes, il fut plus surpris que touché d'avoir inspiré cette passion. Mais un scrupule de conscience lui vint. A cause de lui, une belle jeune fille allait mourir — ce n'était rien : mais une âme allait se perdre! Cela le troubla si fort qu'il ne s'en fia plus à ses propres lumières, et il consulta son maître, Renaud de Brescia.

Le vieux savant eut le tact de ne point triompher que sa prédiction se fût si vite accomplie. Il reçut Jean de Vespignano avec plus de bienveillance qu'à l'ordinaire. Il fut paternel, point ironique; et contrairement à son habitude, qui était de tout révoquer en doute, il affirma que le devoir, en telle conjoncture, ne saurait être douteux. Jean devait, à tout prix, sauver cette existence et cette âme. Il devait renoncer, pour elle, au projet qu'il avait caressé de renoncer au monde, et c'est ce renoncement-là qui serait plus agréable à Dieu.

Jean vit bien que le maître avait raison; il en fut affligé, mais il n'hésita pas trop longtemps. D'abord, le temps pressait. Puis le sacrifice lui parut sublime, et sa charité en fut séduite. Il se rendit chez Rosalie, qui était sur le point d'expirer.

L'effet de son intervention fut presque miraculeux. La mourante se leva sur son lit, et sourit comme un enfant qui s'éveille. Il n'eut pas besoin de lui dire pourquoi il venait. Le prêtre, qui était là pour l'extrême-onction, bénit des fiançailles précipitées. En présence de la famille et des serviteurs assemblés, Jean et Rosalie se donnèrent le baiser de paix, sur les lèvres. Et tous les témoins tressaillirent de joie, car c'était un jeune homme pur et vierge, qui effleurait, pour la première fois, les lèvres d'une jeune fille aussi pure et vierge que lui.

Le mariage fut célébré, en grande pompe, dans la cathédrale inachevée de Saint-Antoine; et, après la cérémonie, les époux, vêtus de blanc, s'en allèrent dans une petite maison de campagne que les parents de Rosalie possédaient, à peu de distance de la ville.

Dans les premiers jours, Rosalie semblait renaître. Elle avait repris ses couleurs et son animation. Elle regardait Jean, et des larmes lui jaillissaient des yeux, puis elle riait. Elle l'emmenait promener, en le tenant par la main. Elle cueillait des fleurs aux bords des ruisseaux, et les lui donnait, surtout des pervenches, et elle lui disait : « Tiens, si tu veux connaître la couleur de tes yeux, regarde ces petites fleurs : elles sont pareilles, et c'est pourquoi je les aime. — Oui..., » répondait l'époux distraitement. Et il songeait au mystère de la Très Sainte Trinité.

Le bonheur de l'épouse était si grand qu'il se suffit d'abord, et qu'elle ne prit garde ni à cette froideur ni à ces distractions. Mais elle dépendait trop intimement de celui à qui elle s'était unie d'amour, pour ne pas refléter bientôt sa mélancolie. Peu à peu, elle cessa de parler, de rire. Elle perdit sa belle santé, son teint clair, presque aussi vite qu'elle les avait recouvrés. Elle ne cueillit plus de pervenches et ne les offrit plus à Jean, par crainte de l'importuner. Mais elle ne se plaignit pas non plus, elle ne

lui fit pas de reproches. Elle ne pouvait pas oublier toutes les obligations qu'elle lui avait. Elle lui dit seulement un jour, pour l'avertir, parce qu'il ne s'apercevait de rien : « Jean, je crois que je vais recommencer de mourir. »

*
* *

Alors, il vit clair et il fut épouvanté; mais il ne sut rien faire de mieux que de s'en aller à Padoue consulter encore maître Renaud.

« Quel est le fruit de mon sacrifice ? lui dit-il avec amertume. J'ai détourné ma vie de son chemin. J'ai offert à une femme ma chasteté, que je voulais réserver à Dieu, et voici pourtant que mon épouse se flétrit et qu'elle se fane, et qu'elle va mourir quand même !

— C'est, lui répondit Renaud, qu'elle t'aime et que tu ne l'aimes pas.

— Qu'y puis-je ? répliqua-t-il. Je lui ai donné ce que je pouvais lui donner de moi. Mais qui est maître de ses sentiments ? Qui peut aimer ou non, à son gré ? Donc, je ne suis pas responsable, si je ne l'aime point.

— Cela est juste, répondit le maître, et ta conclusion est parfaitement déduite, selon les principes et les lois de la raison. Prends garde

cependant que cette parole, si juste et si raisonnable, ne devienne un jour ta condamnation.

— Comment cela serait-il? dit Jean étonné, mais avec une humilité si vraie que le vieillard prit pitié de lui.

— Si tu n'es pas maître d'aimer, lui dit-il, c'est donc que l'amour est, comme la grâce, entre les mains du Seigneur. Supplie-le qu'il te l'accorde. Mais tu n'as jamais prié Dieu que pour le remercier de t'avoir fait différent des autres. Je crains, en vérité, qu'il ne t'ait exaucé pour ton châtiment, et qu'il ne t'ait fait, en toutes choses, trop différent d'eux. »

Jean retourna vers sa maison de campagne, triste, mais un peu réconforté. Il priait ainsi : « Mon Dieu, faites-moi la grâce d'aimer. » La nuit tombait, il s'en allait dans l'obscurité. Il sentait des choses vagues et douces, et concevait de l'espérance. Il se disait : « Peut-être qu'en la revoyant, tout d'un coup mon cœur se fondra. »

Il s'étonna de ne voir aucune lumière aux fenêtres. Il entra. La maison était vide. Il eut une grande inquiétude, mais cette inquiétude lui fut une cause de joie. « Peut-être, se dit-il naïvement, que je commence à l'aimer, puisque je suis inquiet de ne pas la trouver dans la maison. »

Il parcourut le jardin. Un vent léger lui frôla le visage, et il connut les odeurs du printemps.

Il en était tout enivré et hors de lui, lorsque dans un petit bois voisin, au bord d'une source, il découvrit enfin Rosalie. Elle s'était agenouillée là, pour prier, et elle y était morte doucement. Ses yeux étaient encore ouverts; ils n'avaient pas perdu l'expression, et la vue de ces beaux yeux morts inspira enfin l'amour à Jean de Vespignano, comme la vue de ses propres yeux l'avait inspiré naguère à Rosalie : et c'est ainsi que sa prière fut exaucée.

Il prit le frêle corps entre ses bras, le porta sur le lit nuptial, et demeura toute la nuit à le contempler amoureusement. Au matin, vinrent des gens qui l'ensevelirent.

La légende rapporte qu'après cette cruelle épreuve, Jean, bien qu'il fût libre, n'entra point dans les ordres. Il ne se maria pas non plus, par respect pour la mémoire de Rosalie. Mais, comme il était beau, plusieurs femmes l'aimèrent. Et il se rappela l'exemple de Marie l'Égyptienne, qui avait si peu d'orgueil de sa chasteté, qu'elle offrit son corps au batelier, pour prix du passage.







Le Zitello

LORSQUE Giotto peignit à fresque la chapelle de l'Arena, élevée à Padoue sur les ruines d'un amphithéâtre romain, ses nombreux élèves l'aidèrent à illustrer cet humble toit, à baigner d'azur les parois et la voûte, à susciter dans cette atmosphère de Paradis des personnages qui rayonnent d'une clarté surnaturelle.

Les plus habiles disciples demeuraient à côté du Maître; et ils ne se départaient guère d'une oisiveté respectueuse : qui donc l'aurait pu seconder utilement, lorsqu'il osait peindre la timidité divine de cette Vierge enfant qui gravit les degrés du temple d'un pas si majestueux et si léger, lorsqu'il osait peindre la mystique douleur des anges, la confusion et l'affolement de leur vol à l'entour de Jésus mort ?

Au contraire, les plus novices travaillaient comme des manœuvres, préparant la scène du Jugement dernier, où Giotto ne se réservait qu'une figure de Christ jeune environné d'apôtres. Et ils exerçaient leur fantaisie à imaginer des types de damnés ou d'élus, qu'ils groupaient de part et d'autre de la porte, les uns du côté gauche, les autres du côté droit.

Un certain Jean-Philippe, né à Vicence, était considéré unanimement comme le plus médiocre de ces apprentis, bien qu'il montrât quelque talent dans l'exécution des Bienheureux. Il passait de plus pour stupide, parce qu'on pouvait rire de lui à satiété sans le tirer de son indifférence. Prenait-il part de bonne grâce aux railleries dont il était l'objet? Son mutisme signifiait-il dédain, humiliation ou rancune? Rien ne se lisait dans ses yeux longs, étroits et retroussés, dans ses yeux tristes et si pâles qu'on ne savait point s'ils étaient décolorés du bleu ou du gris; rien ne se lisait sur son visage aux traits fortement marqués, au gros nez profilé en double courbe, aux épaisses lèvres, au bas front alourdi de cheveux noirs et plats, qui à leur extrémité seulement ondulaient.

Enfin, bien qu'il eût vingt-quatre ans accomplis, on affirmait qu'il n'avait jamais fréquenté de femmes et qu'il vivait farouchement seul : ce qui l'avait fait surnommer le *Zitello,* c'est-à-dire le garçon.

Jean-Philippe cependant n'était point la brute que l'on croyait; mais il avait l'esprit lent et tellement simple qu'il ne pouvait sentir ou penser deux choses à la fois. Il méritait le nom d'artiste, car, dès qu'il montait aux échafaudages, une ivresse le prenait à se voir ainsi hors de terre, perdu en cette atmosphère d'azur artificiel que son maître créait dans la chapelle autour de lui : mais cette ivresse l'absorbait aussi tout entier, et s'il ne se troublait point davantage aux plaisanteries ou aux insultes, c'est que réellement elles ne parvenaient point jusqu'à lui. Ses oreilles n'entendaient plus, parce que ses yeux voyaient trop. Ceux que la nature a privés d'un sens ont les autres sens plus aigus : et lui, par un effet contraire, semblait privé de tous les autres, parce qu'un seul était doué d'une acuité excessive et employait trop exclusivement toutes les forces vives de l'attention.

Sa vocation ne s'était point décidée par le spectacle des œuvres d'art ni par les influences de l'école. Il s'était formé peu à peu, hors de toute culture, comme s'il eût été le premier homme et le seul au monde sensible au plaisir de voir et ayant l'instinct de représenter ce qu'il voyait.

Ses premières joies lui étaient venues des coloris chauds, variés et doux : et ce n'est point dans les tableaux ni dans les mosaïques, mais

dans la nature même qu'il en savait apprécier la diversité ou la richesse, aux heures plus luxueuses de l'aube ou du couchant.

Plus tard, quand il fut d'âge mûr et de caractère déterminé, il s'ouvrit à l'intelligence des lignes et des formes. Il éprouva du même coup un besoin de figurer tout ce qui lui passait devant les yeux. Dès lors cet appétit nouveau d'imiter les objets réels et de les copier à la lettre ne cessa plus de se raffiner, en même temps que la faculté toute différente de découvrir dans la nature et d'en extraire les éléments épars de la beauté.

Giotto l'admit parmi ses élèves. On lui enseigna des principes et des formules, des règles pour la proportion et pour la composition. Comme il était docile, comme il avait la mémoire fidèle et nette, il gravait en lui ces préceptes et ne les oubliait plus. Il devint un élève satisfaisant et même un aide précieux : car il accomplissait exactement ses tâches telles qu'on les lui traçait et sans y rien ajouter de son cru. Mais il était visible que de lui-même il n'arriverait jamais à rien.

Pourtant, n'en déplaise aux juges d'école, les progrès du Zitello se poursuivaient encore, sans être plus entravés maintenant par la discipline des maîtres que naguère ils n'avaient été favorisés par elle.

Les couleurs, dont à l'aventure il goûtait l'é-

clat ou les nuances, n'étaient au début que des sensations fortuites et incohérentes de volupté pour ses yeux. Les contours, dont parfois il appréciait la tenue et la grâce, ne l'affectaient guère que par intermittences, et ces impressions n'avaient pas assez d'ordre ni de dépendance pour se faire mutuellement valoir, pas assez d'équilibre pour durer.

Peu à peu, le Zitello devint sensible à des combinaisons de lignes, à des harmonies de couleurs. Et enfin il poussa jusqu'à son plus haut degré cette intelligence nouvelle : il devint sensible à des beautés d'ensemble, comme celle de tout un beau visage, de tout un beau corps humain nu.

Sa vue, dès lors, ne fut plus seule intéressée dans les jouissances d'art qu'il goûtait : elles se répercutèrent à ses autres sens, elles se diffusèrent dans son être entier, qu'elles ébranlaient doucement.

Et, dès lors, il commença de s'intéresser aux campagnes et aux paysages : car c'est là surtout que les objets ne valent pas uniquement par leur beauté propre, mais par les impressions qu'ils suggèrent, de respiration facile, d'hilarité, de liberté, d'espace.

Bientôt, les deux idées qu'il s'était faites de la beauté humaine et de la beauté naturelle se rapprochèrent, se combinèrent, et il devina quel effet supérieur l'artiste devait atteindre,

en plaçant un personnage, mieux encore, en ordonnant une scène dans un paysage approprié.

Or, à mesure que son génie grandissait et se déliait même jusqu'à découvrir dans la beauté matérielle ce qui n'y semble plus tenir de la matière, sa faculté d'imitation se faisait aussi plus subtile, mais rigoureuse jusqu'à la puérilité. Et ces deux progrès simultanés se contrariaient à la fin : car plus le Zitello devenait apte à dégager de la nature brute ce qu'elle recèle de beauté, plus son exécution se perdait dans les minuties et sacrifiait à l'exactitude.

Dans cette âme primitive et purement imaginative, les choses ne se passaient point en raisonnements. La seule marque de son développement suprême fut que le Zitello conçut une œuvre qui en était l'expression. L'idée d'un tableau se présenta en lui toute composée : ce fut comme la cristallisation soudaine de toutes les belles images qui flottaient éparses en lui, de tous les éléments de beauté qu'il renfermait.

Son idée même si visiblement réunissait tous ces éléments et toutes ces images, que le Zitello fut dès lors certain d'avoir en ce jour conçu l'œuvre première et dernière, après laquelle sa carrière serait close.

Il fallait donc que le principal personnage représentât pour une fois et pour jamais ce qui, à ses yeux, était la perfection et l'idéal de la

beauté. Or, ce qu'il estimait beau plus que tout au monde, c'était le corps d'un adolescent au seuil de l'âge viril. Il n'avait aucun sens de la plastique féminine, plus inaccessible, plus admirable quand elle est accomplie, mais aussi plus rarement accomplie : lorsqu'il se hasardait à dessiner des formes de femme, il exagérait maladroitement la faiblesse fuselée des jambes, qu'il faisait raccourcies et flageolantes sous un torse trop chargé. Il ne mettait de la grâce que dans le visage et de la séduction que dans les yeux.

Le beau corps devait être nu dans le plein air et dans une clarté de matin, qui tout ensemble en atténuât et en illuminât les carnations, parmi un paysage qui fût jeune comme lui-même serait printanier, avec un ciel sans nuage pour correspondre à sa pureté, et pour correspondre à sa sveltesse des arbres minces, clairsemés, qui s'espaceraient de manière à indiquer délicatement la profondeur de l'horizon.

Mais le Zitello voulait renforcer l'admiration par la sympathie ; et, comme la sympathie n'est vraiment vive que lorsqu'elle est douloureuse, il voulait mettre la pitié dans son œuvre. Il fallait donc, sans compromettre la sérénité du tableau, que la mort y parût. Il fallait que ce corps merveilleux fût voué à une mort certaine, et que cette mort fût désespérante, à cause de la beauté où elle s'attaquait, pleine d'espérance

toutefois, et suggestive de consolantes pensées. Le sujet de la scène lui fut par là tout indiqué : ce devait être le souriant martyre d'un saint Sébastien, pour qui les flèches sont une parure, et de qui la dépouille mortelle (ainsi nous l'apprennent les légendes) ne sera déshonorée par aucune corruption.

Et c'était, par Dieu ! une grande merveille, que l'âme simple d'un Zitello sût inventer à présent de telles subtilités, balancer de tels contrastes. Mais, à vrai dire, Jean-Philippe ne raisonnait point sa pensée, il ne la réduisait pas en formules : toutes les intentions retorses de cette composition devaient être signifiées par le visage qu'il donnerait au jeune martyr, par l'énigmatique regard de ses yeux ; et ce regard de beauté autoritaire, de fière douleur, d'adolescence un peu vaine mais angélique, ce regard incolore et toutefois nuancé, ce regard fut tout à coup révélé au Zitello par son instinct génial d'artiste. Dans la représentation intérieure qu'il se faisait de son œuvre future, ce regard soudain s'alluma et illumina tout, en même temps que l'effet décoratif se complétait par l'addition de deux archers vêtus de pourpre et dont les arcs tendus étaient courbés comme des croissants de lune.

Mais, tandis que l'imagination créatrice du peintre atteignait ainsi à la maîtrise, son habileté d'imitateur atteignait à la maîtrise aussi.

Et ces deux facultés, dont l'antagonisme n'était jusque-là qu'une menace, entrèrent dès lors en lutte ouverte.

Au début, ce ne furent que peu notables escarmouches ; son réalisme ne lui suscita d'abord que d'assez bizarres et puérils scrupules. Au lieu de se mettre sans retard au travail et d'exécuter ce qu'il avait conçu, Jean-Philippe voulut étudier les légendes. Il interrogea, lui si avare de ses paroles, quelques-uns des plus érudits parmi les élèves de l'Université. On lui fit lire de vieux textes. Il y trouva bien que son personnage fut célèbre par la beauté physique, par une séduction impérieuse qui commandait l'admiration et l'amour. Mais il y trouva aussi que Sébastien fut homme de guerre, officier de Dioclétien, qu'on le massacra dans le cirque, à coups de bâton, pour avoir témérairement protégé les chrétiens au cours d'une persécution, et qu'à cette époque il était vieux déjà de trente-huit ans. Assez d'autres récits mentionnaient le supplice des flèches pour que le Zitello pût à son gré préférer cette version. Mais aucun ne variait sur le chiffre d'âge du martyr, et cette découverte troubla profondément Jean-Philippe, car elle ne concordait guère avec le parti pris qu'il avait de peindre dans un paysage printanier le corps d'un adolescent nu.

Néanmoins, au bout de quelques jours, il passa outre. C'était un modeste ; il avait en sa

propre raison moins de confiance qu'en l'autorité d'autrui : or, il observa que, parmi les peintres, l'usage était de rajeunir saint Sébastien jusqu'à l'adolescence, jusqu'à l'enfance quelquefois.

Il se heurta à des difficultés plus sérieuses, quand il eut décidé qu'il ne pouvait peindre une telle figure d'après les types de convention et d'après les règles apprises. Déjà, même pour le travail de manœuvre qu'il exécutait à la chapelle de l'Arena, il sentait souvent le besoin de s'en rapporter à la nature, et, avant d'achever une académie, il priait un camarade de retrousser devant lui ses manches ou de dépouiller ses épaules. Il devait donc, à plus forte raison cette fois, se mettre en quête d'un modèle; mais où donc en découvrir un qui fût son rêve même? Car, avec sa fatale superstition d'exactitude, avec son réalisme timoré, il devinait bien qu'en présence de la nature vivante il ferait un portrait fidèle, et que l'originalité de son rêve s'y perdrait.

Il parcourut les environs de la ville : car il cherchait, en même temps que son personnage, un paysage tout pareil à celui dont il avait idée. Le Bacchiglione, qui enserre Padoue de ses deux bras, roule entre des rives verdoyantes, parmi de jolis arrangements d'arbustes, et Jean-Philippe comptait trouver au bord de l'eau une place vide bien encadrée, où lier à un tronc son

martyr, où placer de part et d'autre ses figurants en habits pourpres.

Il se promenait aussi dans les rues, qui sont bordées de galeries et pareilles à de longs cloîtres tortueux : on y peut méditer à l'aise. Jean-Philippe regardait les passants. Il stationnait fréquemment aux portes de l'Université. Il y voyait des têtes curieuses et tourmentées, mais des corps trop émaciés, des poitrines rentrées, des dos arrondis par l'attitude studieuse : ce n'était point la saine jeunesse qu'il souhaitait. Il s'en allait aussi dans les quartiers pauvres, pour voir de près les gens du peuple, qui sont parfois magnifiquement beaux.

Il s'avisa enfin qu'il rencontrerait peut-être son modèle parmi les ouvriers de la cathédrale : on travaillait encore à la colossale et monstrueuse église de Saint-Antoine; les deux aiguilles et six des coupoles étaient achevées, mais la septième restait béante, et c'est à peine si les premières assises de briques superposées commençaient d'en indiquer la rondeur et d'en amorcer la courbe.

A plusieurs reprises, Jean-Philippe eut l'illusion et l'émoi d'avoir trouvé celui qu'il cherchait. Il croyait un jour le reconnaître au geste aisé d'un jeune maçon qui levait les bras pour se hisser à une poutre; un autre jour, c'était la démarche insouciante d'un simple gâcheur de mortier, qui cheminait dans les échafaudages avec une auge sur la tête. Mais, à mesure

que le temps s'écoulait, le succès de cette stérile recherche devenait plus improbable : car le rêve que Jean-Philippe gardait en lui sans l'exprimer se précisait pourtant de plus en plus et jusqu'en ses moindres détails; et il n'y avait plus guère d'apparence qu'une réalité identique se pût rencontrer dans la ville ou en quelque autre coin du monde.

Bientôt, la figure rêvée fut si nette qu'elle le hanta comme le souvenir d'une personne qu'il aurait positivement vue et connue. La nuit, il fut visité dans ses songes par un adolescent fraternellement pareil à celui qu'il cherchait dans le jour. Et, après ces visitations mystérieuses, Jean-Philippe, s'il avait voulu, aurait pu peindre de mémoire; mais il s'y refusait obstinément et d'autant plus : il ne croyait pas qu'on se puisse entretenir, même en songe, avec un être qui n'est rien. Le merveilleux modèle existait donc, et si Jean-Philippe ne le trouvait pas, c'est qu'il ne savait pas le chercher.

Comme il rôdait toujours aux alentours ou dans l'intérieur de la monstrueuse cathédrale à sept coupoles, dont la septième, inachevée, demeurait béante largement, sa pensée était fréquemment distraite par la circulation des fidèles, par les rites presque idolâtres du culte que les Padouans rendent à leur saint. Et un jour le Zitello se ressouvint que le bienheureux thaumaturge avait le pouvoir spécial de

faire, par son intervention, retrouver les objets perdus. Aussi bien, il ne pouvait plus être tiré d'embarras que par un miracle, et il s'étonnait, tant la chose lui parut simple, de n'y avoir pas songé plus tôt.

Il résolut donc de s'adresser à saint Antoine.

L'aspect de l'église, dans le plein jour, n'invitait guère au recueillement, bien qu'on eût placé des autels provisoires dans les chapelles dépourvues encore d'ornements et de peintures. Du matin au soir, les ouvriers allaient, venaient, d'un bout à l'autre des trois nefs, parmi une poussière de plâtre. Ils grimpaient aux échafaudages, ils frappaient sur la pierre neuve; et ils se lançaient tels quolibets, et ils chantaient telles chansons, que le Zitello ne pouvait penser à rien de sacré, se scandalisait, rougissait et faisait des signes de croix.

Mais le soir ramenait dans la cathédrale déserte la religion et le respect. Chaque nouveau crépuscule semblait de nouveau la consacrer pour une seule nuit. Quoique l'on y pût aisément pénétrer par des brèches mal closes et par des portes en planches qui ne fermaient pas, nul n'y entrait : c'était un vide imposant et sonore. Les blancheurs des murs luisaient encore dans l'obscurité et l'église paraissait toute jeune. La coupole béante laissait voir le ciel plein d'étoiles, et les échafaudages qui se dressaient jusque très haut, au centre du dôme éventré,

semblaient des escaliers pour monter au firmament ou pour en descendre.

Jean-Philippe était hors de lui, épouvanté par le retentissement de ses pas; mais il fut aussitôt remis en confiance par cette communication visible entre le ciel et la terre. Ne doutant plus que là il serait plus proche de celui qu'il voulait prier, il se mit à genoux. Sa tête se renversa, ses yeux se fixèrent sur les astres, ses bras se dressèrent écartés; et il ne prononça pas une parole : qu'avait-il besoin de s'expliquer davantage à celui qui devait connaître ses pensées mieux que lui-même? Et cependant des rayons de lumière céleste, toute pure, toute candide, frappaient à la paume ses mains ouvertes, ainsi que furent frappées celles du séraphique saint François d'Assise quand il reçut l'impression des stigmates.

Jean-Philippe demeurait immobile et en attente. Par l'ouverture de la coupole, on voyait un pan de ciel assez large pour y suivre le déplacement des étoiles. Bientôt il parut à Jean-Philippe qu'elles ne se déplaçaient point sans faire de bruit, mais que leur rythme, au contraire, s'accompagnait d'une mélodie. Et quand il s'en avisa il ne put déterminer à quel instant il avait commencé de percevoir cette mélodie; mais il crut se rappeler que c'était voilà déjà très longtemps.

Et cette mélodie n'était point dépourvue de

sens : elle exprimait, aussi clairement qu'un récit ou qu'une peinture, les évolutions, les circuits, les arrêts et les reprises d'un vol lent et majestueux. Le Zitello ne douta point qu'elle annonçât la descente vers lui de celui qu'il attendait.

Il sentit la présence invisible de celui-ci dans les hautes régions. Et avec les préparations multiples, de la musique qui se gonflait, de la lumière qui peu à peu se condensait en formes arrêtées et tangibles et qui transformait insensiblement ses vibrations en palpitations de vie, l'apparition fut si prodigieusement ménagée qu'il n'y eut point d'à-coup ni de soudaineté quand elle se révéla : ou plutôt il n'y eut point de moment précis où elle devint manifeste.

Elle se dressait à la plus haute plate-forme de l'échafaudage, où cependant on eût dit qu'elle ne posait point : car la tunique blanche qui l'enveloppait repassait par-dessous les pieds et se continuait par derrière, enlevée par les brises. Ce vêtement inattendu — puisque l'envoyé miraculeux ne descendait sur la terre que pour y incorporer l'idée de la beauté nue — semblait tout à la fois recéler plus de mystère et garantir plus de réalité. Il n'empêcha point d'ailleurs que le Zitello reconnût son modèle, par le visage qui restait à découvert et par le regard de ses yeux, par ce regard incolore et toutefois nuancé, par ce regard de beauté impérieuse,

de fière douleur, d'adolescence un peu vaine, mais angélique.

Le Zitello, qui était craintif et qui baissait la tête sans répondre quand on riait de lui, n'eut cependant point de frayeur à la vue de ces choses surnaturelles. Il contempla sans éblouissement le radieux modèle qui lui était destiné. Son cœur, au lieu de s'humilier, fut rempli d'assurance et d'orgueil. Il sentit qu'il avait pleine puissance sur cet être venu des régions supérieures, et que par la seule autorité de son génie il pouvait l'obliger à quitter le ciel pour la terre. Il n'eut qu'à vouloir, et docilement l'apparition se rapprocha.

Alors il tressaillit de plaisir et d'admiration anticipée. Il étendit la main vers les voiles; mais ses yeux aussitôt se fermèrent, et il tomba sur le sol profondément endormi.

* * *

Quand il s'éveilla, le soleil était déjà haut des hirondelles passaient en sifflant au-dessus de la coupole béante, et les ouvriers chantaient dans les échafaudages.

L'un d'eux avisa le Zitello, vint à lui, et le mit debout d'un coup de pied, en grommelant de mauvaises paroles contre les vagabonds qui

n'ont pas d'asile et qui, la nuit, dorment en lieu saint. Mais Jean-Philippe vit à ses côtés l'envoyé céleste, qui n'avait donc point cessé de veiller sur lui tant qu'il dormait. Le reste lui importait peu. Il ne se donna point la peine de répondre aux injures ni aux bourrades, il s'éloigna tranquillement. Le bel adolescent se mit en route avec lui; et ils s'en allèrent par les rues, le long des tortueux portiques.

Ils rencontrèrent des gens; mais comme nul ne se retournait pour les regarder, le Zitello devina que l'apparition était visible pour lui seul : sans doute, même, on ne voyait pas dans ses yeux la flamme qu'y devait allumer pourtant cette joie de contempler face à face la beauté parfaite et d'être familier avec l'idéal. Il s'enorgueillit tristement à la pensée qu'il était encore le confident unique de son élection et de sa gloire, mais il se consola en songeant à son renom et à sa popularité prochaine.

Il rentra dans son modeste logis, qui n'était qu'une cellule de moine; et le modèle miraculeux demeurait toujours auprès de lui. Il prit des couleurs toutes préparées, un panneau de bois mis en réserve depuis longtemps. Il chargea le lourd panneau sur son épaule, et il l'emporta par les rues, le long des tortueux portiques, comme Jésus portait sa croix. Et maintenant c'est le personnage divin qui marchait en avant de lui afin de lui indiquer la route.

Ils passèrent près de la chapelle de l'Arena; Jean-Philippe fit halte un instant et, par les fenêtres ouvertes, il entendit les voix joyeuses de ses camarades, il entendit des plaisanteries où, suivant l'usage, son nom était mêlé. Mais il sourit avec une confiance dédaigneuse.

Son guide le conduisit jusqu'au Bacchiglione, et ils en suivirent les rives dans la direction de l'Orient. Puis ils rentrèrent dans la ville pour en traverser l'extrême faubourg, dans la direction du midi, et ils arrivèrent à l'autre bras du fleuve. En dépit de son fardeau et de la chaleur étouffante, Jean-Philippe marchait du même pas léger que son compagnon.

Celui-ci écarta les broussailles d'un geste qui ne touchait pas, et il les franchit. Le Zitello les franchit derrière : alors il se trouva dans un décor qu'il ne connaissait point. Il aurait pu se croire loin de Padoue s'il n'avait aperçu vers la droite les deux aiguilles et les sept coupoles de la cathédrale.

Au fond, des collines arrondies dont il ne se rappelait point les formes, dont à vrai dire il ne soupçonnait point l'existence, s'enveloppaient d'une buée bleuâtre. Des pins clairsemés et très sveltes s'espaçaient, de manière à indiquer délicatement la profondeur de l'horizon. Un ruisseau coulait, et, sur les bords, de grandes fleurs frissonnaient au bout de longues tiges rigides. Enfin, c'était à la lettre le paysage que Jean-

Philippe avait rêvé. Près du ruisseau il y avait un arbre où devait être lié le martyr. Jean-Philippe ne perdit pas beaucoup de temps à chercher son point de vue, il trouva sa place du premier coup, et il fit son installation sans s'inquiéter d'autre chose.

Quand il releva les yeux, il vit que le miraculeux modèle avait pris la pose de lui-même. Sa tunique blanche s'était dissipée comme une vapeur, et sa nudité rayonnait. Il était retenu au tronc de l'arbre par un linge qui glissait des hanches et n'en gâtait point le contour : car l'œil en pouvait suivre la courbe continuée à travers l'étoffe diaphane, bordée d'une grecque de soie verte. Les deux bras étaient levés en l'air, mais sans raideur ; les deux poignets étaient réunis par-dessus la tête, fixés par un cordon de pourpre à la première branche transversale. Et cette attitude, qui était nécessitée par le supplice, semblait pourtant n'avoir d'autre objet que de mettre en valeur la musculature discrète des bras, d'ouvrir, comme pour une aspiration de santé jeune ou pour un soupir douloureux, la poitrine, d'en renfler les sinuosités légèrement et d'en remonter les lignes. Ce lien même satisfaisait la vue, parce qu'il soutenait les poignets, et que le geste des bras levés eût sans cela peut-être paru fatigant à regarder. L'armure du soldat martyr était jetée à terre, mais les bourreaux n'avaient point jugé utile de le dépouil-

ler entièrement : ses jambes, jusqu'aux genoux, restaient vêtues d'acier ; puis, par un contraste émouvant, les pieds fragiles étaient laissés nus sur le terrain rude, et le ruisseau coulait tout près, mais encore trop loin, comme pour les tenter par sa fraîcheur et pour les supplicier davantage. Et rien n'indiquait plus que le modèle ainsi posé fût un envoyé céleste, sauf qu'il avait aux talons des ailes blanches.

Le Zitello vit tout cela sans nulle surprise. Il se fût étonné plutôt si les choses ne s'étaient pas arrangées ainsi. Il avait bien rencontré son modèle. Il avait bien rencontré sur sa route, et sans rien faire que d'aller au hasard, un paysage approprié. Si la scène s'ordonnait maintenant, si le tableau se composait sans qu'il eût lui-même à y mettre la main et sans qu'il prononçât une parole, c'était la logique du miracle. Comme la surprise est le fond même de l'admiration, le Zitello n'éprouva point, à proprement parler, de sentiment d'admiration pour la beauté qui se manifestait à lui. Il ne s'arrêta pas à la contempler. Il se mit à l'œuvre tout de suite. Il n'avait plus qu'à traduire très naïvement les objets réels qui étaient présents devant ses yeux.

C'est alors qu'il se réjouit d'être devenu un ouvrier habile. Tout ce premier jour, son travail fut aisé. Il mit en place tout son dessin ; d'un trait net et décidé il arrêta du premier

coup les contours de sa figure nue. Il avait dans sa besace quelques aliments qui lui suffirent jusqu'au soir, et il ne discontinua pas de travailler.

Mais enfin la nuit tomba. Jean-Philippe dut abandonner son travail, et il regarda son modèle, simplement pour le regarder. Il éprouva une surprise et une mélancolie à voir la radieuse figure s'éteindre dans le crépuscule et s'envelopper d'ombre comme tous les autres objets de la nature. Il ne pouvait se la représenter autrement qu'il l'avait rêvée, et pour ainsi dire créée par son rêve, c'est-à-dire radieuse, claire et juste dans la lumière où il avait souhaité qu'elle se présentât. Il ne lui supposait pas d'autre existence possible, et de la sorte, immuablement pareille à son rêve, elle n'était à ses yeux, pour ainsi dire, que son rêve qui avait pris corps : en subissant la loi commune du crépuscule et de la nuit, elle semblait donc se détacher de lui davantage et définitivement, car elle n'obéissait plus qu'aux règles de la nature, elle affirmait tout ensemble son indépendance et sa réalité.

Elle acheva de s'effacer. Le Zitello se retira, sans même se demander comment il retrouverait sa route le lendemain. N'eût-il pas été bien déraisonnable s'il avait manqué de foi après tant d'aventures prodigieuses?

Le lendemain, en effet, il retrouva sa route sans peine, en marchant au hasard devant lui.

Quand il eut franchi les broussailles, il reconnut le décor de la veille. Il prit sa place, puis il leva les yeux, et il vit comme hier le miraculeux modèle retenu au tronc de l'arbre par un linge qui glissait des hanches et n'en gâtait point le contour : car l'œil en pouvait suivre la courbe continuée à travers l'étoffe diaphane, bordée d'une grecque de soie verte. Les deux bras étaient levés en l'air, mais sans raideur; les deux poignets étaient réunis par-dessus la tête, fixés par un cordon de pourpre à la première branche transversale.

Mais Jean-Philippe ne put, comme hier matin, se mettre à l'œuvre tout de suite, avec la seule pensée de traduire naïvement ce qu'il voyait. De nouveau, ainsi qu'à la nuit tombante, il était gêné par cette impression trop forte que le modèle créé par son rêve était une réalité, un objet. La comparaison qu'il dut faire entre son esquisse imparfaite et cette réalité accomplie l'assura plus encore dans cette opinion. Il éprouva en présence de cette beauté, comme si elle lui était dévoilée pour la première fois, la surprise qu'hier il n'avait point ressentie, et la surprise le conduisit à l'admiration. Ses mains refusèrent de travailler : il contempla.

Les lignes de ce corps superbe exprimaient aussi clairement qu'un langage la fierté, la séduction et la force. La vigueur s'y fondait avec

la grâce, et la morbidesse avec la santé. Si les hanches paraissaient un peu rondes, elles étaient étroites aussi, comme pour n'asseoir jamais le buste dans un équilibre trop stable, pour servir de soutien mobile à ses balancements cadencés. La taille s'affinait plus que dans les très rares reliques de l'antiquité auxquelles le Zitello aurait pu comparer son modèle : mais ce n'était apparemment que pour accuser davantage l'épanouissement du puissant torse. Le long des flancs que les bras soulevés ne cachaient plus, on comptait les insertions des muscles entrecroisés, grâce à des rehauts de lumière et à des jeux d'ombres régulières, à peine perceptibles, tout doucement bleuâtres; et si la structure intime de la poitrine se laissait deviner ainsi, c'est peut-être qu'elle avait les maigreurs de l'adolescence, ou au contraire certaines plénitudes de l'enfance : car l'œil de l'observateur hésitait entre ces deux jugements opposés. Mais les épaules, fermes et bien en chair, marquaient décidément un âge presque viril : elles semblaient s'être développées plus hâtives et avoir prévenu la maturité du corps; ainsi les fleurs sont déjà fleurs à la pointe du bouton qui s'ouvre, tandis qu'à la base des pétales elles sont feuilles encore, teintées du même vert pâle que les feuilles extrêmes de la tige. Les bras restaient les derniers à perdre leur gracilité juvénile; et, comme ils trahissaient plus de fai-

blesse, ils étaient aussi les seuls à porter une trace matérielle de la souffrance et de l'effort : les veines, comprimées par le cordon de pourpre, s'y gonflaient douloureusement.

Le visage enfin semblait résumer et traduire plus vivement encore ce que la beauté corporelle exprimait : c'était la constance et l'impatience, c'était le dédain et la douceur, c'était je ne sais quel sourire angélique, et pourtant qui signifiait la coquetterie presque et la volupté de la douleur physique, plutôt que la chrétienne joie du martyre.

Tous ces détails et toutes ces intentions de la beauté étaient bien contenus dans le rêve ancien du Zitello, mais jamais il n'avait décomposé ainsi les éléments de son rêve : il ne reconnut point sa propre pensée. Son imagination dupée s'humilia devant la réalité du modèle, et il avoua qu'il aurait bien de la peine à rendre tant de perfections.

Il se remit à l'œuvre pourtant, avec courage : il pensait que, si Dieu l'avait protégé jusqu'à faire descendre du ciel pour lui l'exemplaire de beauté qu'il souhaitait, ce n'était point pour lui refuser ensuite le pouvoir d'en tirer parti. Sa confiance fut justifiée, il s'attaqua de nouveau à son modèle avec succès. Mais les rôles étaient maintenant renversés.

Naguère, lorsque l'adolescent avait paru à la plus haute plate-forme de l'échafaudage, le

Zitello, avant de l'accueillir, l'avait examiné comme un candidat, sans être troublé par le miracle même dans la sécurité de son jugement; en la personne de l'envoyé céleste, le Zitello avait reconnu sa créature; et il n'avait point douté qu'elle descendît sur terre à son appel : car elle était son ouvrage et sa chose, qui dépendait de lui entièrement.

Jean-Philippe oubliait maintenant que son génie créateur devait revendiquer le pouvoir absolu et le suprême contrôle dans l'exécution de son œuvre. Hier, déjà, il ne s'était attaché qu'à transcrire son modèle fidèlement et il faisait de même aujourd'hui; mais ce n'était plus, comme hier, parce que le modèle était l'image conforme de son rêve : Jean-Philippe oubliait son rêve en présence d'une réalité plus admirable, avec laquelle il entrait en lutte pour la saisir et la fixer par une imitation servile.

Ce fut dès lors une période nouvelle de travail, où le Zitello, hésitant d'abord et intimidé, s'échauffa vite et s'enthousiasma : ce talent secondaire de l'imitation littérale, qui, dès ses débuts, avait suivi pas à pas le progrès de sa culture esthétique, fut perfectionné tout d'un coup. Jean-Philippe s'étonna de ses propres ressources et de son habileté. Toutefois, il ne travaillait plus comme naguère, avec une conscience calme, avec une sérénité studieuse. Il devenait inégal et passionné, fiévreux et inquiet, bien que

les difficultés fussent un jeu pour lui. Le plaisir de les surmonter était vif, mais ne ressemblait point aux joies durables et unies que lui procuraient autrefois la contemplation et le rendu de telle flatteuse couleur, de telle adorable ligne. Il avait des élans, puis des désespoirs mornes.

Lorsque sa main s'engourdissait, il se délassait en regardant et en admirant son modèle; mais il n'avait plus pour ces belles formes le regard désintéressé d'un artiste, il demeurait presque indifférent à la souplesse des lignes, aux nuances, aux effets de lumière et d'ombre, il n'admirait en elles que la réalité même de la vie. Cette adolescence ne le charmait plus parce qu'elle se traduisait en contours flexibles et en gestes harmonieux, mais parce qu'elle était la santé luxuriante, la sève et la puberté. Il n'était plus touché que par les signes qui dénotent l'animation, le flux et l'instabilité vitale, par les palpitations et les soulèvements de la poitrine, par les battements d'artères, par les mouvements brusques d'impatience et de fatigue : car le modèle ne restait plus, ainsi que le premier jour, la journée entière jusqu'à l'heure de disparaître, dans une complète immobilité. Il cessait, parfois, de dissimuler l'importunité de la pose. Son sourire s'effaçait, des ténèbres envahissaient ses yeux de cristal, il fronçait les sourcils. Et jamais le Zitello ne l'admira plus, jamais il ne désespéra plus de le rendre en son ondoyante

vérité qu'un jour où, comme un simple modèle mortel, il rompit ses liens, il se reposa dans l'herbe parmi les fleurs, il trempa dans le ruisseau, pour les rafraîchir, ses longues mains étroites et jusqu'aux coudes ses bras nus. Enfin, Jean-Philippe négligeait la recherche et perdait le sens de la beauté : il rendait un culte idolâtre aux existences vivantes et il aimait la nature pour elle-même.

Mais de telles passions ne durent point sans s'exaspérer jusqu'à la folie, et il semble qu'on ne puisse adorer la vie matérielle sans une tentation de la détruire. C'est ainsi que le Zitello conçut une haine farouche et sanguinaire contre ce bel adolescent descendu des étoiles pour lui. Comme si la lutte idéale du peintre avec son modèle devenait une vraie lutte corps à corps, il souhaitait par instants d'étreindre, de meurtrir ces membres parce qu'ils étaient élégants et souples, de froisser cette peau parce qu'elle était blanche et mate, de faire retomber sur la tige brisée du cou cette noble tête parce qu'elle était comme une fleur épanouie.

Et n'était-ce pas, au fait, la perversion, la transposition de son idée première? L'artiste subtil d'hier avait souhaité ce sujet de saint Sébastien, qui joint à l'émotion de la beauté adolescente celle de la beauté mourante et sacrifiée : l'homme tout matériel d'aujourd'hui voulait la réalité de la mort et du sang.

N'étant plus maître de sa folie, il prétendit la justifier par des considérations hypocrites. Il s'avisa que sa conscience d'artiste lui interdisait de rien peindre sans l'avoir vu de ses propres yeux. Le sophisme d'une nécessité esthétique supérieure tua en lui tout sentiment humain. Il prémédita son crime froidement. Il apporta le lendemain des flèches empennées de plumes multicolores, et un arc, qu'il tendit, qu'il banda plusieurs fois de suite comme pour en observer l'effet. Puis il affecta de ne s'en plus occuper ce jour-là.

Puis le jour d'après, dès qu'il arriva, dès qu'il vit l'adolescent retenu au tronc de l'arbre par un linge qui glissait des hanches, avec les deux bras levés en l'air, avec les deux poignets réunis par-dessus la tête et fixés par un cordon de pourpre à la première branche transversale, il se plaça vis-à-vis, il saisit l'arc. Il eût hésité peut-être sans l'ironique sourire de sa victime, qui lui parut comme un défi. La flèche siffla, se planta dans la poitrine entre deux côtes et perça le cœur. Une seule goutte de sang coula de la blessure comme une larme. La tête salua, les genoux manquèrent comme ceux d'un Christ en croix : et, le poids du corps rompant les liens, le modèle miraculeux tomba sur l'herbe, le visage parmi les fleurs, les cheveux dans l'eau du ruisseau ; et les ailes blanches qu'il avait aux talons palpitèrent convulsivement.

*
* *

Le Zitello avait repris son travail à la chapelle de l'Arena, machinalement, ou bien par politique, afin que la régularité de sa vie détournât de lui le soupçon. Mais quand il montait aux échafaudages, l'ivresse d'autrefois ne le prenait plus à se voir ainsi hors de terre, dans cette atmosphère d'azur artificiel. Il était aussi plus muet et plus renfermé que jamais : il avait des remords.

Les circonstances de son crime étaient trop étranges cependant pour que le crime lui-même ne semblât point problématique. Après la chute du beau corps, Jean-Philippe s'était précipité, mais aussitôt il avait perdu toute connaissance ; et il n'avait retrouvé ses esprits qu'en s'éveillant au matin dans la cathédrale, transporté là par quelque nouveau miracle, avec son tableau ébauché, ses couleurs et ses pinceaux.

En dépit de ces mystères, la conscience du Zitello ne chicana point d'abord sur sa responsabilité : il avait des remords, tout simplement, brutalement, comme un homme incapable de meurtre et qui a tué, et qui n'a pas l'excuse de la défense ou de l'égarement, mais qui est certain, au contraire, d'avoir tué pour tuer, et de

sang-froid, et avec la circonstance aggravante de la préméditation.

Les gens qui raisonnent sur les choses de moralité, et qui justement n'ont d'ordinaire aucune intelligence du mal, attribuent aux criminels une horreur du sang versé que les criminels n'éprouvent point; car si le meurtrier était apte à détester son meurtre après coup, l'énergie nécessaire pour l'action lui ferait défaut. Il n'est hanté que par la peur de se laisser prendre, et les remords que nous lui attribuons dans notre innocence sont les remords que nous éprouverions nous-même si nous avions commis — s'il n'était pas contradictoire de supposer que nous eussions commis de tels forfaits. Eh bien, ces remords théoriques, et que nul peut-être depuis la création du monde n'a véritablement ressentis, le Zitello les éprouvait à la lettre.

C'était bien justice que la fantasmagorie de l'aventure ne lui profitât point maintenant pour atténuer ses remords en les élevant au-dessus de la réalité, puisqu'il avait perdu de vue le caractère miraculeux de son modèle. Du culte de la beauté tombé au culte de la vie même, il avait attenté à la vie. Cette poitrine qu'il n'admirait plus à cause de ses lignes, mais à cause de son rythme puissant, il l'avait percée d'outre en outre, vidée de son souffle et immobilisée pour jamais. Il avait terni le cristal de ces beaux

yeux. Il était un meurtrier, un Caïn, il avait du sang après les doigts.

Et cependant, il fallut bien qu'il se rendît à l'évidence : son crime n'était pas un crime ordinaire. Il se calma presque soudain. Il cessa d'aller comme un fou, d'un pas inégal et incohérent, par les rues, le long des tortueux portiques, des longues galeries de cloître.

Il avait eu dessein de se confesser; mais il s'était arrêté au seuil du confessionnal, ne sachant point comment s'expliquer avec le prêtre. Alors il avait compté sur une apparition nouvelle : qui sait? peut-être le Saint lui-même daignerait l'entendre et l'absoudre. Et il était retourné, le soir, dans la cathédrale; mais il avait fixé en vain ses yeux suppliants sur le ciel inexorable; et il s'était endormi, et il n'avait pas même rêvé.

Il ne songea que bien plus tard à regarder son tableau, qui depuis le fatal jour était retourné contre le mur de sa cellule.

Il y toucha en tremblant. Il regarda, et il fut frappé de stupeur. L'ébauche était informe, lamentable, comique; certaines parties à peine indiquées, d'autres mille fois et péniblement retouchées. Le paysage, en son esquisse légère, demeurait vague, charmant. Et le corps du jeune martyr s'encrassait de couleurs plaquées les unes par-dessus les autres, en relief. On eût dit que le pinceau du peintre s'était acharné

haineusement après ce morceau d'académie comme le couteau d'un assassin après sa victime. Voilà le véritable meurtre, et Jean-Philippe le comprit enfin : l'odieux et l'irréparable, c'est qu'il avait tué son rêve. Il eut une vision de l'horrible scène ; mais ce qui le remuait à présent, ce n'était plus le dégoûtant spectacle de la chair pantelante et du sang versé, c'était ce battement symbolique des ailes que l'adolescent portait en talonnières. Jean-Philippe fondit en larmes.

Il resta pendant quelques jours abîmé dans le plus noir chagrin ; mais ensuite il se trouva plus soulagé : tout ce qu'il y avait de trop matériel dans le souvenir de son crime s'était enfin évanoui. Et maintenant, au lieu de fuir ce souvenir, il y retournait volontiers avec une sorte de douceur triste. Il ne put se défendre de revenir à son tableau. Il dégagea les nus empâtés de sa figure. Et, à mesure qu'il effaçait les traces du travail accompli depuis le jour où son idée avait dévié, son rêve se restaurait en lui. Son rêve redevenait une image de beauté parfaite, image si nette qu'il pouvait travailler sans autre modèle, comme de mémoire.

Et le Zitello n'avait pas seulement reconquis la paix et le calme : il goûtait maintenant l'allégresse, le bien-être toujours grandissant de ceux qui se régénèrent et se développent. Son génie prenait un essor nouveau. Son œuvre

devenait plus belle : elle devenait supérieure à lui-même; de sorte qu'il s'arrêtait parfois pour la contempler et pour l'admirer ingénument.

Il ne vit plus aucun danger à s'en aller achever son tableau dans le même lieu où il l'avait commencé. A vrai dire, il ne discuta point cette idée, qui lui vint tout naturellement, comme si l'habitude n'avait jamais été rompue. Un matin donc, il chargea le lourd panneau de bois sur son épaule, et partit comme le premier matin, sans plus se demander comment il retrouverait sa route. Il n'eut qu'à marcher au hasard devant lui. Il arriva, et quand il eut franchi les broussailles il reconnut le décor, les collines arrondies, les pins sveltes, le ruisseau, les grandes fleurs frissonnantes au bout de longues tiges rigides. Le miraculeux modèle était là, retenu au tronc de l'arbre par un linge qui glissait des hanches et n'en gâtait point le contour : car l'œil en pouvait suivre la courbe continuée à travers l'étoffe diaphane, bordée d'une grecque de soie verte. Et ses deux bras étaient levés en l'air, mais sans raideur; et ses deux poignets réunis étaient fixés par un cordon de pourpre à la première branche transversale.

Il jouait même plus rigoureusement qu'autrefois le rôle de saint Sébastien : car son beau corps était çà et là troué de flèches. Mais l'arrangement de ces flèches, au lieu d'évoquer l'image du meurtre dans sa réalité brutale, en

relevait au contraire et en spiritualisait l'idée. Rien de plus ingénieux que l'arrangement de ces flèches, çà et là plantées dans le corps. Certes, elles déchiraient la chair cruellement; mais nul organe essentiel n'était lésé : on devinait qu'au besoin, si quelque main secourable les eût tirées des plaies, le souriant martyr eût vite recouvré la force et la vie. Elles semblaient avoir été lancées au hasard : et l'on eût dit avec cela que les bourreaux avaient respecté scrupuleusement les parties de ce corps qui étaient si belles qu'elles ne devaient pas être touchées. Si l'épaule, moins sensible, était transpercée, nulle blessure en revanche ne paralysait la souplesse du cou. Nulle pointe ne s'était dirigée vers la lumière des yeux. Enfin, l'apparent désordre de ces flèches semblait se combiner aussi avec la plastique du corps, de sorte qu'elles y intervenaient comme un douloureux ornement. La fraîche matité de la peau n'était point tachée trop. Plusieurs des plaies, à peine roses, ne saignaient même pas, et étaient seulement comme des bouches entr'ouvertes. Une seule au-dessous du sein droit, la plus grave, et qui suffisait à terrifier, car elle induisait à penser qu'une blessure symétrique au dessous du sein gauche eût tué net, — celle là seule avait pleuré un peu de sang. Une goutte coulait lentement sur l'épiderme pâle de la poitrine; une autre avait éclaboussé comme

de petites pierres précieuses le ventre plus brun; une enfin humectait le linge qui glissait des hanches, et celle-ci paraissait d'un éclat plus vermeil, au voisinage de la soie verte qui bordait d'une grecque ce linge diaphane.

Le modèle miraculeux avait repris son impassibilité des premiers jours. Ses yeux, qui ne fixaient point le Zitello, n'eurent pour lui aucun regard de reproche ni de pardon. Jean-Philippe se remit à l'œuvre comme le premier jour, et sans s'attarder davantage à une contemplation paresseuse, à une admiration superflue.

Il en fut de même les autres jours : et cependant un trouble se glissait peu à peu dans le travail et dans les idées du Zitello. Inquiet d'abord confusément, il devina bientôt qu'il était à la veille de subir une crise nouvelle, pareille à la précédente crise qui avait abouti au crime.

Par bonheur, le tableau était presque achevé. Même, à certaines parties, au corps notamment, Jean-Philippe s'interdisait de retoucher. Il ne lui restait plus qu'à mettre la dernière main au visage, à ces yeux surtout, à ces yeux incolores et toutefois nuancés, dont le regard énigmatique signifiait tout ensemble la constance et l'impatience, le dédain et la résignation, et la volupté des douleurs physiques. Mais ces yeux extraordinaires étaient, dans la réalité même, quelque chose de tellement supérieur à

la réalité que l'art et la nature semblaient s'y accorder et s'y fondre. Le Zitello n'eut besoin que d'être un imitateur très fidèle pour leur donner la clarté des sources limpides et la transparence infinie du cristal. Mais son malaise et sa trépidation en augmentèrent, comme s'il touchait là une réalité de vie plus intime et plus mystérieuse.

Ce fut pire quand, pour donner le sentiment d'une brise printanière, il voulut soulever l'extrémité fine des noirs cheveux ondulés, quand son habile pinceau s'enhardit jusqu'à lutter avec la finesse et avec la multiplicité de cette chevelure.

Il retomba en frénésie, et il eut l'instinct une seconde fois de détruire la beauté qu'il adorait. Il avait encore à peindre le sang répandu : cette peinture fut la satisfaction fictive de son farouche besoin. Il fallut bien qu'il s'en contentât, il n'avait plus d'arme sous la main, et il ne pouvait plus sacrifier sa victime qu'en effigie.

Mais lorsqu'il eut mouillé de sang la poitrine pâle, le ventre plus brun, le linge diaphane des hanches, bordé d'une grecque de soie verte, il eut un frisson qui fut un réveil, il eut la peur rétrospective du danger : il y avait échappé pourtant, son tableau ne portait point les traces de ce dernier accès, le chef-d'œuvre était accompli.

Alors, il releva la tête, et il vit que l'envoyé

divin avait disparu; le paysage même s'était métamorphosé, il n'y avait plus d'arbres ni de fleurs; seulement au loin les collines; et le soleil ensanglanté du soir s'abîmait derrière leurs cimes arrondies cernées d'or.

*
* *

C'était l'heure de l'apaisement, du repos et de la mélancolie, l'heure où les forces détendues jouissent tout ensemble et s'attristent de leur lassitude et de leur inaction. Le cœur du Zitello fut en proie à cette joie doublée d'une tristesse. Il sentait son œuvre hors de danger, hors d'atteinte; il goûtait la tranquillité infinie après les tribulations : et cependant il avait, dans la victoire, le regret de la lutte. Un vent plus frais le fit frissonner, comme si l'aile de la mort l'avait frôlé. Il balbutia, sans savoir ce qu'il disait : « Maintenant, Seigneur, vous pouvez renvoyer en paix votre serviteur. »

Mais, comme il était simple ainsi qu'un enfant, il retourna chez lui sans plus murmurer. Il déposa le lourd panneau de bois contre le mur. Il mangea un peu. Et il se coucha parce qu'il était fatigué, il s'endormit parce qu'il avait sommeil.

Dès l'aube, une grande clarté pénétra dans

la cellule et baigna le tableau tout frais. De son lit, dès qu'il s'éveilla, Jean-Philippe vit son chef-d'œuvre illuminé. A cette vue, il ne fut point frappé d'admiration, mais saisi de gaieté. Oui, c'est la gaieté qu'inspirait la vue de ces vives couleurs, de ce ciel profond, de ce jeune paysage et de ce martyr souriant. La petite chambre en resplendissait tout entière. Et le Zitello, dans un accès d'enthousiasme enfantin, se mit à faire des gambades devant son tableau comme un écolier échappé, ou plutôt comme le roi David devant l'arche.

Puis il descendit, il s'en alla par les rues d'un pas alerte; il fut tout droit à la chapelle de l'Arena; il reprit sa place parmi les autres et se mit à travailler avec eux. Mais il n'était point d'humeur laborieuse : il lui semblait même qu'en travaillant il fît quelque chose de mal, comme si c'eût été dimanche. Ses allures de flânerie attirèrent sur lui l'attention. Les plaisanteries habituelles recommencèrent. « Au fait, lui dit-on, nul ne t'a vu depuis plusieurs jours : que faisais-tu donc, Zitello? » Il releva la tête, il essuya de la main ses cheveux qui retombaient jusque dans ses yeux pâles, et il répondit avec assurance : « J'exécutais un tableau d'autel. »

Les rires éclatèrent autour de lui. Giotto lui-même déclara qu'un Zitello à soi tout seul devait faire de la fameuse besogne. Mais Jean-

Philippe ne se déconcerta point; et il prononça d'une voix très haute : « Je vous le dis en vérité, moi, Jean-Philippe de Vicence, que vous avez par dérision surnommé le Zitello parce que je n'ai jamais transgressé le sixième commandement de Dieu, je viens d'achever un merveilleux tableau. Et nul de vous, sauf notre maître, ne peut plus se comparer à moi. » Tant de prétention excita les rieurs davantage; mais Jean-Philippe leur tint tête : il invita tous ses camarades et le maître lui-même à le suivre jusqu'en son logis pour voir et apprécier son œuvre. Et tous le suivirent, dans l'espoir qu'il leur allait fournir un sujet nouveau de moquerie.

Mais quand ils eurent pénétré en foule dans l'humble cellule, aujourd'hui toute glorieuse, où le chef-d'œuvre rayonnait, comme ils ne connaissaient point la jalousie, ce fut un revirement soudain. Ils se bousculaient pour mieux voir, tels les apôtres se disputant le saint sacrement. Ils poussaient des exclamations d'étonnement et de plaisir. Les plus jeunes, des enfants presque, se mettaient à genoux par terre et saisissaient la main du Zitello pour la baiser. Et lui n'en était pas autrement fier : car ces hommages ne s'adressaient pas à sa personne, mais à la divinité de l'art et à l'éternelle beauté.

Lorsque le maître enfin parut au seuil de la

chambre, qui était comme un sanctuaire, on s'écarta pour lui livrer passage, on se tut. Il regarda le tableau longtemps, et il ne put rien dire; mais deux larmes coulèrent de ses yeux, et il embrassa fraternellement celui qui était son égal.

Puis il déclara que le chef-d'œuvre devait être placé dans la cathédrale. On saisit de cette affaire le conseil de ville; et il fut décidé non seulement que le Saint-Sébastien du Zitello ornerait l'un des principaux autels, mais encore qu'il serait transporté jusqu'à l'église en grand appareil et sur un char triomphal.

Ce fut une cérémonie imposante, bien qu'il n'y eût point de luxe déployé, ni de pompe régulière, ni toute une mascarade de costumes : mais le peuple entier fit cortège.

Le tableau était placé sur une estrade roulante, décorée de lauriers et de fleurs. Deux jeunes garçons le soutenaient, debout, ayant les mains posées aux angles du cadre. Ils étaient vêtus de robes blanches, et beaux comme des anges, presque aussi beaux que le modèle miraculeux.

Tout d'abord on avait parlé d'atteler à ce char des chevaux blancs, caparaçonnés de pourpre et harnachés d'or. Mais les camarades du peintre avaient voulu traîner son œuvre eux-mêmes; et les uns tiraient aux brancards, et les autres poussaient aux roues. Ils lançaient de

temps à autre de grands cris, pour se donner courage : et la multitude leur répondait.

Devant le char, six jeunes hommes, brandissant de longues trompettes, sonnaient des fanfares. Eux seuls marchaient en rang : tout le reste de la foule s'en allait dans la confusion de l'enthousiasme; et toutes les classes étaient mêlées, ecclésiastiques, étudiants, soldats, jusqu'à des gens de la campagne avec de la terre après leurs guenilles.

Le Zitello lui-même se perdait au milieu de tout ce monde, sans rien qui le distinguât. Il n'avait toujours aucune pensée d'orgueil, mais il était ivre; et il sentait vaguement qu'il serait triste dès que son ivresse bienfaisante se dissiperait.

Toutes les voix se turent lorsque l'on entra dans l'église. Il sembla même que le jour baissait, que les pas s'assourdissaient : et ce fut une grande paix mélancolique, ainsi que le jour où Jean-Philippe, ayant achevé son tableau, vit le soleil descendre derrière les collines.

Le cadre fut fixé au-dessus d'un autel, dans une des chapelles latérales. Puis un prêtre célébra le saint sacrifice devant le Sébastien percé de flèches.

Tout le peuple était à genoux, et l'église paraissait d'autant plus haute. On eût dit que les coupoles rondes se soulevaient, se balançaient, et voulaient s'envoler dans le ciel pour y gra-

viter avec les étoiles. Les ouvriers qui travaillaient au septième dôme encore béant s'étaient arrêtés pour mieux voir à diverses hauteurs de l'échafaudage, et ils semblaient ainsi entre le ciel et la terre comme sur l'échelle de Jacob.

Les deux jeunes garçons qui avaient soutenu le tableau sur le char triomphal s'étaient assis de part et d'autre, en de gracieuses et symétriques attitudes, au long des marches de l'autel, parmi les grands plis arrangés de leurs robes. Ils étaient tournés non vers le prêtre, mais vers les fidèles; et ils ne paraissaient pas être assis, mais rien que posés, comme des oiseaux de mer qui se laissent bercer au gré des vagues, comme des séraphins lassés d'avoir longtemps déployé leurs ailes dans l'infini.

L'encens brûla. Les vapeurs odorantes tournoyèrent vers les voûtes. Des voix enfantines chantèrent des cantiques. Les yeux du Zitello se remplirent de larmes; son triomphe l'attendrissait comme ces funérailles triomphales que l'Église fait aux enfants, et où elle ne saurait chanter que des actions de grâce, mais où les parents ne peuvent se défendre de pleurer. Il lui paraissait naturel que cette multitude le glorifiât, mais aussi que cette glorification fût pour lui un sujet de larmes.

La cérémonie prit fin. La foule s'écoula. Les amis du Zitello voulurent l'emmener. Il secoua doucement la tête; et, comme on le respectait,

on le laissa. Le soir venait. Il demeura tout seul dans la grande cathédrale, et triste, triste jusqu'à la mort, pendant qu'à l'extérieur la ville entière se réjouissait à cause de lui.

Mais ces réjouissances, mais le mensonge de son triomphe l'importunait; car il ressentait de nouveau, dans l'église nocturne et solitaire, cette mélancolie éprouvée le jour où il avait fini son travail et vu le soleil se coucher. Et il s'expliquait maintenant les causes de cette mélancolie, et pourquoi il avait ainsi, dans sa tranquillité, le regret des tribulations, pourquoi il avait, dans sa victoire, le regret des luttes passées. C'était le châtiment de sa perversion et de son crime : si, comme un artiste innocent, il n'avait fait que concevoir un rêve et l'exprimer, il aurait goûté sans mélange la j [illegible] de l'œuvre accomplie. Mais il avait ai[illegible] la [illegible], la vie pour elles-mêmes, il n'avait c[illegible] u [illegible] plaisir que celui de se mesurer a[illegible] la vivante : ce plaisir manquait à son co[illegible] tiable désormais, et sa victoire était [illegible] non de joie, mais d'angoisse. Pour [illegible] la félicité pure, absolue et inactive qu[illegible] à présent destinée, il fallait l'âme d'un [illegible] d'un ange : et lui n'avait été qu'un h[illegible] et il avait été homme passionnément.

Tout en retournant ces pensées, le Zitello regardait sa peinture. Le crépuscule en effaçait les accessoires et le paysage; mais la radieuse

figure nue ne s'éteignait pas encore. A force de la regarder fixement, Jean-Philippe crut voir qu'elle s'animait. La poitrine s'élevait et s'abaissait comme pour respirer. Puis l'une des blessures, celle qui était au sein droit, se contracta. Il en jaillit une goutte de sang, de véritable sang, qui glissa le long de la poitrine pâle, du ventre plus brun, et qui vint raviver la tache déjà marquée sur le linge des hanches.

Ce nouveau miracle ne surprit point le Zitello, il en comprit le sens : c'était une réponse du ciel. Oui, son œuvre tenait de trop près à la vie; elle vivait, elle saignait, et c'est pour cela qu'il l'aimait trop comme une créature, et qu'il ne pouvait pas se consoler de la voir détachée de lui. Et il songea de nouveau que le repos et le triomphe n'ont de jouissance que pour les élus : et lui, il était un homme, il était homme passionnément.

Il épuisa la coupe de l'amertume; et tout à coup il fut suffoqué d'une joie inattendue, qui remontait jusqu'à sa gorge et l'étouffait. Son cœur se mit à battre follement comme une cloche de Noël ou de Pâques. Toujours à genoux, il se tourna vers la coupole béante par où l'on voyait les astres de la nuit; les échafaudages qui se dressaient jusque très haut, au centre du dôme éventré, semblaient des escaliers pour monter au firmament ou pour en descendre.

Jean-Philippe tendit ses regards et ses bras vers les étoiles. Il ne prononça pas une parole. Des rayons de clarté céleste frappaient à la paume ses mains ouvertes, ainsi que furent frappées celles du séraphique saint François d'Assise quand il reçut l'impression des stigmates.

Le rythme des sphères s'accompagna d'une mélodie, qui exprimait les évolutions, les circuits, les arrêts et les reprises d'un vol lent et majestueux. La lumière peu à peu se condensa en formes arrêtées et tangibles; et l'apparition se dressa sur la plus haute plate-forme de l'échafaudage, où cependant on eût dit qu'elle ne posait point : car la tunique blanche qui l'enveloppait repassait par-dessous les pieds et se continuait par derrière, enlevée par les brises.

Elle descendit lentement vers le Zitello qui souriait. Elle lui tendit une de ses longues mains. Le Zitello voulut la prendre, et à l'instant même il mourut, deux fois exaucé : car, si naguère il avait fait descendre son rêve sur la terre, son rêve aujourd'hui, à sa prière, l'emportait dans le ciel.







TABLE



TABLE



